This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

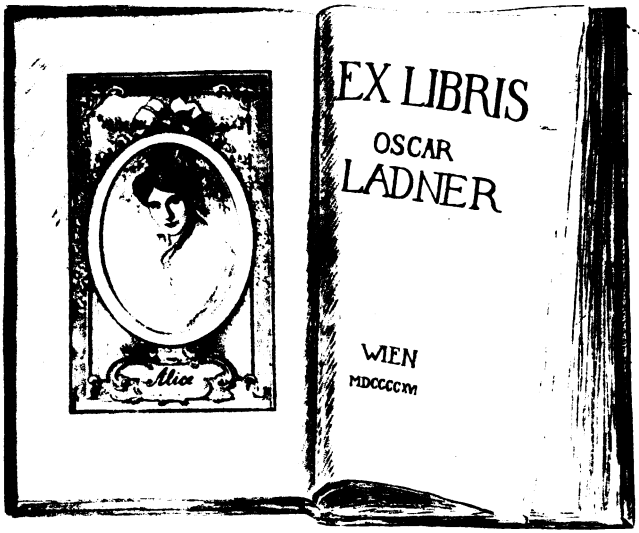
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Mice
EX LIBRIS
OSCAR
LADNER
WIEN
MDCCCCXVI

Nos vieux Proverbes

LORÉDAN LARCHEY

Nos vieux Proverbes

PARIS, 13, QUAI VOLTAIRE

Novembre 1886

ESPRIT SATIRIQUE ET HARDIESSES INCONNUES DU VIEUX PROVERBE FRANÇAIS. — POURQUOI J'AI ENTREPRIS CE RECUEIL. — MES SOURCES.

Il convient de dire, avant tout, que nos vieux proverbes sont au nombre de six cent soixante environ, et qu'à moins d'indication contraire, ils proviennent d'un recueil imprimé en 1578, à Anvers, et mis en vente à Paris en 1582 seulement. La plupart sont de date fort antérieure; quelques-uns sont classiques.

Néanmoins, l'ensemble présente un caractère d'actualité qui surprendra; il a de plus l'empreinte d'un esprit particulièrement français, malgré sa fabrication flamande.

On a dit et redit que les proverbes étaient la sagesse des nations. Je n'oserais affirmer toutefois que la sagesse domine ici exclusivement. La morale pure y est un peu coudoyée par l'hygiène, par la physiologie, par la politique, et surtout par la satire. Au point de vue social, chaque caste est prise à partie avec une hardiesse étonnante.

Comme langage, nous avons bien affaire ici à un produit du XVIe siècle. Il est imagé, nerveux, original entre tous. Aucun autre n'égale sa manière vive de dire les choses.

S'agit-il de l'étude des langues vivantes, qui est à l'ordre du jour, je parie que vous serez frappé par le

proverbe : « On a plus tôt appris une langue en cuisine qu'en une escole. »

A nos programmes d'enseignement trop chargés, trop compliqués pour l'enfance, je recommande celui-ci : « Tout savoir est rien savoir. »

Cet autre n'est pas pour la suppression du latin qui est encore à ses yeux la seule langue universelle : « Avec le latin, par tout l'univers on trouve son chemin, » en s'adressant à des gens instruits, bien entendu.

En médecine, le vieux proverbe a ses idées : il est expectant, il laisse faire la nature (« l'ignorant médecin désarme nature »), il trouve qu'on fait trop de science et trop peu de pratique (« trop de docteurs, peu de médecins »); il reconnaît que la guérison des douleurs morales n'est pas du ressort de la médecine, et que les gens sobres n'ont aucun besoin d'être purgés. C'était une hardiesse pour son temps. Enfin, l'observation médicale est un champ dont il ne voit jamais le bout. « Quand le médecin meurt, il est hors d'apprentissage. »

Ce n'est pas que le vieux proverbe fasse fi des vrais savants. Au contraire. Ils sont les seuls à l'abri du dégoût en ce bas monde : « Toute chose assouvit hormise science ». La coquetterie et la galanterie ne les

tourmentent guère : « Qui est tout d'esprit n'a point de chair. — Qui aime son esprit ne tient compte de ses habits. »

Ce qui n'empêche point de reconnaître la haute importance d'une science qu'on ne peut guère enseigner, parce qu'elle est toute de pratique : « Assez sait qui vivre sait. »

Qui disait donc que l'homme de lettres était une création des temps modernes !

Le nom et le métier ne sont pas étrangers à nos vieux proverbes. Ils savent que le métier n'est pas lucratif : « Gent de lettres, honneurs sans richesses. » Il en est de même pour les artistes : « Honneur nourrist les arts. »

Aussi les bourre-t-on de compliments : « Le musicien est magicien — Le poète est devin — Le livre fait vivre. »

Ne pas prendre, bien entendu, ce dernier mot dans le sens positif. C'est de la vie intellectuelle qu'il s'agit, car : « Le bon livre vieillissant rajeunit. »

Son influence morale, bonne ou mauvaise, est aussi pressentie : « Plume nourrit, plume destruit. »

La maigre cuisine de notre vieux proverbe dit d'avance qu'il n'a pas le culte de la bonne chère : « Petit pot, grand repos. »

Son programme est : manger peu, se lever et se coucher de bonne heure. Il admet que : « Le bon vin est

le lait du vieillard et la nourriture de l'homme. » Seulement, ne vous nourrissez pas trop : « Vin et femme attrapent les plus sages. »

Si la femme qui vous attrape reste votre maîtresse, la chaîne deviendra lourde : « Qui a femme est marié. »

Cette maîtresse appartient-elle à un autre, vous voilà pour la vie dans une fausse position : « Qui a femme mariée, sa vie tient empruntée. »

Si la femme enfin est de celles qu'on paie, songez qu' : « Amour embourbe les jeunes et noye les vieux », sans que les noyés d'un certain âge aient droit à aucune sympathie. Le proverbe de 1582 l'affirme aussi durement que pourrait le faire le proverbe de 1886 : « Quand on est vieil, qui ayme est fol. — Femme ne peut aimer vieux. »

Le vieux proverbe nous a conservé le portrait des courtisanes de son temps. C'est fait en quatre coups de plume, mais comme le morceau est enlevé ! On croirait être sur le boulevard Montmartre en lisant ces deux facéties : « Fille qui ses lèvres mord, son aller tord, montre qu'elle est du métier ord (1). — La queue lui traîne, et n'a de quoi manger. »

Le vieux proverbe n'aime pas les exagérations de la mode. Pour savoir ce que vaut une femme, il lui suffit

(1) Qui se tortille en marchant, montre qu'elle est du sale métier.

du *pouff* qui arrondit sa croupe, comme il lui suffisait jadis de la crinoline et du vertugadin : « Femme sotte se connaît à la cotte. »

C'est un puritain qui ne croit pas au porte-bonheur et qui repousse les séductions de la bijouterie : « Femme n'aime que le rubis — Anneaux en mains, honneur vain. — Ce qui reluist n'est pas or. »

Qu'elles soient filles, épouses ou mères de famille, qu'elles soient honnêtes ou non, les femmes tiennent dans les vieux proverbes une place proportionnée à leur importance dans la vie réelle. Les appréciations sont tour à tour louangeuses ou dures, caressantes ou bestiales; il y a même un cruel coup de patte à la belle-mère.

Malgré ses airs de matamore, on sent que le proverbe est fort embarrassé de son rôle, car après avoir pris tour à tour le pour et le contre, après avoir constaté que, même s'il s'agit d'une épouse médiocre, on est aussi ennuyé de la posséder que de la perdre, il finit par le plus humble des aveux : « On ne sauroit dire de la femme ce qui en est. »

Par le fait, cette déclaration d'incertitude est très logique, car la femme, c'est l'amour. Or l'amour ne se juge pas; il se subit. Le vieux proverbe « n'est pas de bois », comme on dit aujourd'hui; il sent qu'il n'y a pas moyen de raisonner en cette délirante matière : « Il faut estre fol en amour. »

Et la faculté de raisonner ne reparaît que lorsque l'amour n'est plus là : « Quand entendement vient, amour vieillit. »

Notez que l'amour charnel n'est pas seulement visé ici. Le vieux proverbe comprend ce qu'il peut offrir d'éthéré, même aux pauvres êtres disgraciés, qui n'ont pas une enveloppe digne de leur cœur aimant. Il croit qu' « il n'est nulle laide amour », — parce que « amour sur beauté n'a jugement. »

On vous a dit, et vous avez cru, que Malthus avait inventé la stérilité systématique. Vous vous êtes indigné contre les progrès effrayants de notre dépopulation. Vous serez moins sévère pour vos contemporaines après avoir lu ceci : « Grands personnages ont par usage faute d'enfants. — Les riches dames ayment mieux leurs plaisirs que leurs fruicts. — Enfants sont richesses de pauvres. »

Il était cependant des exceptions. Certains grands d'autrefois faisaient souche. Par malheur, leurs éminentes qualités se retrouvaient rarement dans leur descendance : « De grands personnages, enfants peu sages ».

C'est une observation qu'on a toujours faite. Et autrefois comme aujourd'hui, la faute en était à la richesse du milieu où l'enfant était né. On le gâte en ne refusant rien à ses caprices ; on ne songe pas à en

faire un homme : « Enfant par trop caressé, mal réglé ».

Il faut, en tel cas, que la tendresse mal entendue ne fasse pas oublier un plus grand devoir. Autrement, vous agiriez plus en ennemi qu'en ami de votre progéniture : « Qui ayme trop son enfant l'a en hayne. »

Financièrement, le vieux proverbe craint toujours une débâcle. Il a prévu la crise actuelle de la propriété foncière : « Biens ne sont pas rentes ».

Il vous prévient également que : « Gains ne sont pas rentes », afin qu'un gros bénéfice ne vous donne point le vertige de la dépense.

Surtout, ne faites point bâtir : « Achète maison faite ». Ne recevez point de parasites : « Petite cuisine, grande maison ». Et s'ils vous empruntent, considérez la somme comme perdue : « Argent presté ne se doit redemander ».

Le vieux proverbe n'aurait pas toléré les tripots de nos cercles : « Jeu qui trop dure ne vaut rien. — A homme joueur, ne dure guère l'honneur ».

Il n'aime pas non plus les marchands de vin : « Taverne est mauvaise escole. — Taverne est dangereuse caverne ».

Que dirait-il dans le Paris de 1886 qui en compte tout près de vingt-six mille !

Je dois avouer que le vieux proverbe n'a pas non plus la clémence inépuisable de M. Grévy : « Qui pardonne aux méchants fait tort aux bons ».

Ce n'est pas un abolitionniste ; il en est encore à la loi du talion, et il déclare que le meilleur pays du monde est celui où tous les coquins sont pendus.

Son mot d'ordre est : « Nul mal impuni ».

Ah ! c'est qu'il ne se fait guère illusion sur le train des choses de ce monde. On n'honore pas ceux qui font leur devoir : « De bien faire, peine perdue ». — L'influence des femmes et de l'argent fait commettre bien des injustices : « Argent fait tout. — Ouverte est la porte à quiconque apporte. — Qui a belle dame, il a droit ».

Il sait combien est grande l'avidité humaine : « Contentement d'un apporte désir d'un autre. — Nul n'est content de ce qu'il a, et chacun veut avoir ce qu'il n'a pas. — Nul bien sans haine. — Chose défendue est la plus désirée ».

La haine du pauvre poursuivra toujours le riche : « Oncques villain n'aima seigneur. »

Il sait aussi comment nous comprenons l'égalité, et l'exprime très finement : « Les grands ne veulent point de grands, et les petits voudraient tous petits ».

En fait de démarcations sociales, le vieux proverbe

ne connaît que l'élévation due au mérite personnel : « Noble est qui noblesse ne blesse. — Vilain est qui commet vilenie ».

Pour lui, la seule noblesse privilégiée se trouve à l'armée : « Camp est boutique de noblesse. — La noblesse est au bout de l'épée ».

C'est le principe de l'avancement donné au plus brave, quelle que soit sa naissance : « Aujourd'hui vachier, demain chevalier. — Il est noble qui peut monter le premier à l'assaut ».

Et une fois la noblesse acquise, il n'entend pas qu'elle se repose sur ses lauriers : « Nulle noblesse de paresse ». C'est en travaillant sans relâche pour le bien de l'État que « vraie noblesse personne ne blesse ».

Il raille naturellement les titres qu'on achète : « Qui a argent, il a noblesse. — Qui a argent, il est gentilhomme. — Argent fait comte, marquis, duc... »

De son temps déjà, l'aristocratie ne se soutenait qu'en se mariant à la bourgeoisie : « Si la noblesse ne s'entretenait du Tiers Etat, elle ne serait plus ».

En politique, j'avoue que le vieux proverbe n'est pas pour les grandes assemblées délibérantes : (« autant de gens autant de sens ») — ni pour les discussions orageuses (« grandes disputations, de vérité perdition »).

Sans concorde, le pays ne sera jamais fort : « Union des cités vray bastion ».

Au parlement, le vieux proverbe serait de l'avis du

centre : « Le milieu en toutes choses est tenu le meilleur. »

Il veut des ministres responsables. Que ceux-ci n'aillent pas objecter les embarras du pouvoir ! Il leur répond : « Qui tient la poële par la queue, il la tourne où il veut. »

L'homme au pouvoir doit donner l'exemple du désintéressement : « Qui veut faire de tout profit, du bien public est ennemi. — « Qui est né pour la république, à sa poche trop ne s'applique ».

Aussi l'arrivée des besogneux aux grandes fonctions de l'Etat n'est-elle point à souhaiter : « Loup affamé nulle part à placer ».

Ce qui ne veut pas dire qu'il suffise d'être riche pour mériter une place. Non ! non ! les riches ont aussi leur devoir. N'oubliez pas que votre fortune est aux autres plus qu'à vous. Vous n'en êtes que les dispensateurs : « A qui Dieu plus a donné, plus à bien est obligé ».

Le vieux proverbe sait que la misère publique peut faire tout craindre : « Nécessité n'a loy, ni foy, ni roy » — Les beaux parleurs (« de grande éloquence, petit fait ») ne nous sauveront pas alors de la rage populaire. « Quand un peuple est enragé, saint Hubert ne le saurait guérir ».

Et alors gare le voisin ! « Le pire fait l'empire ».

. . . . . .

Voilà une déclaration qui semble faite pour M. Granier de Cassagnac. Mais, en 1578, et sur la frontière Est

de France, c'était un jeu de mots qui ne visait point la dynastie napoléonienne. Cela voulait dire qu'en allant de mal en pis, et qu'en affaiblissant le pays, on grandissait l'empire d'Allemagne.

A bien considérer, ce jeu de mots n'est pas si usé; il pourrait encore nous servir.

Vous le voyez, on trouve dans le vieux proverbe tout ce qu'on veut.

Et, bien qu'il nous dise : « Nul n'est prophète en son pays, » je relève une singulière prophétie dans le *Dictionnaire comique et proverbial* de Le Roux (Pampelune, 1786, tome 2, page 587).

Voici la prophétie : *Au bout de cent ans les rois sont vilains, et les vilains sont rois.*

Je crois que nous y sommes, car de 1786 à 1886, les cent ans sont accomplis.

J'ai fait pour cette fois une infidélité à mon vieux recueil de 1578, mais j'espère que la curiosité du fait me la fera pardonner.

Le mot *république* est souvent employé, bien entendu avec le sens *d'intérêt public* qu'il a toujours eu sous la monarchie. On ne peut se dissimuler cependant que le vieux proverbe est anti-monarchique. Sans souci de ce que pouvait en penser la Sorbonne, il déclare que « roy est un homme comme un autre », et que « tous les enfants de roy ne portent point couronne ».

Le vieux proverbe n'est point pour la politique coloniale : « Nul royaume en autre contrée n'est sûr et de longue durée ».

Tenant surtout à conserver ce qu'il a, ce n'est pas lui qui aurait perdu Strasbourg et Metz : « Mieux vaut bon gardeur que bon gagneur ».

Il sait aussi ce que coûte au pays un grand nom militaire : « Le sang des soldats fait grand le capitaine ».

Il connaît les maux de la guerre : « Bonne ne peut estre la guerre. » Elle n'est pas toujours à l'avantage de celui qui a raison. « Force passe droit ». A son avis, « mieux vaut paix que victoire », car il n'ignore pas les vilains dessous de ce qu'on appelle la politique européenne. Le seizième siècle avait déjà des questions qui valaient notre question d'Orient. Il répugne donc au vieux proverbe de voir tuer tant de pauvres gens pour le plaisir de quelques-uns : « Les vilains s'entretuent, et les seigneurs s'embrassent. »

Mais le sentiment national dont j'ai parlé au début ne perd rien de sa force pour cela. Le vieux proverbe a le culte de la patrie. Pour lui, patrie et vertu c'est tout un : « Fiancer la vertu, espouser sa patrie ».

On ne peut aimer celle-ci, sans pratiquer celle-là.

Dès qu'il est placé sur ce terrain, le vieux *chauvin* reparaît, bien résolu à risquer sa vie pour la plus noble

cause. Cette heure suprême est caractérisée par un cri que je trouve sublime : « Va où tu peux! meurs où tu doibs! »

Je viens d'employer le mot de *chauvin*, et je le maintiens. Les ruines laissées sur notre sol par les reitres allemands serraient alors le cœur : « Où les reitres ont passé, disait-on, on n'y paye point de dîmes ». Tout avait été rasé, pillé, démoli. Mais la France dévastée n'avait pas oublié les anciennes limites gauloises, et disait proverbialement (1) :

Le Rhin est plus nécessaire à la France que le Pau (Pô), *et si* (ainsi) *est à elle.*

On était loin du Rhin cependant, mais on n'en affirmait pas moins le principe d'une frontière naturelle.

Le vieux proverbe n'est pas un matérialiste ; il s'incline devant l'idée de Dieu, tout en niant le droit divin au point de vue monarchique : « Majesté n'est que de Dieu ». N'oublions pas que ceci est de 1578.

Il est sobre de pratiques religieuses. Il croit que

(1) J'ai trouvé cette affirmation dans les *Adages et proverbes de Solon de Voge.* (Paris, 1582. Chez Nicolas Bonfons, demeurant en la rue Neuve-Nostre-Dame, à l'enseigne Sainct-Nicolas) Les feuillets du livre n'étant point numérotés, je ne saurais indiquer le numéro de la page, mais c'est en haut de celle qui précède l'avant-dernier feuillet du cahier signé H.

« courtes prières pénètrent les cieux », et que « travailler, c'est à demy prier ».

Avant Molière, il dénonce le faux dévot : « Paroles d'angelot, ongles de diablot ».

Mais il ne s'attaque pas au clergé, dont il connaît le pouvoir; il sait que le dernier mot lui reste toujours : « Cloches sonnent plus haut que les trompettes ».

Esclave de sa conscience, il assume toute la responsabilité de ses actes; il dit stoïquement : « Pardonne à tous, et à toy rien ».

L'honneur de la famille est un bien dont il doit compte à ses descendants : « A ton fils bon nom ».

Et la gloire de l'avoir maintenu intact est la seule qu'il ambitionne après la mort : « Honneur florit sur la fosse ».

J'allais oublier qu'on ne parle point ici du progrès, ce dada si bien chevauché par notre siècle. Mais au seizième siècle, le mot n'était pas connu. Le vieux proverbe se contente de dire : « Ce qui a été sera ». Pour lui, la vie des nations est une succession fatale de grandeurs et de misères où le luxe est l'agent qui joue le rôle désorganisateur.

Je crains d'avoir caractérisé un peu longuement certaînes tendances du proverbe français au seizième siècle. Mais leur multiplicité me forçait à détailler et à prouver par des citations.

POURQUOI J'AI ENTREPRIS CE RECUEIL

S'il est vrai que rien ne réussisse comme un impromptu, ce recueil a chance de ne pas déplaire.

« Savez-vous ce que vous devriez faire pour le *Monde illustré*? me dit un jour son directeur. — Dites-le-moi bien vite. — Un petit dessin de proverbe pour la dernière page. — Vous vous moquez. — Très sérieusement.... Vous connaissez un tas de vieux proverbes. Choisissez ceux que vous pouvez mettre en action par un croquis. On mettra là dessous le premier mot du proverbe en laissant aux abonnés le soin de deviner le reste pour la semaine suivante. Les devinettes sont si à la mode. — Mais, je ne dessine pas. — Mais si! vous pouvez tout ce que voulez. »

Je n'ai guère d'autre confiance en moi que celle que l'on me donne. Me voilà donc cherchant des vieux proverbes illustrés, et me rappelant les *bonshommes* que j'aimais tant à faire au collège.

Un premier proverbe : *A la plume on connaît l'oiseau*, me fait penser aux chapeaux à la mode.

Une baignade de chien dans la Seine, que j'avais vue la veille, me parait ce qu'il faut pour un deuxième proverbe : *A la presse vont les fols.*

Je me trouvais séduit par l'idée de faire un métier qui n'avait aucun rapport avec le mien. On sait que c'est la manie universelle. Mais je n'en restais pas moins un homme dépourvu d'éducation artistique, ne sachant faire ni une main, ni un pied, ni une oreille. On m'en-

courage, on trouve cela meilleur que je n'aurais osé

Ta plume fait l'oiseau

l'espérer, et je ne m'arrête qu'après la série de soixante-douze croquis qu'on va trouver ici, fidèlement, mais beaucoup plus correctement et plus élégamment rendus par deux artistes que je remercie : MM. Paul Sellier et de Haenen. Pour faire apprécier la tâche ingrate qu'ils ont remplie avec une obligeance dont je

leur sais un gré infini, je place ici deux fac-simile de

A la presse vont les Kolz

mes dessins à la plume. Il va sans dire que j'ai choisi ceux qui m'ont paru les plus présentables.

J'allais oublier le plus inattendu. C'est que les dessins faits pour le journal n'y ont point paru, du moins en presque totalité, et que la nécessité de les encadrer m'a fait faire ce volume. Avais-je raison de dire que c'est un impromptu !

MES SOURCES

Les sources, auxquelles j'ai puisé, se réduisent à un petit livre conservé à la bibliothèque de l'Arsenal sous le numéro 20099 (Belles Lettres). Il est vrai que c'est un recueil compacte; ses huit cents pages de texte serré sont fournies par deux publications destinées à être vendues ensemble. Voici leurs titres :

Trésor de sentences dorées dicts, proverbes et dictons communs, réduicts selon l'ordre alphabétique, avec le Bouquet de Philosophie morale reduict par Demandes et Responces, par Gabriel Meurier. A Paris, par Nicolas Bonfons, rue Nostre-Dame, à l'Enseigne St-Nicolas, 1582, petit in-12.

Un avis placé à la dernière page prévient que le *Bouquet* est une compilation d'auteurs estimés faite pour diriger la jeunesse dans la voie de l'honnêteté. Il fut imprimé à Anvers, par Sébastien Baer Delphius. La dédicace est du 13 juillet 1578.

La seconde publication de notre recueil est intitulée :

Adages et Proverbes de Solon de Voge, par l'Hétropolitain, reveue par l'autheur. A Paris, par Nicolas

Bonfons, demeurant en la rue Neuve-Nostre-Dame, à l'enseigne Sainct-Nicolas.

Ces *Adages* sont dépourvus de pagination. La dédicace de leur troisième partie est datée de Poitiers, le 1er octobre 1577.

Comme je l'ai dit au début, je me suis borné à dépouiller ce recueil, car je sais par expérience, qu'on n'est maître de son terrain qu'à la condition de le restreindre. Si petit que soit mon volume, je ne m'y suis pas reconnu sans peine.

Pour arriver à un groupement plus facile, j'avais compté d'abord me servir du grand recueil de Leroux de Lincy (*Livre des Proverbes français*), généralement consulté, mais je m'aperçus que sa compilation n'embrassait pas tout, volontairement ou non. Après avoir constaté que deux proverbes pris au hasard (Belles-mères ne vivent que trop. — Qui lit est au sermon), ne s'y trouvaient point, je n'osai plus me fier qu'à mon vieux bouquin.

Le texte en était si embrouillé que j'ai dû le relire trois fois, avant d'y trouver ce qu'il me fallait. La hardiesse singulière de certains passages m'a fait comprendre pourquoi l'auteur les avait noyés dans un fatras propre à dérouter l'œil de tout censeur. Comme Rabelais, il a cherché souvent dans l'obscurité, la grossièreté, la grivoiserie, un milieu propre à se cacher.

Il a jeté du fumier sur ses perles; il fait même l'innocent à certaines heures.

C'est ainsi qu'il se prépare un moyen de défense en intercalant cette déclaration dans le texte même de ses proverbes :

Le proverbe signifie ce que le liseur voudra.

Son livre semble ainsi faire fi de lui-même. Mais il a beau dire, je le prends au sérieux, et cet autre passage montre bien que l'auteur est de mon avis, au fond.

Le foliage entier (les feuillets) *du vosgien Solon*
Durera plus que tel qui se croit un Platon.

Ceci m'amène à quelques détails nécessaires sur la personnalité de mes deux collecteurs de proverbes : L'Hétropolitain et Gabriel Meurier.

Meurier paraît d'origine française; il se trouvait en 1557 à Anvers, où il débuta par la publication d'un grammaire française, et d'un vocabulaire français-flamand, dédié aux bourgmestres, échevins et bourgeois de la ville. D'autres publications montrent qu'il enseignait l'anglais, l'espagnol et l'italien, tout aussi bien que le français; il s'occupa de pédagogie toute sa vie. La première édition de son recueil de proverbes est de 1568; elle fut suivie de beaucoup d'autres En 1652, on en donnait une traduction à Bruxelles en trois langues. Mais il y a longtemps que Meurier n'existait plus, car dans l'édition de 1578, il parle déjà de sa

« teste chenue et inclinée », de sa petite taille, qu'il compare à celle d'un « arbrisseau presque déramé (sans branches), mais dont le cœur est encore verd ».

Quant à L'Hétropolitain, c'était le docteur Jean le Bon, né à Autreville, près Chaumont en Bassigny. Il prenait le titre de « médecin du roi »; il était grand ami des poètes Baïf, Remi Belleau, et Ronsard, qu'il appelle « le premier rimeur des François ». Lebon fit un peu de tout : critique littéraire, philologie, politique, histoire, médecine et traductions du grec. Il parait avoir habité Lyon, Poitiers, Avignon, sans abandonner tout à fait son pays d'origine; car ses proverbes parlent de Chaumont, de Langres et des Vosges, où il allait exercer pendant la saison des bains de Plombières. Solon de Voge est son pseudonyme, comme l'*Hétropolitain*, pseudonyme à la grecque, fabriqué en mémoire d'Autreville, son lieu de naissance.

Nos proverbes les plus originaux viennent de lui; on le reconnaît en matière médicale comme en matière politique.

On remarquera, dans mes commentaires, des citations fréquentes du prince de Ligne, qui est de la fin du siècle dernier, et qui ne s'est point occupé de proverbes, par extraordinaire, car il a touché à tout. Mais ses réflexions m'ont paru tomber si à point, que je n'ai pas craint d'en abuser. Ceux qui m'en feraient reproche

n'aiment ni l'esprit, ni la grâce, ni le bon sens, ni la belle humeur, car mon auteur a tout cela pour lui, et on ne le sait pas assez. S'il n'avait pas été prince, s'il n'avait pas été belge, s'il n'était pas resté en dehors des coteries litéraires de son temps, je crois qu'on lui eut rendu plus de justice.

Et pour lui faire un dernier emprunt, voici une réflexion de lui qui convient merveilleusement à mon sujet.

« La seule manière de lire un livre de pensées, sans s'ennuyer, c'est de l'ouvrir à tout hasard, et, après avoir trouvé ainsi souvent ce qui intéresse, de le fermer au bout d'une ou deux pages. Si on le lit tout de suite, on croit, comme après avoir passé en revue un portefeuille d'estampes, qu'on n'en a vu qu'une.

Je prie le lecteur de commencer cette épreuve. »

LORÉDAN LARCHEY.

INDEX DES MATIÈRES

Pages

Adultère. 200
Affamés.. . . . . 121, 248
Affiches. 85, 87, 95
Aide.. 160
Allemagne.. 304
Amis.. . . 16, 80, 109, 219
Amour . 144, 189, 194, 197, 200, 202, 205, 220
Andouille. 159
Ane. 89
Anglais. 243
Apparences (fausses) 55, 91, 92, 94, 200, 213
Architectes. 17, 252
Argent.. 163, 202, 215, 266, 294, 295
Armée 276, 281
Arts 223
Assaut. 279
Aveugle. 146
Avocats. . . . . 38 — 44

Badauds.. 293
Barbe. 242
Barbiers.. 102
Beauté.. 181
Beaux parleurs. 303
Belles-mères. 51
Bibliothèque.. 138

Pages

Bien public. 300
(V. *République*).
Biens fonciers. 56, 149, 247, 305
Bizarrerie. 92
Bon marché. 62
Bourgeoisie. 280
Brochet. 124

Cabarets. . . . 70, 75, 76
Capitaine. 273
Causerie.. 137
Célibat. 54
Chair (tentation de la). 254
Changement.. 247
Charité. 250
Charron.. 280
Chasse. 200, 246
Chat. . . . . 96 — 98
Chercher. 90
Cheval . 45 — 48, 142, 143
Chien. 104 — 112, 146, 242
Chirurgiens. 103
Chômage. 267
Clocher. 289, 291
Cochon. 51, 118
Colère. 146
Colonies.. 248
Commerce.. 62

Pages
Compagnie (mauvaise). 163
Comparaisons. 91
Compensations. 262
Concorde. 55
Conquêtes. 279
Conseil. 229
Contentement. . . 147, 208
— de soi-même. 260
Copie. 154
Correction manuelle 183, 185, 255
Coucher. 123, 148
Courage. 50
Courtisanes. . 199, 202, 203
Coutume. 233, 234
Cuisine. (V. *Hygiène de la table.*). 251
Curiosité. 117

Débiteurs. (V. *Prêt, Dettes.*)
Délibérations. . . . 287, 288
Défendue (chose). . . . 147
Demande indiscrète. . . 263
Dépopulation. 132
Dettes. . . . . 234—236
Devoi 282
Dieu. . . 158, 160, 232, 299
Dîner 123, 159, 162
Discussion. 303
Domestiques. 49, 141, 217—221
Dormir. 123
Douceur feinte. 253
Douleur. 211
Drap. 175
Drapeau. 273
Droit. 285, 286

Pages
Eau trouble. 248
École. 223
Éducation. (V. *Enfants, Filles*)
Égalité 56
Éloge. 228
Empereur, Impératrice. 299
Éloquence 287
Empire. 306
Emprunteurs. . . . 35, 249
Enfants. 131, 132, 171, 255, 256
Enseignement. . . 134, 135
Enseignes. 82
Entendeur. 267
Enterrement. 251
Envers de toute chose 261, 262
Espérance. . . . 26, 257, 258
Étendard. 274
Excuses. 263

Faim. 50, 121, 122
Famille 10
Favori de cour 290
Femmes. 5—15, 53-55, 67—69, 70, 171, 178—200
Femme à barbe. 242
Femme de chambre 141, 219, 220
Fêtes. . . . 201, 203, 204
Feu 253, 254
Fiel 261
Filles. . 117, 169—176, 199
Force. 285, 286
Fortune 266
Foule (la). 293, 294
Fragilité de toute chose. 301, 302

Pages
Fromage. 119, 120
Fumée 253

Gain 147, 163
Gendarmes. 283
Gendres 51
Gens de lettres. 18—31, 154, 215, 224
Gigot. 113
Gouvernement 248
Guerre . . . . 200, 281—284

Habitude. 233, 234
Hardiesse 175
Histoire 247
Homme . . 206, 208, 231
Honnêteté . . . 94, 95, 172
Honneur . . . 152, 160, 258
Horloge 252
Hôtelleries 1
Hôtesses . . . . . 70 — 73
Hygiène 149
Hygiène de la table. 79, 80, 100, 118, 123

Ignorance 89
Indigence. (V. *Pauvreté*) 267
Infortune. 50, 210
Ingratitude. . 144, 252, 291
Intérêt général 250
Intérêt privé . . . 250, 300
Invisible (Monde). . . . 254
Invités 162
Italie. 159
Ivrognes. . . 70, 78, 80, 81

Jeu. (V. *Joueurs*).
Jeunesse . . . . . 230—232

Pages
Joueurs . . . 46, 202, 237
Justice. . . . 163, 268—272

Laboureurs. . . . 282, 307
Lait 79, 118
Langage universel 214, 215
Langues (Enseignement des) 134
Laquais. (V. *Domestiques*).
Latin. 215
Lecture. 156, 223
Liberté 283
Livres 138, 156, 224
Loix 267, 304
Loups 259

Mains 246
Maison. 17, 55, 252
Mal. 163, 269
Malheur . . 210, 211, 262
Mariage. 53—55, 169, 171, 172, 176, 178, 179, 183 — 186, 194, 195, 252
Mariniers. 153
Méchants. 269, 271
Médecins. 44, 70, 98, 103, 251
Melon 119
Mémoire 134
Mère. 169, 175
Messe 159
Miel 261
Mieux (Danger du) 107, 216
Milieu (Juste). 247
Misère 50, 109
Modes . . . . . 6 — 15
Moine 213
Mort 206, 207

Pages

Mouton 113, 114
Murailles barbouillées d'inscriptions. 133
Musique 224

Nécessité. 267
Népotisme 300
Noblesse. 279, 280, 286, 294 — 296, 298, 299
Noix 118
Nom 160
Notaires 38
Nouvelles (Fausses). 31, 264
Nuit . . . 37, 164, 265, 266

Œuf 123, 124
Oie. 118
Oisivete 175
Orateurs 92

Pain 79, 116, 126
Paix individuelle 264
Paix publique . . . 55, 283
Pardon 212, 269
Parents. 16, 219
Paresse. 299
Paris. 148
Parler (Trop). 268
Parleurs 287, 288
Pas (Premier) 61
Patience. . 25, 29, 146, 162
Patrie 304
Pauvreté. 131, 146, 151, 152, 209
Paysans. (V. *Vilains*).
Pêcheur 248
Perfection 216

Pages

Périodicité des choses humaines. 304
Petit homme 161
Peur 211
Physiognomonie. . 81, 238 — 245
Pierreries 180
Pitié 91
Pleurs 178
Plume 215
Poèle. 248
Poètes 18, 92, 243
Poire. 79, 290
Poisson 118, 119
Politique extérieure. . . 55
Politique intérieure. . . 56
Pot au feu 116, 251
Potage 115
Préséance 251
Présents 126, 168
Prêt d'argent. . . . 35, 249
Prévarication. 399
Prière 158, 159
Princes. 162
Procès 39, 163, 181
Prodigues 167
Prophètes . . . . . 57 — 60
Propriété. 247
Provisions 250

Recommandation 125
Reitres 307
Relèvement. 51
Rentes 56, 146
République. . . . 299, 300
Révoltes 303
Rire 241

Pages
Rivière 289, 291
Roi. 267, 299, 304
Roux (poil). . . . 242, 243

Sagesse. 50
Saints 232
Salade 79
Santé. 262
Saucisson. 159
Science. . . 50, 90, 91, 223
Science de la vie 227
Secret 180, 259
Seigneurs. . . 259, 289, 290
Sel 116
Sermon 157
Servir soi-même (se). . 217
Serviteurs, (v. *domestiques*).
Silence 264
Soldats 44, 280, 282
Soleil 171
Solitude 145, 212
Solliciteurs. . 93, 125, 181
Souffrance 212
Souffrances de cette vie. 206, 207
Soupe 116
Souper 123
Sourds 146

Table 251, 274
Terre (v. *Bien foncier*).
Tiers-État (v. *Bourgeoisie*).
Toilette (v. *Modes*) . . 224

Pages
Travail 122
Trésor 266
Trop en toute chose, ses dangers. . . 165, 166, 167

Utilisation de toute chose 225 227
Vacher 280
Valets (v. *Domestiques*).
Vantardise 274
Veille 144
Vénalité . . 167, 168
Ventre 121, 122
Vérité 94
Verriers 172
Vétérinaires 102
Viande . . . 100, 116, 118
Vie 206, 207, 228
Vie commune 259
Vieillards. 70, 148, 197—199 229 — 232, 262
Vilains. . 246, 282, 284, 290 — 292, 299
Vin. 70 — 88, 118, 175, 202, 203
Visage 241, 245
Voies de fait 246
Voisins 258, 289
Voleurs . . . 96, 148, 268
Voyage. 137

Yeux 214, 244

ERRATA

PAGE 88, LIGNE 2. — Au lieu de : *quarante-deux francs,*
Lisez : *vingt-deux francs.*

PAGE 22, LIGNE 2. — Au lieu de : *36.000 à 120.000 fr.*
Lisez : *10.000 à 36.000 fr.*

Aux hostelleries,
Mort de bourse.

Ce proverbe du bon vieux temps nous prouve que les voyageurs ont toujours été rançonnés. Cependant, on a cité d'honorables exceptions.

J'en prends à témoin Arthur Young, un Anglais positif, qui visitait la France en 1789 :

« Metz, dit-il, est sans exception la ville où l'on vive à meilleur marché. La table d'hôte est de 36 sols par tête, y compris abondance de bon vin. Nous étions dix, et nous eûmes deux services et un dessert, de dix plats chacun ; et ces services étaient complets. Le souper est la même chose. J'eus le mien qui consistait en une demi-bouteille de vin et un grand plat d'échaudés, dans ma chambre; il me coûta 10 sols. Un cheval a du foin et de l'avoine pour 25 sols, et on ne paie rien pour l'écurie. Ma dépense était donc de 3 livres 11 sols par jour; et si j'avais soupé à table d'hôte, cela n'aurait fait que 4 livres 17 sols. Outre cela, les gens sont fort honnêtes et servent bien. C'est à l'*Hôtel du Faisan*... Pourquoi les meilleures auberges sont-elles en France les moins chères ? »

Deux jours après, notre Anglais se faisait à Nancy la même question. Tombé à l'*Hôtel d'Angleterre*, il paie 3 livres un mauvais dîner, 1 livre son souper de prédilection (toujours la demi-bouteille et le plat d'échaudés). Il se sauve à l'*Hôtel de la Halle*, où il retrouve les prix et la bonne chère de Metz.

François Cognel, un magistrat nancéen, qui

voyageait de son côté en 1787, est encore mieux traité à Saint-Dizier : « Nous dinâmes à l'*Arbre d'or* où nous fûmes fort bien pour vingt-cinq sous », écrit-il dans son journal, publié en 1882, sous le titre *La Vie Parisienne sous Louis XVI.*

Vers le même temps, Besnard, un bon curé d'Anjou (dont Célestin Port a trouvé récemment les *Souvenirs*), dit que « la dépense à l'auberge du *Lion d'Or*, à la Flèche, était de 30 sols pour un poulet ou perdreau rouge, un entremets, une salade, deux ou trois assiettes de dessert, et, même en hiver, bon feu dans la chambre à coucher où on servait ».

Le vin était compris, car un fait va prouver qu'il n'était pas cher. « Il m'est arrivé, dans un de ces voyages de Paris, dit encore Besnard, d'avoir payé le foin à raison de 4 et 5 sols la livre, et d'avoir, par économie principalement, nourri mes chevaux avec du pain qui ne coûtait que 2 sols la livre, et en leur faisant avaler à chacun une bouteille de vin. En cela, je suivais l'exemple de nos fermiers. »

Les bouteilles de vin ne sont plus faites pour nos chevaux.

Aussi est-ce avec mélancolie que je donnerai de Cognel ce dernier extrait : « Nous sommes arrivés

à Châlons-sur-Marne à cinq heures. On nous fit descendre à l'hôtel du Palais Royal. Madame Appert, femme avide et intraitable, n'ayant pas voulu démordre de ses prix exorbitants, nous sommes sortis de chez elle au nombre de huit, et nous sommes allés à la *Pomme d'or*, où l'on nous a servi la chère la plus délicate que j'aye mangée dans tout mon voyage. Notre souper avec le gîte, les vins étrangers et la liqueur, ne nous est revenu qu'à 3 livres. »

La liqueur et des vins étrangers ! On n'en demanderait pas tant aujourd'hui.

Pour trois livres, c'est à peine si vous auriez seulement la permission de coucher dans un hôtel de seconde classe.

Coucher seulement. Il faudrait payer, en plus, la bougie que vous ne brûlez guère, et les bons soins dont vous n'usez pas. Ce qui n'empêchera point le personnel de solliciter, au départ, une gratification supplémentaire pour ces mêmes bons soins qualifiés *service* sur la note.

« Votre service !.... Il est le service de l'exploitation », — a dit devant moi le voyageur anglais fidèlement représenté par notre vignette.

A sa protestation, j'ai reconnu que les petits-fils d'Arthur Young n'avaient pas dégénéré.

Chose qui plaît,
Est à demy vendue.

La dame : Ceci paraît aller mieux. — La modiste (avec admiration) : Divinement... (après un silence)... Madame veut-elle voir un autre modèle? — La dame : Inutile!... je le garde.

Femmes sottes se connoissent à la cotte.

Ceci est pour la robe. En voici un autre pour le chapeau :

Femme sotte se connoist à la toque.

Nous touchons à une grave question : celle de la Mode, qui a perdu ses anciens arbitres, qui s'est démocratisée comme le reste.

Le temps n'est plus où le bon vouloir d'une reine du faubourg Saint-Honoré suffisait pour sauver Richard-Lenoir, plus tard industriel célèbre, alors pauvre placier. Personne ne voulait des mousselines brodées d'or qu'il avait achetées aux Indous envoyés de Tippoo Saïb. Désespéré, il court chez la comtesse de Beauharnais, et obtient la permission de déployer ses tissus. On les trouve charmants, mais d'un prix excessif :

« Que Madame la Comtesse veuille bien me permettre de les lui offrir. »

Madame de Beauharnais fronce ses noirs sourcils mais Richard-Lenoir continue sans s'intimider.

« Madame la Comtesse me sauvera si elle consent à revêtir cette mousseline, vendredi, à l'Opéra Tout le monde en voudra. Sinon, je suis ruiné ! »

Toujours bonne, Madame de Beauharnais exauce le vœu du petit marchand. Et la mousseline brodée. d'or, si dédaignée la veille, fait aussitôt fureur.

Les élégantes de notre temps n'ont pas conservé le pouvoir. Elles subissent la loi des modistes et des couturiers. Dieu me garde d'être injuste vis-à-vis de ces spécialistes. Oh! ils connaissent leur histoire du costume français ; chacun d'eux a sa petite bibliothèque, sa collection de documents, et, comme ils gagnent beaucoup d'argent, ils ont fait hausser les prix de tous nos anciens recueils. Compulsant ces archives pittoresques du passé, ils se bornent à ramener d'anciens costumes, en les accommodant à l'esprit de notre époque, c'est-à-dire en diminuant leur relief, en amoindrissant leur caractère.

Les originaux qu'ils interprètent étaient souven bizarres, mais ils étaient au moins originaux. On ne nous donne plus que des copies amoindries rapetassées.

On chercherait vainement une inspiration primesautière, une improvisation heureuse comme il s'en produisait autrefois. Telle la coiffure à la Fontanges, imaginée parce que Mme de Fontanges s'était vue, à la chasse, forcée de retenir ses cheveux à l'aide de son ruban de jarretière, dont les bouts, retombant sur le haut de la tête, avaient paru du meilleur effet.

La fontange, exagérée, dénaturée, avait fini par

devenir d'une hauteur ridicule, lorsque deux Anglaises arrivent à Paris avec des cheveux relevés simplement. On en rit d'abord, puis on reconnaît que la chose a meilleur air, et voilà toutes les fontanges à bas.

Il est vrai que les petites femmes se rattrapèrent en élevant d'un demi pied leurs talons.

Nous passons donc, sans broncher, sous le joug de la mode. Des maîtresses femmes, qui, chez elles, mènent tout à la baguette, attendent humblement ses arrêts, pour endosser des travestissements parfois comiques. Plumets et panaches multicolores, paniers de fleurs, nids d'oiseaux, mouettes aux ailes éployées, elles ont tout coiffé, sans murmure. Et elles en coifferont bien d'autres, en répondant d'un air pincé si vous manifestez la moindre surprise : « cela se porte ».

« Cela se porte ! » est un arrêt souverain. Il n'y a rien à répondre.

On a vu bien des modes absurdes. Mais il en est aussi d'harmonieuses, de charmantes, ayant tout pour elles. Hé bien, non ! vous aurez beau leur rendre hommage, et les proclamer dignes de vivre ; elles ne dureront pas plus que les autres, c'est-à-dire six mois. Au bout de six mois, ma jolie dame,

Femmes sottes
Se connoissent à la cotte.

vous renoncerez à ce qui vous allait à ravir, parce-que cela ne se porte plus.

En quoi vous aurez pour émules une foule de braves mères de famille qui gagneraient à rester

dans la demi-teinte. Portant des épaulières saillantes qui font pointer leurs maigreurs, ou sanglées de façon à ce que l'œil ne perde rien de leurs énormes rotondités, elles ne manqueront point de s'aborder en disant d'un air détaché : « Que voulez vous, ma chère ! à moins d'être ridicule, il faut bien suivre la mode ».

Comme Ségur l'a très bien remarqué, le plus étonnant dans cette soumission universelle, c'est qu'elle dépasse complètement le but. Le premier désir des gens à la mode est de briller et de plaire. Or, on n'y arrive qu'en se faisant remarquer. N'est-ce donc pas le plus mauvais moyen à prendre pour se distinguer que d'imiter servilement les autres, de se vêtir comme tout le monde?

Le raisonnement paraît sans réplique. Eh bien, essayez de l'employer ; il ne produira pas le moindre effet. On ne peut pas plus raisonner la mode qu'on ne raisonne une vanité. Pour raisonner, il ne faudrait pas être sous le charme...

Devant la mode, l'esprit de discipline est tel qu'on se déshabillerait comme on s'habille, à son premier commandement. Ici encore, j'invoquerai Ségur, qui nous a conservé le récit de ses étonnements sous le Directoire :

« Madame Tallien, madame Récamier, éblouis-

santes par la beauté de leurs formes, la régularité de leurs traits, la blancheur de leur peau, l'élégance de leur taille, s'habillent un jour à la grecque et nous cachent peu de leurs charmes.

« On les suit aux promenades publiques, on les entoure dans les cercles, on les applaudit aux spectacles : l'admiration, l'ivresse sont au comble.

« Le lendemain, Paris est rempli de femmes longues maigres, grosses, courtes, sèches, jaunes ou noires, les bras sans manche et la gorge nue, qui bravent la vue et se croient des Aspasie. »

Celles qui n'en moururent point restaient encore à peu près déshabillées sous le premier Empire. Le capitaine Coignet a conservé dans ses naïfs *Cahiers* le détail des impressions que lui firent tant de charmes réunis lors du sacre de Marie-Louise. Il est curieux de voir combien l'avis du grenadier ressemble à celui de l'académicien :

« Voilà le costume des dames : des robes décolletées par derrière jusqu'au milieu du dos. Et par devant l'on voyait la moitié de leurs poitrines, leurs épaules découvertes, leurs bras nus. Et des colliers ! et des bracelets ! et des boucles d'oreilles ! Ce n'était que rubis, perles et diamants. C'est là qu'il fallait voir des peaux de toutes nuances, des peaux huileuses, des peaux mulâtresses, des peaux

jaunes et des peaux de satin; les vieilles avaient des salières pour contenir leurs provisions d'odeurs. Je puis dire que je n'avais jamais vu de si près les belles dames de Paris, la moitié à découvert. Ça n'est pas beau. »

La femme de goût existe cependant; elle est encore visible dans nos rues, sur les boulevards. On ne saurait prétendre qu'elle passe inaperçue, quand on voit le coup d'œil perçant dont les dames ne manquent jamais de s'honorer au passage.

La femme de goût n'entend point être la très humble servante des modes; elle ne les admet qu'à la condition de modérer leurs hardiesses, d'éteindre leurs tons criard; elle n'en prend que ce qu'elles ont de possible et de séant à sa personne.

Mais nous comprenons mal la science délicate de ces juste-milieux. Plus que jamais, le temps est aux exagérés et aux violents, en fait de chapeaux comme en fait d'autres choses.

On serait injuste d'ailleurs en faisant à l'empire de la mode une opposition systématique. La mode est notre essence, si par *mode* nous entendons *esprit de changement.* Ne la voyons-nous point se manifester en France périodiquement soit dans nos mœurs, soit dans notre constitution politique,

Tout ce qui reluist
N'est pas or.

soit en art, soit en littérature, soit en philosophie, soit en tactique militaire.

L'uniforme de notre armée fait assaut, je ne dis pas d'élégance, mais d'inconstance, avec celui des

femmes. En ce moment, il se barde de brandebourgs, ornement bien germanique; mais, comme on l'a dit souvent depuis Quinault :

Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre.

Une autre folie de l'heure présente, c'est le bracelet.

Bracelets partout.... en or, en argent, ou en doublé... Bracelets pour femmes, pour enfants, et même pour hommes!...

Il y a des bracelets de jambes. Il y a des bracelets de bras qui grimpent en spirale jusqu'au coude, il en est d'autres qui retombent les uns sur les autres avec un cliquetis de serpent à sonnettes. La petite fille de trois ans (car les enfants ont maintenant leurs bijoux) se borne au simple *porte-bonheur*.... Cela convient à la candeur de son âge.

Vous souriez, vous n'avez pas de superstition en fait de bijouterie.... Prenez-y garde! On fait beaucoup de réclames en ce moment pour un bracelet égyptien, qui prétend être la copie fidèle d'un talisman garantissant bonheur et santé. J'en ai vu l'annonce encartée dans un journal scientifique sérieux : *La Nature*.

Que voulez-vous? On est savante, on est libre-penseuse, on n'admet pas les saintes, mais on croit aux momies.

Il est un vieux proverbe qui murmure :

Anneaux en main,
Honneur vain.

Il en est un autre qui grogne :

Tout ce qui reluist n'est pas or.

Mais qu'est-ce que cela fait pourvu que cela reluise !

On ne demande pas autre chose, aujourd'hui plus que jamais, car les modes actuelles ont aussi leur démocratisation.

Il fut un temps où la mode était le caprice d'une certaine classe.

Maintenant, toutes les catégories sociales nous donnent, même dans un petit bourg, le spectacle d'une imitation de la même mode, avec les différences obligées de prix et de qualité. Le chapeau de cent francs est immédiatement copié pour dix francs ou pour cent sous; il pare les têtes qui se contentaient autrefois du petit bonnet, et qui n'en étaient pas plus laides.

Mais les femmes ont voulu être égales devant le chapeau, comme nous sommes égaux devant l'habit noir. Il paraît que c'est la jouissance suprême.

Chaque maison a sa Passion.

Chaque famille a ses douleurs et ses sacrifices ignorés.

Le mot *passion* est pris dans le sens biblique comme le prouve ce qui suit :

Assez de parents, assez de tourments.

La famille offre l'image du monde en raccourci : les mauvais ne cessent d'y tourmenter les bons, en invoquant cet autre proverbe :

A ses parens doibt-on bien faire.

Si vous les refusez, ils s'écrient avec amertume :

Pauvreté n'a point de parenté.

Cependant, il y a des bornes à tout.

Les gens de bien sont mes parents,
Mais les meschans ne me sont rien.

Tant pis pour les parents qui prétendent vous faire payer leurs sottises ; Et s'ils s'indignent, on peut encore leur dire :

Bon ami vaut mieux que cent parents.

Cent parents... *mauvais*, bien entendu, car les vrais amis qu'on trouve sans sortir de la famille sont encore les meilleurs. Pourquoi malheureusement ne sont-ils pas plus nombreux ?

Beaucoup de parents, peu d'amis.

Achète maison faite.

Le visiteur : Il est charmant, ton chalet !

Le propriétaire : C'est le prix qui ne l'est pas, charmant... Figure-toi un architecte qui m'apporte un devis de vingt-cinq mille francs, et qui me bâtit ensuite une maison de cinquante mille...

Un poète a moins souvent la plume à la main
Qu'un argentier à faire des item

On appelait *argentier* l'économe, le trésorier, le comptable. *Item* était la formule invariablement répétée à chaque article de compte. Ce qui faisait dire proverbialement : *Item enrichit les gens.*

Item coulait de source, et donnait moins de mal à chercher qu'une rime.

Ce n'est pas sans malice qu'on oppose ici le poëte à l'argentier, car comme un autre proverbe le dit :

Gent de lettre, honneur sans richesse

Les littérateurs contemporains n'en sont plus là beaucoup d'entre eux ont l'honneur, et la richesse par dessus le marché.

Pour faire apprécier la différence des époques et des profits, je vais grouper quelques chiffre recueillis à bonne source.

A la fin du règne de Louis-Philippe, le métier était loin d'enrichir. « Entre 1846 et 1847, me disait Champfleury, la ligne était payée six centimes à la *Silhouette*, au *Corsaire*. *Satan-Chien-Caillou* me rapporta de 23 à 25 francs. Notez que j'étais un des favorisés. Murger, Busquet, Viard

Vitu, Nicolle, Weill, aussi privilégiés, devaient fournir des montagnes de copie pour se faire une soixantaine de francs par mois. Le grand rêve était de glisser un article dans le *Charivari*, dont l'administration fastueuse payait dix centimes la ligne. »

A cet âge de fer appartient la pièce que je vais transcrire; elle prouve spirituellement qu'on souriait encore dans la détresse.

Prière d'un agonisant

Le Seigneur, dit-on, récompense
L'enfant qui le prie à genoux.
La prière est dans l'innocence.
Mon Dieu, qui protégez l'enfance,
Que ma prière monte à vous!

Donne à la femme la sagesse;
A l'homme, travail et santé;
Calme et bien-être à la vieillesse;
Vigueur et joie à la jeunesse,
Et prudence à la royauté.

Mais surtout, ô Dieu débonnaire,
A notre journal en péril,
Faites venir l'actionnaire
Pour qu'on nous paie. Ainsi soit-il!

JUSTIN MAURIN.

C'était le dernier échelon de la presse. Au premier, se trouvait le *Journal des Débats*, qui donnait cent francs pour un article de fonds.

Le journalisme ne fut vraiment lucratif que vers la fin du second empire.

De 1850 à 1855, le taux de la ligne était ordinairement de 15 centimes pour un journal sérieux. Dans les petits journaux, on continuait de travailler pour rien ou à peu près. Parfois on était réglé en nature. En 1854, un petit journaliste, que je pourrais nommer, reçut, pour deux ans de collaboration assidue, la somme de dix francs, plus un tapis défraîchi, trois flacons de vinaigre, un paletot de caoutchouc double face, et trois briquets à cigare, dont un argenté,

Toutes ces munificences provenaient d'annonces faites par son directeur, qui était en même temps courtier de publicité. Les temps étaient durs.

Vers 1865, un mouvement ascensionnel se prononça. La *Petite Presse*, feuille populaire, donnait vingt-quatre mille francs par an à son chroniqueur Tony Révillon. Le *Monde illustré* rétribuait à 40 centimes la ligne ses quatre courrieristes. Le *Figaro* ne gardait pas longtemps les siens, mais il les payait royalement. M. de Villemessant ajoutait des gratifications assez fortes à l'occasion, et retenait deux cents francs quand l'article de tête manquait par la faute de son rédacteur. Quant au prix de la ligne, il variait de 15 à 75 centimes; le

Un poète a moins souvent la plume à la main
Qu'un argentier à faire des item.

reportage était à 30 centimes ; le feuilleton allait de 15 à 30. Au *Figaro* actuel, on gagne à la fois moins et plus : *moins*, parce que les plus gros appointements n'excèdent pas dix-huit mille francs ;

plus, parce qu'ils donnent droit à des parts de propriété rapportant de *trente-six mille à cent vingt mille francs*.

L'article de tête est généralement payé 200 fr., et par exception 500 francs. C'est le prix qui a été donné dernièrement à M. Zola.

On sait enfin que la *Revue des Deux-Mondes*, après des débuts pénibles, a fini par servir à ses actionnaires un intérêt égal au capital versé. Cela stupéfiait le vieux baron de Rothschild, qui avait souscrit par charité, et qui répétait à chaque versement de dividende : « Pas possible!... C'est pas des gens de lettres. »

Il avait raison. Buloz, homme de lettres, n'aurait pas triomphé, mais il savait gouverner une revue, ce qui est bien plus rare que savoir l'écrire.

Réunis en Société, les gens de lettres ont su pourtant faire leurs affaires. Ils encaissent deux cent soixante mille francs de droits par an sur la seule reproduction de leurs œuvres dans les journaux, et servent à cent quinze sociétaires, âgés de soixante ans au moins, une pension de *cinq cents francs*.

Les droits de reproduction rapportent à certains sociétaires une somme de 800 à 1,500 francs par

mois. On sait que cet argent est versé par les journaux qui sont abonnés à la Société des gens de lettres, sur le pied très variable de 25 à 1,500 francs par mois.

Si on examine maintenant les profits du romancier, on reconnaît qu'un auteur en renom peut puiser successivement à quatre sources de bénéfices : 1° la publication en feuilletons dans un journal ou une revue; 2° la publication en volume; 3° la reproduction en France et à l'étranger; 4° la mise du roman au théâtre (avec ou sans l'aide d'un auteur dramatique habitué aux exigences de la scène).

Les principaux éditeurs donnent depuis dix jusqu'à soixante centimes de droit par volume de 3 fr. 50.

Si l'auteur n'a pas un nom qui s'impose, l'éditeur descend encore au-dessous. La dernière fois que je vis Duranty à la librairie Dentu, je lui demandai s'il faisait quelque chose pour la maison, il me dit qu'il venait de céder un roman pour deux cents francs.

Et comme je me récriais, comme je parlais de son talent : « Que voulez-vous ! fit-il avec un sourire amer. Ils disent que cela ne se vend pas. Rien à répondre ! »

En 1844, lorsqu'Alexandre Dumas fut payé à quarante sous la ligne, cela fit événement. Il y eut des gens de lettres pour crier au mercantilisme. Marc Fournier fit une diatribe piquante intitulée : *La pêche à la ligne.*

Un journal, qui veut avoir le romancier à la mode, paie maintenant vingt sous la ligne.

Il en a coûté trente mille francs au *Gaulois* pour donner *Pot-Bouille* en feuilleton. C'était dix mille francs de plus que n'avait été payée *Nana*. Mais *Nana*, qui approche de la 150e édition, s'est vendue beaucoup mieux en volume, M. Zola a touché de ce seul côté soixante-quinze mille francs, sans compter une vingtaine de mille francs donnés pour l'édition illustrée.

Ces prix doivent être considérés comme exceptionnels, et tombent au dixième pour le commun des martyrs.

Je ne dis pas cela pour le grand Dictionnaire de Littré, qui lui a rapporté au moins *cinq cent mille francs* de son vivant. L'homme et le travail les valaient bien. Je le reconnais tous les jours, car un dictionnaire, à l'inverse des livres d'actualités, ne se juge qu'avec le temps.

Cent et deux cents francs, c'était autrefois le prix payé par les éditeurs de romans pour la pro-

Tout vient à point
A qui sait attendre.

priété d'œuvres qu'on recherche aujourd'hui. Comme d'autres camarades, Alphonse Daudet en vit de dures au début. Il a pris sa revanche. Sa dernière œuvre, *La Sapho*, s'est vendue à quatre

vingt mille exemplaires en une seule année, ce qui lui a rapporté quatre vingt mille fois soixante centimes.

D'après un calcul détaillé fait par le journal *Le Gutenberg*, le roman du *Maître de Forges* avait, au printemps de 1884, atteint sa 112e édition de mille volumes, ce qui, à 50 centimes par volume, a rapporté à M. Ohnet 56,000 francs. Sur les cent premières représentations de la pièce de théâtre faite avec le roman, M. Ohnet eut, pour sa part de droits, soixante-treize mille cent quarante francs, plus cinq mille francs de billets. La vente de la pièce imprimée a produit quarante autres mille francs en France et à l'étranger.

Total : cent soixante-quatorze mille cent quarante francs, sans compter les droits sur les représentations données en province et à l'étranger, ce qui donne au plus bas, pour un an, la somme de deux cent mille francs.

Voyons maintenant les revenus du théâtre pur. Là sont massés les gros bataillons.

L'auteur de la *Fille de Roland* m'a dit que, tout compte fait, elle lui avait rapporté cent vingt mille francs. Un succès comme celui de M. de Bornier suffit pour donner du cœur à tous ceux qui ont une tragédie sur le chantier.

Espérance nourrist les chétifs.

Et ils sont autorisés à se répéter :

Tout vient à point à qui sait attendre.

Les revenus de notre théâtre à l'étranger seraient d'un rapport bien plus considérable encore, si nous avions de bons traités internationaux.

Ainsi la *Dora* de Sardou, jouée deux cents fois en France, a été jouée sept cents fois en Angleterre; elle a fait gagner cinq cent mille francs à l'impresario anglais qui l'a promenée partout sous le titre de *Diplomatie*. En Amérique, une pièce aimée se joue mille fois sans valoir un sou à l'auteur, s'il est Français.

Fédora et *Théodora* ont rapporté, chacune, plus de trois cent mille francs, mais c'est grâce aux traités exceptionnels de M. Sardou.

Les cent premières représentations de *Denise* ont valu soixante et dix mille francs à M. Alexandre Dumas. Sous la direction de M. Perrin, il eut plusieurs revenus annuels qui ont dépassé cent mille francs. Rien que pour le Théâtre-Français, Victor Hugo a fait une année de cent dix-huit mille francs. M. Pailleron avait touché rue Richelieu cent quarante à cent cinquante mille francs de droits, quand le *Monde où l'on s'ennuie* atteignit sa 200e représentation.

Mais que de luttes, que d'efforts il faut pour se faire accepter au théâtre. Il n'est point de forteresse plus difficile à prendre. Plus gros sont les bénéfices, plus nombreux sont les compétiteurs. C'est là surtout qu'on peut dire :

Qui n'a patience, il n'a rien.

De même, jamais les droits d'auteur à l'Opéra n'ont été si élevés. Ils sont actuellement de sept pour cent; en 1886 et dans les années suivantes, ils atteindront sept et demi, et huit. Qu'on fasse, par exemple, avec *Guillaume Tell* la recette *maxima* de dix-huit mille francs, les auteurs arriveront à prélever une douzaine de cents francs pour la soirée, tandis que, le 16 décembre 1867, la 484e représentation de ce même *Guillaume Tell* ne rapportait pas plus de 500 francs (250 fr. pour Rossini, 250 pour Jouy et Bis).

Dix années auparavant, c'était encore moins. A la 342e représentation, le 22 juin 1857, Rossini n'avait que cent francs; Jouy et Bis, cinquante francs chacun.

Cette différence vient de ce qu'en 1860, le droit des auteurs avait été élevé de deux cents à cinq cents francs. Ce tarif de 200 remontait à l'an 1776; encore baissait-il à 150 après les vingt pre-

Qui n'a patience
Il n'a rien.

mières, à 100 après la trentième. A la quarantième, les auteurs avaient une gratification peu considérable.

Ces droits décroissant avec le nombre de repré-

sentations produisaient des différences étonnantes. Ainsi, la 319e des *Huguenots* en 1857 ne rapporte pas plus de cent francs à Meyerbeer et de cent francs à Scribe, tandis que la 12e du *Cheval de bronze* (œuvre ancienne, mais remise par l'Académie impériale de musique) procurait à Scribe et à Auber 250 francs pour chacun.

La collaboration avait pour effet naturel de diviser les sommes. Ainsi, la 235e de la *Favorite* (20 novembre 1851), valut 50 francs à Scribe, 25 francs à Royer, 25 francs à Vaez. 100 francs à Donizetti.

Quand on représente un ballet, les parts se subdivisent encore. Ainsi, le 23 décembre, on donnait à l'Opéra le *Trouvère* et la *Source*. Voici comment se répartissaient les 425 francs de droit : Pacini, 75; Verdi, 150; Nuitter, 66 fr. 66; Saint-Léon, 66 fr. 67; Minkous, 33 fr. 33; Delibes, 33 fr. 34.

Une opérette qui réussit, comme le *Cœur et la Main*, vaut cent mille francs à ses auteurs. On peut juger par là des trésors accumulés par la *Mascotte* et les *Cloches de Corneville*. De l'étranger seul, les auteurs de *Carmen* ont tiré quarante mille francs pour cette dernière année.

Pour en revenir au proverbe : *Gent de lettres, honneur sans richesse*, je crois avoir démontré que les hommes de lettres d'aujourd'hui sont

mieux lotis. Il en est qui ont conquis argent et honneur du même coup, et on doit reconnaître que le nombre n'en a jamais été plus considérable.

D'autres gagnent leur vie sans grand honneur, c'est-à-dire sans grand renom. D'autres enfin ont leur notoriété sans arriver à la fortune. La majorité lutte sans obtenir ni l'un ni l'autre.

Oh ! le courage ne leur manque point : « *Un homme lettré en vaut deux* » dit un autre proverbe. Mais c'est un peu comme à l'assaut d'une place forte. Tout le monde n'est pas sûr d'arriver. Ceux-ci tombent en route ; ceux-là meurent sur la brèche ou roulent dans le fossé ; bien peu pénètrent dans la place.

Une telle guerre a ses enivrements, et ceux même qu'elle maltraite restent fiers de la lutte, car elle est de celles qui fortifient.

Beaucoup de nouvelles
Ne sont sans bourdes belles.

Jamais, le vieux proverbe ne fut plus jeune.

Depuis quinze ans, les crieurs de fausses nouvelles obstruent les points les plus fréquentés.

C'est à qui hurlera le plus fort des insanités dans le genre de celles-ci :

Demandez l'assassinat de Rochefort!... le suicide de Sarah Bernhardt!... la mort de l'impératrice!...

Ceci est le *canard* tragi-comique; il ne trompe personne. Mais, il y a aussi le *canard* vraisemblable, le *canard* dangereux pour la sécurité publique, inventé par des spéculateurs qui, pour vendre vingt placards d'un sou, chassent de Paris les étrangers qui lui apportaient leurs millions.

La loi qui protège ces hurleurs a été votée au nom de la liberté. Quelle liberté? Ce n'est pas assurément celle de tous les passants qu'ils obsèdent et qu'ils dégoûtent.

Au printemps de 1885, quelques anglais armés de leurs livrets, attendaient à la station du Palais-Royal l'omnibus de l'Exposition. La veille, un détachement de gardes municipaux avait dû résister aux anarchistes dans le cimetière du Père Lachaise. Quelle aubaine pour les crieurs! L'un d'eux vient hurler à bout portant : « *Demandez... le massacre du Père-Lachaise! le récit authentique... de la terrible journée! Le nom des morts... et des blessés!* »

Tressaillement nerveux des dames; il est aperçu par le drôle qui reprend de plus belle : *Demandez... la terrible journée!... le nom des morts...* (d'un ton caverneux) *et des blessés... Le massacre!!!*

Beaucoup de nouvelles,
Ne sont sans bourdes belles.

Nos anglaises se consultent de l'œil. On voit qu'elles ne tiennent point aux émotions de ce genre; pour un rien elles retourneraient à Londres, mais elles n'achètent point. Le vendeur triple ses beu-

glements. A la fin, un ouvrier impatienté prend sur lui de les faire cesser :

« Dis donc, toi, avec ta terrible journée... Tu n'y étais pas hier. Ça ne t'empêchait pas de rigoler. Je t'ai vu aux courses; tu t'en fourrais par le cornet...

— Qu'est ce que vous voulez! répond le crieur en baissant le ton. Il faut bien faire aller le commerce.

— Quel commerce? tu veux dire : *ton commerce!*... Mais celui de tous les autres, crois-tu le faire aller? espèce de gouape!

. . . . . .

On ne saurait imaginer avec quel mépris ce brave garçon avait accentué les deux mots *ton commerce!*

Celui-là comprenait que la vraie liberté n'est pas celle de nuire.

En tolérant les hurleurs, la police de Paris est obligée de respecter une loi mal faite, mais inéludable. La cour de cassation a été forcée de le reconnaître.

Les législateurs qui ont fait cette mauvaise loi peuvent seuls la défaire. Leur erreur a été celle de bien d'autres. J'en atteste le *Dictionnaire démocratique* de Francis Wey, qui disait en 1848 :

« Qu il y ait un journal incendiaire sur chaque

pavé, et les pavés ne seront plus soulevés. — Que les murs de la cité soient bariolés d'affiches, de placards, de proclamations, de provocations de toute nature, et la cité dormira paisible sur une litière de paperasses. — Que des nuées de crieurs encombrent les trottoirs, crécelles obstinées aux mains des ambitieux, des outrecuidants et des rêveurs, les cris confus de ces cigales de la publicité ne fausseront point la majestueuse harmonie de la République ».

Nommé inspecteur général des archives sous l'Empire, Wey ne soutint plus la liberté de la rue, ni la majestueuse harmonie de la République, mais sa doctrine a laissé des adeptes; elle est admise en libre pratique jusqu'à ce qu'on passe de nouveau à l'excès contraire.

Argent presté ne se doit redemander.

D'abord parceque rien ne peut irriter davantage votre emprunteur. Pour lui, vous êtes...

Au prester, Dieu; au rendre, diable.

Appelé « Dieu sauveur » au moment où vous avez fait passer votre monnaie dans sa poche, vous

devenez un vilain homme si vous parlez de remboursement. Vous vous brouillez ensuite..... naturellement.

Quiconque preste or ou argent,
Deux choses il perd entièrement,
Savoir : l'ami et l'argent.

Ou s'il vient à bout de rentrer dans son bien, ce ne sera pas sans peine :

Qui preste non r'a;
Qui r'a, non tost,
Qui tost, non tout.
Si tout, non gré.
Si gré, non tel.
Garde-toi donc de prester.

J'ai introduit dans ce vieux texte une ponctuation qui le rend moins obscur. Néanmoins, je crois devoir le traduire :

Qui fait un prêt, ne peut le ravoir.
Qui peut le ravoir, ne l'a pas tôt;
Qui l'a tôt, ne reçoit pas tout;
S'il a tout, on ne lui rend pas de bon gré;
Si c'est de bon gré, on ne lui rend point
Son prêt dans le même état.

C'est un tableau assez vrai des ennuis qui attendent le prêteur assez mal élevé pour redemander son argent.

Qui va de nuict,
Trouve qui lui nuit.

C'EST généralement vers une heure du matin que la rencontre a lieu, grâce aux théâtres qui ferment trop tard, et aux soirées, où on vous dit, au départ, d'un air affligé : « Comment!.. Déjà!..

Le fruict est pour l'advocat

Que le client perde ou non, son avocat y gagne. C'est ainsi qu'à première vue on est porté à interpréter le proverbe. Mais le sens paraît plus agressif quand on considère l'ensemble qui suit. Il montre combien le rôle des avocats est changé. Jadis, c'étaient des hommes trop souvent incapables et malhonnêtes. Il fallut, au XIIIe siècle, leur interdire de s'appuyer sur des textes de lois imaginaires, et on ne leur imposa qu'en 1535 l'obligation d'être gradués en droit. La farce célèbre de *l'avocat Patelin* montre à quel degré leur sens moral pouvait descendre. Cependant des honoraires considérables les menaient promptement à la fortune. Cela était mal vu.

D'abord, on trouve étonnant qu'ils se fassent payer d'avance.

Argent comptant fait plaider advocat.

Advocat court au sacrement
Où l'on sonne or et argent.

Ce reproche, assez innocent, leur était déjà fait sous le règne de saint Louis.

Plains sont de convoitise avocat et notaire.
Tous avant veulent estre paiez de leur salaire.

On doit reconnaître qu'ils étaient absolument

dans leur droit, car certains plaideurs n'aiment pas plus à payer que certains malades.

Même en payant, il paraît d'ailleurs qu'on ne les trouvait point d'accès facile :

Si les saincts se faisoient autant prier que les advocats, personne n'auroit audience.

On les accusait de faire traîner les procès :

Longuement procéder
Est à l'avocat vendanger.

Il faut connaître les deux lignes qui précèdent pour comprendre celle qui suit :

La plume de l'advocat est son couteau de vendange.

En Allemagne, même grief : « L'avocat allonge le procès comme le bottier fait le cuir. »

Il faut dire que leurs frais étaient considérables et qu'ils ne dédaignaient aucun petit moyen. Ainsi les avocats tenaient table ouverte dans l'intérêt de leur clientèle, et, bien entendu, à sa charge. Il fallut, au XIVe siècle, leur défendre de régaler les présidents et les conseillers.

Tout ce beau zèle enflait si bien leurs honoraires qu'une ordonnance royale de 1274 leur prescrivit de ne pas demander plus de trente livres

(qui représentent aujourd'hui deux mille huit cents francs environ). Il paraît qu'ils se moquèrent de l'ordonnance, puisqu'Henri III voulut les contraindre à écrire et signer leurs reçus (1579).

Quand Sully reparla de l'ordonnance de 1579, les avocats se mirent en grève et ne reparurent qu'à la condition de taxer leurs clients comme ils l'entendraient. Leur triomphe en fit les heureux du siècle. On les déclara nés, je ne dis pas sous une heureuse étoile, mais sous toutes les heureuses étoiles; on fit saluer leur naissance par de célestes aubades :

Quand l'advocat naist,
Tous les astres luy sont menestriers.

Quant à leurs clients, ils se regardaient d'avance comme livrés à tous les pillages juridiques :

Qui n'est advocat est en proye.

Estre en proye ou *proie* voulait dire *être au pillage.*

Aussi les infortunés épanchaient leur douleur en proverbes. Il en est de singulièrement expressifs comme celui-ci :

L'argent tremble quand il est à la porte d'un advocat.

Le fruict est pour l'advocat.

On en voulait à ces textes de droit, toujours évoqués dans les plaidoyers. De là, trois proverbes : « Le Digeste digère tout. L'advocat qui apprend les loix apprend à jouer à la raphle. Justinian fait gens d'argent. »

Justinian, c'est Justinien, le monarque byzantin qui eut, comme Napoléon, la gloire d'attacher son nom à un code. Le Digeste est encore une partie du code Justinien.

In utroque jure docteur
Est d'or et d'argent grand amasseur.

Ce qui n'est pas étonnant, puisque

L'advocat a tous les jours le premier jour de l'an.

C'est à qui lui apportera des étrennes, et lui fera des cadeaux.

Le vent n'entre jamais dans la maison d'un advocat.
L'argent en bouche les pertuis.

Car, grâce à l'acharnement des plaideurs, il a pu tôt avoir pignon sur rue,

Les maisons des advocats ne sont faites que de têtes de fols.

Les fols (ce qui voulait dire *les sots*), devraient cependant savoir que...

L'advocat ne plaide que pour la soupe.
L'advocat emporte et rastelle (ratisse) tout.
Advocats s'injurient, et puis vont boire ensemble.

On redoutait les chicanes de leur voisinage :

Bon advocat mauvais voisin.

. . Et même leurs notes de frais .

De bon advocat, courte joye.

On reproche à l'avocat de ne point payer ce qu'il doit :

Loue maison à advocat,
Jamais louage (loyer) n'en auras.

Parce que son arsenal lui fournit toujours quelque échappatoire :

L'advocat ne doibt que ce qu'il veut.

En revanche, il est toujours prêt à recevoir :

La marne ruynera plutôt la roche que l'advocat ne se lassera de prendre.

Et on allait jusqu'à déclarer qu'on pouvait le voler, à titre de représailles :

Il ne faut rien desrober que la bource d'un advocat.

... parce qu'il croit, de son côté, avoir perdu, tant qu'il n'a pas dérobé.

L'advocat, si ne desrobe, pert.

Il y eut cependant des exceptions. Le bienheureux Saint Yves, resté patron de l'ordre, avait un renom de probité; ces trois vers d'un cantique en son honneur sont devenus fameux.

Sanctus Yvo erat Brito,
Advocatus et non latro.
Res stupenda populo!

« Saint Yves était breton, avocat et non larron. Chose digne de stupéfier les populations! »

L'avocat fut enfin exposé à la jalousie des autres carrières libérales, de la médecine, par exemple, où la fortune s'acquérait avec bien plus de peine.

L'advocat vendange, le médecin grappe.
L'advocat moissonne, le médecin glane.
Le médecin vise à l'écu, l'advocat le prend.

Du temps de saint Louis, on disait déjà :

On voit souvent peu de foi en ses advocats.
En advocat n'aiés fiance.

Et plus tard Rabelais parlait d'un « estomach tousjours ouvert comme la gibbessière d'un advocat. »

Il n'est pas étonnant qu'on les ait voués d'avance à la damnation éternelle.

Si enfer n'est plein, jamais n'y aura d'advocat sauvé.

Un proverbe allemand dit de même :

Avocats et soldats sont camarades du diable.

Bref, dit Solon de Voge en ses *Adages* :

L'advocasserie est un cancer universel en une ville.

Je n'ai rien omis de cette suite injurieuse qui fera sourire le barreau moderne, devenu si populaire, si sympathique, si désintéressé.

Cheval courant, sépulture ouverte.

On relève le cavalier étourdi de sa chûte; un officieux rapporte la cravache; les badauds s'attroupent autour du cheval abattu. Les avenues des Champs-Elysées et le Cours-la-Reine voient

cela bien souvent. Si jamais on le publiait, leur martyrologe ferait un fort volume.

Les proverbes hippiques sont nombreux, et plusieurs valent la peine d'être rappelés. — En voici un qui semble avoir prévu les derniers scandales de nos courses :

Au cheval coureur, ny à l'homme joueur
Ne dure guère l'honneur.

Mais il n'a pu viser que les joueurs de dés et les bêtes surmenées par leurs cavaliers. Dans cet autre :

L'œil du maître engraisse le cheval.

... On semble mettre le maître en garde contre les vols des cochers qui rognent les rations de leurs bêtes. On connaît ce sixain rimé à peu près :

Cheval de foin,
Cheval de rien :
Cheval d'aveine,
Cheval de peine ;
Cheval de paille,
Cheval de bataille ;

Le foin passe encore pour alourdir les chevaux. L'avoine est indispensable aux chevaux d'omnibus et de gros charroi.

La paille reste préférée pour les chevaux de guerre.

Le vert avait encore moins bonne renommée que le foin comme nourriture habituelle.

Cheval d'herbe, amy de bouche
Ne valent pas le pied d'une mouche.

L'ami de bouche, c'est le phraseur plein de protestations et de promesses non tenues. On disait encore :

Cheval de peine
Ne mange pas l'aveine.

Ce qui parait du premier abord en opposition avec le régime recommandé plus haut, (cheval de peine, cheval d'aveine). Mais c'est une simple ironie : on veut insinuer que le profit ne revient pas à ceux qui ont la peine.

De même. .

Cheval bon d'éperon n'a mestier (besoin).

ne contredit pas autant qu'on pourrait le supposer

Bride et éperon
Font le cheval bon.

Dans le premier cas, il s'agit du coursier tout dressé. Dans le second, il s'agit de celui qu'on dresse. ce qui est bien différent.

Pour finir, deux petits conseils pratiques :

N'achète cheval jouant de la queue

C'est le signe d'une humeur inquiète.

A cheval rueur, d'avant passe.

D'avant veut dire *devant lui, à sa tête,* le péril de la ruade étant à craindre par derrière.

Argent ard gent.

Mot à mot : « Argent brûle, enflamme les gens »

Duclos le reconnaissait à la fin du dernier siècle: « Toutes les classes de l'Etat n'ont aujourd'hui qu'un objet, disait-il, c'est d'être riches ». Nous sommes plus à notre aise que du temps de Duclos, et ces habitudes de bien-être n'ont fait qu'accroître nos désirs de luxe. L'argent est resté roi, sous toutes les formes de gouvernement.

Autant de gens, autant de sens.

Plus on est, moins on s'accorde. — C'est pourquoi, on se méfie des assemblées parlementaires, tout autant que des commissions ministérielles composées de plus de cinq membres.

La femme est le savon à l'homme.

Cela veut-il dire que le désir de plaire est la seule cause de la propreté?

J'en ai bien peur pour nos aïeux.

En l'absence du seigneur,
Se connoit le serviteur.

Ce proverbe jette une ombre sur les fidèles serviteurs du temps jadis. Un autre va plus loin, et prétend que « s'ils voient un acquay à la porte de l'enfer, les diables s'empressent de la fermer. »

Après dommage, chacun plus sage.

Cela se disait encore au commencement de 1871. Mais depuis.....

Fort qui abat, et plus fort qui se relève.

Quand serons-nous plus forts?

A cœur vaillant rien impossible.

On ne saurait affirmer qu'un cœur vaillant peut tout. Ce serait pure forfanterie. Seulement, sa bonne volonté ne recule jamais, elle ne trouve rien d'impossible, je ne dis pas à exécuter, mais à tenter.

Tout savoir est rien savoir.

Ce qui est visé ici n'est pas le savoir vrai, mais la présomption du faux savant.

Qui prétend tout savoir ne possède rien à fonds.

Où pain faut, tout est à vendre.

Circonstance atténuante de bien des délits; elle devrait faire condamner à des peines plus sévères tout coupable ayant de quoi manger.

Les belles-mères ne vivent que trop.

A ce proverbe inhumain, les belles-mères en ont opposé un autre dont l'explication m'embarrasse.

A ton gendre et à ton cochon,
Montre-leur une fois ta maison.

Passe encore pour le malheureux cochon ! Son destin est bien de ne voir la maison du maître qu'une fois, vers la Noël, sous forme de grillades, de saucisses et de boudins... Mais un gendre ?

Tout réfléchi, il semble que le proverbe équivaut à la recommandation de ne pas le garder au logis après la nuit de noces. Chacun chez soi, c'est le meilleur pour qui veut vivre en bonne harmonie.

Les plaisants de nos jours n'accouplent plus le gendre et le cochon, mais ils s'acharnent sur la belle-mère. La pauvre femme est restée le point de mire des brocards.

Il y a peu de temps, dans un bateau-omnibus, on me gratifiait d'une annonce illustrée qui pouvait passer pour une paraphrase énergique de notre proverbe :

La scène se passe aux bains de mer. Un Parisien en villégiature chuchote avec mystère dans l'oreille du baigneur de la plage :

« Quelle somme prendriez-vous pour baigner ma belle-mère ?

— Dame! ça dépend... Combien lui feriez-vous prendre de bains?

— Comment! Combien!! fait le Parisien indigné... Mais, baigneur, vous ne savez donc pas votre métier!! »

Tous les passagers du bateau se repassaient le petit papier, et riaient aux larmes, belles-mères comprises. Il est vrai que c'était un dimanche, jour de grosse gaité.

Dans le peuple, on ne se fâche point pour une plaisanterie qui blesserait au cœur une femme du monde. On n'entend pas tousser un grand parent, sans lui dire pour l'égayer « Ça sent le sapin. » ou bien encore : « Tu ne mourras donc pas! »

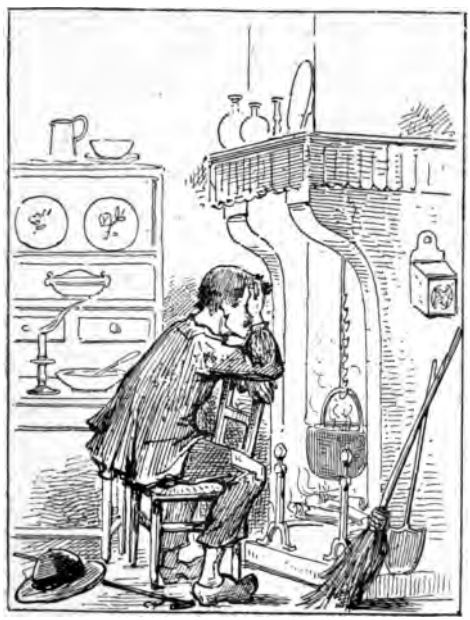
A la campagne, c'est encore pis.

Un jour, le chansonnier Mahiet de la Chesneraye trouve un de ses vignerons tourangeaux frappé d'apoplexie. Il le tire d'affaire par une saignée. Les parents renfoncent leurs larmes :

« Mais, monsieur, dit l'un d'eux, croyez-vous qu'il en reviendra?

— Oui, certes.

— Oh! ce n'était guère la peine... Il est si vieux. »



Maison sans femme,
Corps sans âme.

POUR bien le savoir, il faut être un pauvre paysan, habiter une maison isolée, rester seul devant le foyer après une rude journée de labeur. C'est alors que, la tête penchée, le front

dans la main, le veuf répète ce vœu funèbre :

D'une bonne femme et mesnagère,
(Que) le mary aille premier en terre!

Et comme il faut que la soupe se fasse, il se remariera dès qu'il pourra et comme il pourra :

La femme est la clef du ménage.

Car il ne peut attendre comme les messieurs de la ville qui affectent de dire, même quand ils n'en font rien :

Le célibat, ou la femme de bien.

Après la mort du mari, la femme de campagne résiste mieux; elle est moins épouvantée de sa solitude dans cette maison qui est son vrai domaine; elle sait mieux s'y servir elle-même, et, comme elle a toujours obéi, elle ne sent point le manque d'auxiliaire.

Cependant, un jour, dans la Loire-Inférieure, où mon ami Félix Platel me donnait l'hospitalité, nous vîmes une pauvre petite vieille filant solitaire à la porte d'une chaumière perdue sur les rives du lac de Grandlieu.

Au moment où nous passions, une pluie d'orage la contraignit de rentrer en nous offrant l'abri de son toit. Tout dans l'unique pièce était d'une extrême propreté; et, comme on l'en complimen-

tait, elle dit : « Hé! mon Dieu! je n'y ai point de mérite, je suis toute seule ».

— Et vous avez toujours été de même ?

— Dame non! j'avais un mari, mais hélas! sa compagnie m'a quittée ».

Elle se tut en essuyant une larme. Et je n'oublierai jamais comment elle avait su, en trois mots, faire mesurer le vide profond laissé par la mort de son homme.

Belle maison et rien dedans.

Surtout vrai à Paris où tout est sacrifié aux apparences. Les propriétaires y aident d'ailleurs tant qu'ils peuvent. Leurs maisons se louant d'autant plus cher qu'elles ont un grand nombre de pièces, ils mettent tout en portes et en fenêtres Cabinets et armoires sont proscrits : cela tient trop de place, et le terrain est si cher.

Puis la comparaison montrerait trop clairement que la chambre à coucher n'est pas plus grande qu'un cabinet; car c'est tout au plus si le lit s'y trouve à l'aise.

Union des cités vray bastion.

Oui certes, il n'est pas de meilleur rempart contre l'Étranger que l'union.

Voltaire le criait bien haut à l'heure où la France humiliée se croyait perdue :

« J'admire les gens qui disent : *la France ne pourra résister*... Eh! Messieurs, un archiduc vous a pris Amiens, Charles-Quint a été à Compiègne. Henri V d'Angleterre a été couronné à Paris. Allez, allez! on revient de loin. »

Puis, condamnant les partis-pris en politique, il ajoutait :

« Quoi! point de système. Je n'en connais qu'un, c'est d'être *bien chez soi*. Alors, tout le monde vous respecte. »

Il serait grand temps d'appliquer en France la théorie de Voltaire. On lui a érigé des statues, on lui a dédié des boulevards ; espérons qu'on fera quelque chose de plus.

Les grands ne veulent point de grands,
et les petits voudraient tous petits.

Je crains que nous ne comprenions encore ainsi l'égalité.

Bien n'est pas argent.

Les propriétaires, que leurs fermiers ne paient pas, en savent quelque chose. Et le nombre en est grand depuis une dizaine d'années.

Coblentz, 7 septembre 1859.

On pense, sur les bords du Rhin, qu'un jour où l'autre Napoléon III entreprendra de donner à la France les bords du Rhin pour frontières. L'Allemagne, ce jour-là, se lèvera comme un seul homme. Elle voit en songe une nouvelle bataille de Leipsig. Elle met le pied sur le sol de la France; elle est à Paris; la France est humiliée, frappée d'impôts; l'Allemagne encore une fois est vengée.

(Martin-Doisy, L'ALLEMAGNE, p. 173.)

Nul n'est prophète en son pays.

Je ne saurais donner ici de dessin plus curieux que cet extrait d'un livre prophétique publié à Paris, en 1860, par le libraire Sempé. Personne n'a daigné s'en préoccuper alors. Le livre était intitulé : *L'Italie, l'Allemagne;* son auteur était

un ancien inspecteur général du ministère de l'intérieur; il s'appelait Martin-Doisy.

Martin-Doisy a montré l'Allemagne prête à s'unir pour se ruer sur notre patrie. Croiriez-vous maintenant que cette unité allemande fut annoncée dès 1822, avec celle de l'Italie?

Ouvrez le second tome des *Souvenirs* du général Lamarque, publiés à Paris en 1835. A la page 3, vous lirez ceci :

« *Les carbonari parviendront à leur but, qui est* « *de réunir toute l'Italie en une seule puissance.*

« Ce désir d'union est aussi un des grands buts « de la société teutonique en Allemagne, et les « nombres mystérieux 37-38 qu'elle a adoptés si- « gnifient que *sur les trente-huit princes qui se* « *partagent l'Allemagne, il n'en faudra conserver* « *qu'un.* »

L'agent politique, qui confiait au général cette importante nouvelle, parlait en 1823. Elle fut notée le jour même.

Passons à notre regrettable conquête du Mexique. Trente années auparavant, ses ressorts cachés étaient dévoilés par le lieutenant de vaisseau Maissin, aide de camp de l'amiral Baudin. Dans

un rapport daté du 26 décembre 1838, il expose que le parti espagnol au Mexique cherche à pousser la France à bout. « On nous croit assez dis-« posés aux lointaines expéditions. On amènerait « la France à entreprendre la conquête..., on « pourrait établir alors une monarchie ».

Moins la mort tragique de Maximilien, tout n'est-il pas indiqué nettement dans ces quelques mots?

Le 10 septembre 1847, la révolution qui devait éclater six mois après se trouve prédite par Lamennais dans une lettre particulière. : « Un mou-« vement sérieux commence à l'intérieur, écri-« vait-il... Tout se prépare pour des événements « graves... Telle circonstance imprévue peut « amener une catastrophe, presque à chaque mo-« ment. »

Le 7 novembre, le prince de Joinville en écrivait autant au duc de Nemours : « Détestable si-« tuation intérieure, et, à l'extérieur, situation qui « n'est pas meilleure... Le pis est que je ne vois « pas de remède... Le Roi seul a faussé nos ins-« titutions constitutionnelles. Je trouve tout cela « très sérieux. »

Je crois avoir démontré la justesse du proverbe :

« Nul n'est prophète en son pays. (1) » Les curieux qui voudraient d'autres preuves n'auront qu'à consulter la *Revue rétrospective* de 1884 (tome Ier). Telles qu'on vient de les lire, elles montrent déjà suffisamment que la France n'a jamais manqué d'hommes ayant le sens assez droit, la vue assez longue, pour juger sainement sa situation, et pour prédire son avenir.

Le malheur est que ces hommes ne sont remarqués ni par les rois, ni par les peuples. Mauvais courtisans, ils ignorent également l'art de capter le suffrage universel.

On ne les envoie pas à la Chambre; ils parlent peu et ne courent point les réunions publiques.

La presse seule pourrait les tirer de l'obscurité, elle devrait même y mettre son amour-propre; mais elle ne le comprend pas toujours ainsi. Le journal populaire, qui consacre avec empressement vingt lignes à un vol, n'en daignera pas accorder une à l'auteur du livre le plus digne d'attention. Le *fait divers* est cependant là comme ailleurs, et même encore plus là qu'ailleurs.

On m'objectera que le public ne goûte pas les

(1) Proverbe postérieur au XVIe siècle. On disait alors : *en son païs, prophète sans pris* (c'est-à-dire : *non prisé)*.

Il n'y a que le premier pas qui coûte.

choses sérieuses. Qu en savez-vous ? Essayez ! Il n'y a que le premier pas qui coûte, en fait de journalisme, comme en fait d'instruction militaire.

Le tout est de savoir présenter les choses, et l'élévation du but en vaut bien la peine.

Bon marché tire l'argent de la bourse.

Il paraît qu'on a connu de tout temps le grand art de ruiner en offrant l'occasion de faire des économies.

Nous touchons à son apogée, et il faut qu'il en soit ainsi, car à nos magasins immenses il faut des efforts non moins considérables.

Placé dans des conditions autres que la petite boutique, le grand magasin a perfectionné l'art de recruter la clientèle. Il lui faut le tapage, les enivrements de la réclame; il faut de plus que cette réclame soit pour ainsi dire en permanence. Car il ne saurait être question de chômage ni de morte-saison pour ces bazars gigantesques où les frais de chaque jour sont écrasants. A tout prix, il faut que la foule continue à se presser dans des halles dont la superficie se mesure par hectares, où les distances sont kilométriques, où les salons de vente sont plus nombreux que les jours de l'année, où les vendeurs se comptent par milliers, et les comptables par centaines; dans ces petits royaumes, qui ont leur direction des postes et des télégraphes, leurs chargés de missions en Orient, leur cavalerie, leur train des équipages, leur compagnie de pompiers...

Un grand magasin avait même un corps de musique, et il était assez bon, ma foi, pour cueillir des médailles dans les innombrables concours orphéoniques de notre harmonieuse patrie. Les concurrents de la haute nouveauté virent du premier coup ce qui allait en advenir : l'orphéon devenu réclame vivante, vibrant de tous ses cuivres, promenant triomphalement en province sa bannière chargée de médailles dont l'aspect fascinerait les populations, surexciterait les commandes !

Que faire pour lutter ?

Recruter d'autres trombones, taper sur d'autres grosses caisses, c'eût été se traîner à la remorque de la concurrence, peut-être lui servir de repoussoir. Fi donc !

Un homme eut alors un trait de génie. En se reportant par la pensée aux concours de musique et aux solennités de banlieue, il entrevit la machine à peser de la foire de Saint-Cloud, — ce siège sur lequel la Parisienne aime à constater chaque année les progrès de son embonpoint ou de son amaigrissement.

Et cet homme se dit : « On aime à se peser pour dix centimes... je pèserai gratis. On ne se faisait peser qu'une fois par an... je pèserai tous

les jours. — Pour la déclaration du poids, il falla[illegible] se contenter de l'affirmation verbale d'un pese[illegible] de bas étage... j'aurai une machine de précisio[illegible] des tickets indicateurs chiffrés automatiquemen[illegible] et un huissier majestueux, chaîné d'argent et d[illegible] blanc cravaté, pour les remettre avec grâce au[illegible] clientes ».

Ce qui fut dit fut fait et se fait encore avec succès. Le pesage quotidien est devenu une nécessité de la vie parisienne.

Et voici comment, sans tambours ni trompettes, celui-ci put se consoler de n'avoir pas inventé la musique de celui-là.

Il semble que je m'écarte un peu de mon sujet. — Mais cet exemple m'était nécessaire pour faire comprendre tout ce qui se dépense d'ingéniosité et de forces vives dans l'exploitation de ces grandes entreprises. Un président de république a moins de soucis que le dernier de leurs directeurs. Songez donc! Quand on pense qu'il faut chaque année, dans une seule de ces maisons, acheter deux cent cinquante mille kilos de viande, trois cent mille kilos de pain, sans compter cent cinquante mille francs de beurre, d'œufs et de fromages. Je l'ai dit, c'est une question de vie ou de mort,

Bon marché tire l'argent de la bourse.

une question qui comportait une étude particulièrement approfondie des instincts de la femme, ce grand objectif des magasins de nouveautés. On avait constaté que la séduction des *liquidations* n'opérait plus autant sur elle. Le genre avait été

discrédité par des petits spéculateurs courant de quartier en quartier, étalant des marchandises de rencontre dans des boutiques qu'ils ne gardaient pas plus de trois mois, pour couvrir ensuite leur enseigne d'une bande de toile sur laquelle le mot LIQUIDATION A 75 P. 0/0 DE PERTE ressortait en gros caractères.

L'amorce était usée; il fallait autre chose. Alors furent organisés les grands jours de réclame, plus laconiquement appelés *réclames*, parce que la maison les annonce dans tous les journaux, sans parler des prospectus expédiés à domicile en quantité innombrable.

On publia de gros catalogues où les produits étaient répartis avec art sous des rubriques alléchantes. A des artistes distingués, on confia, sans marchander, le soin d'illustrer des albums aussi séduisants pour les collectionneurs que pour les femmes du monde. On couvrit la France d'échantillons; on fit une publicité ruineuse.

Une seule maison dépense *un million et demi* d'annonces par an, plus 125 mille francs de circulaires.

Ses catalogues de mars et d'octobre se tirent à plus d'un million d'exemplaires (400,000 Paris, 350,000 province, 300,000 étranger).

La confection des bandes occupe seule une troupe d'employés.

Après des premiers frais aussi considérables, comment la maison peut elle s'en tirer?

Quand une mode a jeté son premier feu, les fabricants se résignent volontiers à de grands sacrifices; ils traitent à cinquante et même à soixante-quinze pour cent de rabais avec la grande maison, capable d'enlever d'un seul coup tout ce qui reste à la fabrique. Ces sacrifices-là, le grand magasin n'a pas besoin de les provoquer; ils viennent s'offrir à lui. Il n'a qu'à choisir. Il ne gagnera pas sur certains objets. Il vend à prix coûtant; il consent même à perdre un peu, pour mieux attirer la foule.

Mais il se réserve *in petto* de gagner sur le reste, et de vendre le moins possible ce qui est annoncé. Dieu me garde de lui en faire un crime. Il subit une nécessité.

Les femmes viennent donc en foule à l'appât. Elles se laissent griser par le bruit. Elles s'écrasent, elles s'étouffent pour être les premières à profiter d'une occasion qui leur a paru merveilleuse entre toutes. Elles vont à l'entassement des étoffes, aux chatoiements de l'article Paris, au scintillement de l'étincelle électrique, comme les

papillons se brûlent à la lumière, comme les alouettes vont au miroir.

Et alouettes elles sont en effet, de par le vieux proverbe qui, en France comme en Italie, dit :

La plume fait l'oiseau.
Alla piuma l'uccello.

Rien ne les excite comme l'amoncellement des marchandises, la presse des acheteurs ; elles n'avaient envie que de la chose annoncée à si bon marché, elles arrivaient avec l'idée arrêtée de se borner à cela. Mais voyez la fatalité! Mme X... avait besoin de dix mètres de velours, il n'en reste plus que deux, ou bien un commis fascinateur lui prouve que l'étoffe est indigne d'une femme aussi distinguée, il lui confie même secrètement que la chose réclamée ne vaut rien, et lui fait acheter une soie de 3 fr. 50, au lieu de la soie à 2 fr. 50 demandée d'abord.

Un franc de plus pour un produit réellement si supérieur ! C'est encore une occasion.

Comment résisterait-elle? On ne lui impose rien. Qu'elle prenne seulement l'objet, qu'elle le garde, qu'elle s'en serve même!... Libre à elle de le rapporter ensuite s'il ne justifie pas tout le bien promis. On rendra l'argent!...

La plume fait l'oiseau.

Il y a un bureau, une caisse tout exprès pour cela : — la caisse des *rendus*.

Le moyen, de résister à tant de générosité, à tant de délicatesse! Et voilà comment le budget de la toilette va s'enflant chaque année.

Le vin est le sergent du vieillard.

Sergent est un mot que nous avons dénaturé ; il signifiait autrefois *serviteur*.

Plus tard, est arrivé le proverbe si connu :

Le bon vin est le lait des vieillards.

On allait même jusqu'à dire :

On voit plus de vieux ivrognes
Que de vieux médecins.

Qu'ils prennent garde cependant !

Jamais, homme sage on ne vit
Boire de vin sans appétit.

Gare le bec
Qui ne reste à sec !

Quand l'hôtesse est belle, le vin est bon.

Béranger partageait cet avis le jour où il a chanté les charmes de *Madame Grégoire*, en répétant le refrain connu :

Ah ! comme l'on entrait
Boire à son cabaret.

La beauté ne régnait pas seulement au cabaret. Au commencement du siècle, les limonadiers te-

naient à faire trôner, dans leurs comptoirs, des beautés opulentes. Ce temps n'est plus. Nos cafés sont trop grands, et nos femmes sont trop maigres pour y faire sensation.

Le point de départ de ces variations semble être toujours au théâtre.

Vers 1780, les entrechats de Mademoiselle Guimard avaient mis à la mode les beautés grêles et les poitrines plates. Avec l'opulente Mademoiselle Georges, un honnête embonpoint fut de rigueur sous l'Empire et la Restauration. Madame Sarah Bernhardt nous a ramené la domination des maigres. Tout doit s'amincir à son image.

Beaucoup de femmes en ont maigri par politique, et elles ont fini, leurs modes masculines aidant, par ressembler à des éphèbes d'un genre particulier.

Cette digression ne m'empêchera point de reconnaître que, maigre ou non, l'attraction féminine est toujours utile au débit des objets de consommation. Si la reine de café est détrônée, nous avons les filles de brasserie, dont nous ne parlerons pas, et les desservantes des bouillons Duval, qui ne doivent pas être confondues avec elles. Leurs fausses manches et leurs petits bonnets blancs ne respirent que la vertu. Un certain nombre de vieux habitués n'en tombent pas moins sous le

charme, mais cela ne sort pas du domaine purement platonique : sourires, coups d'œil, et signes de tête.

On sait que les bonnes de *bouillon* ont chacune leur section. Si leur petit royaume est complètement occupé, et si la section voisine a des vides, jamais, au grand jamais, *leurs* habitués retardataires n'iront s'y placer. Non, ils prèfèrent attendre debout, collés au mur, mais récompensés au passage par un coup d'œil reconnaissant de la nymphe potagère.

Qu'un beau soir, à bout de forces et de patience, les malheureux aillent se faire servir par la voisine!... Je vous laisse à penser la moue qui les attend pour le lendemain.

On les sert comme par grâce, avec un silence dédaigneux. Ou (ce qui est plus cruel encore) on les salue d'un ironique : *Ah! vous voilà!!!* Ou bien, on dit avec un feint ébahissement . *Comment ... c'est vous!!!*

Si le coupable paraît ensuite bien repentant, on le juge assez puni comme cela. Le courroux s'adoucit, et on murmure, en glissant l'assiette de dessert : « Que je vous y prenne encore... à me faire des infidélités!!! »

L'habitué se retire grondé et content.

Je répète que c'est absolument platonique, sans quoi cela ne vaudrait point la peine d'être conté.

Quand l'hôtesse est belle,
Le vin est bon.

En représentant une cantine, notre vignette a ıontré le côté militaire du proverbe, mais il est ıcore mieux confirmé par le récit de la petite :ène qu'on vient de lire (et que j'ai vue maintes

fois pour ma part), car le vin des *bouillons* a généralement besoin d'indulgence.

On appelait en France *vin de lyon* celui qui rendait les gens furieux et querelleurs.

Quand le buveur s'assoupissait après boire, on disait qu'il avait bu du *vin d'asne*.

S'il pleurait, c'était *vin de cerf*.

S'il avait l'estomac trop plein, c'était *vin de porc*.

Qui jacassait outre mesure avait bu du *vin de pie*.

Qui faisait gambades et grimaces avait bu *vin de singe*.

Ces diverses facéties avaient leur point de départ dans un apologue oriental. Pour montrer que le vin fait descendre l'homme au niveau des bêtes, il y était conté que le diable arrosa en cachette la première vigne plantée par Noé, en égorgeant sur le plant un agneau, un cochon, un singe et un lion. Nos pères avaient pour le vin une si réelle affection qu'ils ont supprimé le diable en disant :

Noé le premier planta la vigne
Arrousant de sang la racine,
D'aignel, pourceau, singe et lyon
Dont le vin tient complexion.

Du moment qu'on remplace Satan par Noé, le sens n'y est plus. Nous avons vu toutes les analogies qu'on tirait de la tradition ainsi estropiée.

Maintenue comme elle aurait dû l'être, elle signifie clairement que le jus de la vigne fait tour à tour, de l'homme, un lion, un agneau, un pourceau et un singe.

On disait aussi des buveurs expansifs :

Vin et confession découvrent tout.

Il y a plus de paroles en un sestier de vin
Qu'en un mui d'iaue.

Ce dernier est du treizième siècle.

Nos vins passaient pour inspirer le chansonnier.

Vin vieil chanson nouvelle donne.

... Et pour faire trotter les gens :

Bon vin, bon esperon.

Bon vin reschauffe le pèlerin.

En taverne pas ne t'hiverne
Car c'est une dangereuse caverne.

Jamais le danger n'a été si grand, car les tavernes se multiplient. A Paris, c'est dans les quartiers où les marchands de vins abondent qu'il se commet le plus de crimes. Bien plus désert que d'autres, le quartier d'Auteuil est plus sûr parce qu'il n'a

presque point de ces débits borgnes où les vols se méditent. On les a redoutés de tout temps.

Taverne est mauvaise escole.
Sagement se gouverne
Qui fuit taverne.

En 1869, Paris avait 12,543 cafés, brasseries et débits de vins, ce qui donne environ dix mille débits de vins. — En 1882, une statistique de l'administration fait monter leur nombre à *vingt-cinq mille*, — plus du double.

La province en possédait 356,000 environ, et on jugera de leur accroissement par cet extrait d'une lettre de Valenciennes au *Matin* (18 novembre 1885) : « La débauche a gagné les plus basses couches de la société, et, à mon sens, la loi qui a donné une liberté absolue aux débits de boissons en est une des principales causes. Nous avons plus de 600 cabarets pour une population de 35,000 âmes ».

En 1885, la diminution des recettes de l'octroi de Paris n'empêcha pas un nouvel accroissement du nombre des marchands de vin; il est de vingt-cinq mille neuf cent quatre-vingt-quatre, d'après un relevé qu'a bien voulu nous communiquer la préfecture de police.

Dans ce total, n'est pas comprise la banlieue, qui regorge aussi de comptoirs... Et quels comptoirs!

Bon vin, mauvaise teste.

On disait autrefois : *Bon vin, mauvaise teste*, par allusion à l'influence capiteuse du vin vieux. Comment caractériser aujourd'hui les effets pernicieux des boissons frelatées qu'on débite effrontément sous le même nom !

A la trogne conoyt-on l'ivrogne.

Il y aura bientôt cinquante ans que le crayon de Gavarni traduisait spirituellement ce proverbe. Devant un homme à figure empourprée, vraie face de buveur, passe un gamin qui s'écrie :

« En v'là un nez qu'a coûté cher à mettre en couleur. »

On était autrefois plein d'indulgence pour les dépenses de ce genre-là.

On aimait à boire, on s'y excitait par toutes sortes de facéties.

Beuvons! les vignes sont belles.

Beuvons! jamais nous ne boyrons si jeunes.

Il y avait même des provocations irrésistibles pour les chauves.

Bois! si te reviendra poil.

Si a la valeur de *certainement.*

Quand le buveur faisait quelques façons, on le décidait en disant ce qu'on répète encore souvent devant les comptoirs d'étain :

Vin versé! Il faut le boire.

Et on buvait, pour ne rien perdre...

Le vin avait ses docteurs :

Bon vin s'aigrit en chaud célier.

En vaisseau mal lavé ne peut-on vin garder.

Au matin, boy le vin blanc.
Le rouge, au soir, pour le sang.

Vin usé, pain renouvelé
Est le meilleur pour la santé.

Le vin usé c'est le vin dépouillé, le vin vieux. Le pain renouvelé est le pain de la cuisson nouvelle, le pain frais.

Vin sur lait, c'est souhait;
Lait sur vin, c'est venin.

On s'est fort escrimé sur le vrai sens du dernier précepte. Je crois que l'hygiène n'y est pour rien. C'est un dicton de buveur tout bonnement, et on sait que le buveur méprise le lait. Tout ce qu'il demande ici, c'est de n'être pas condamné à finir par là. C'est un rouge bord qu'il lui faut pour rester sur sa bonne bouche. Pas autre chose.

Il a du reste un tas de prétextes honnêtes pour se verser rasade.

Sur poyre il faut vin boire.
Qui vin ne boit après salade,
Est en risque d'estre malade.

On se plaisait à comparer le vin à l'ami.

Vin, or et amy vieux
Sont en pris (prisés) en tous lieux.

Vins vieux, amys vieux,
Sont aymés en tous lieux.

Vieux amis et vieux vins étaient d'autant mieux faits pour se rencontrer que

Qui a des poils gris ne doit plus mettre eau en son vin.

Bon vin est la nourriture de l'homme.

Cependant il ne fallait pas faire trop d'honneur aux proverbes. Si la dévotion à Bacchus ose affirmer que

Qui bon vin boit, Dieu voit.

l'hygiène introduit un correctif avec ces deux vers :

Qui de friand vin est amy,
De soy mesme est grief ennemi.

On appelait *vin friand* le vin mousseux, parce qu'il pétillait comme la friture.

Qui moult boit ne va pas droit.

Il ne s'agit pas seulement ici de la marche incertaine de l'ivrogne mais des désordres moraux,

A la trogne,
On connaît l'ivrogne.

des mauvaises actions qu'entraîne l'ivrognerie. Un moyen de les restreindre serait de ne plus considérer ce vice comme circonstance atténuante d'un délit ou d'un crime.

Jamais on n'a tant crié contre l'alcoolisme, et jamais on ne l'a plus encouragé dans ses conséquences funestes.

En s'écriant : « Vous ne pouvez punir ce vol, ce viol, cet assassinat, — il a été causé par l'alcoolisme »,— les philanthropes ne font que donner à l'alcool un attrait de plus pour les coquins!

A bon vin pas d'enseigne.

C'était bien l'opinion du dernier garde champêtre de Vaugirard; je l'ai connu dans le temps où Vaugirard avait encore des champs à garder, il y a trente ans. Le père Bonvin était un vieux de la vieille, grand, droit, sec, sans un brin de moustache, et la boucle à l'oreille, comme les grognards de Charlet. Il ne plaisantait pas avec sa femme, bonne petite vieille qui avait conservé le bonnet des paysannes de Nanterre.

Elle lui avait donné deux enfants. Le premier s'était fait un nom dans les arts. Le second était aussi un artiste, mais personne ne s'en doutait, pas même lui. Il s'essayait en cachette du père qui, brouillé avec l'aîné, détestait la peinture. Fils soumis, il servait à boire et faisait le gros ouvrage, car le père Bonvin tenait un cabaret.

Ce n'était pas un de ces ignobles bouchons qui empoisonnent la banlieue. La petite maison était loin de la route et de la poussière. Une haie vive formait l'enclos. Avec cela quelques arbres, quelques fleurs, un puits, une tonnelle, un jeu de tonneau. Sur le pignon frais blanchi, se détachait en grosses lettres noires le nom du propriétaire : Bonvin. Il n'avait rien voulu de plus, et répétait en souriant : *A bon vin pas d'enseigne.*

En vérité, c'était un trio de braves gens, et, par les beaux jours, on s'attablait chez eux volontiers. J'y fus amené pour la première fois par mon ami Jouffroy, le sculpteur, qui allait entrer à l'Institut et qui n'en était pas plus fier : « Comment! répétait-il, vous ne connaissez pas Bonvin! Il faudra que nous y allions un mardi. Pas le lundi, c'est le jour des typographes, ils remplissent tout. Mais le mardi, nous serons tranquilles ».

Ce mardi là nous vit donc paraître ainsi que les suivants. Avec nous, Champfleury, Goepp, Platel, Duplessis, Hanoteau, et bien d'autres bons camarades. Le petit vin avait paru si drôle, la gibelotte si aromatisée, l'accueil si cordial, qu'on mit à la mode ces petites fêtes. Le plus qu'on pouvait dépenser se montait à 2 fr. 50. Dans ce

prix, étaient compris le repas, le café, les rafraîchissements et le concert. Car il y avait un concert plein de saveur, comme la gibelotte.

Après avoir apporté le dessert (gruyère et mendiants, *ne varietur*), le fils de la maison allait s'asseoir dans un petit coin devant un orgue-harmonium. Là, il exécutait sans chandelle aucune son rustique répertoire. C'était *la Vigne*, *les Bœufs*, *le Cochon*, de Pierre Dupont, et aussi des chansons patoises : les airs de bourrées du Berri, de Bretagne ou d'Auvergne, que Georges Sand avai mis à la mode en donnant à l'Odéon son *François le Champi*.

Un peu basse, la voix du chanteur était juste et franche. La simplicité de ses motifs ne perdait rien à l'accent religieux de l'accompagnement. *Le Cochon* lui-même y gagnait une sorte de dignité grave, comme du reste la plupart de nos anciennes chansons à boire qui, pour ne citer que la plus connue *(Remplis ton verre vide, vide ton verre plein)*, sont de vrais chants d'église.

Sans avoir manqué un seul refrain, la bande joyeuse s'en retournait à Paris, vers dix heures, par des petits chemins qu'il fallait bien connaître quand la lune ne brillait pas.

A bon vin
Point d'enseigne.

A la longue, les promenades finirent avec la jeunesse des habitués de Bonvin. Puis, le deuil entra dans la maison, le père et la mère moururent. Le fils éprouva de tels chagrins domesti-

ques qu'il alla se jeter dans le puits. L'inventaire de ce pauvre garçon fit découvrir en lui un peintre de mérite. Guidé par sa vocation, mais comprimé comme on l'a vu, il avait copié naïvement les fleurettes des champs voisins, seuls modèles qui ne pouvaient éveiller les soupçons paternels.

Travaillant en cachette, il n'avait osé montrer à personne les ravissantes études qu'on fut ensuite étonné de trouver dans sa chambre.

Les bouquets de Bonvin sont aujourd'hui célèbres, et la critique autorisée de Philippe Burty leur a donné des éloges qui l'auraient certes empêché de se tuer, s'il n'avait fallu sa mort pour le faire naître à la vie artistique.

Il est grand temps de revenir au texte même du proverbe qui m'a rappelé ce souvenir de jeunesse avec le mépris du père Bonvin pour les enseignes.

Que dirait-il, aujourd'hui, cet intègre cabaretier ! Plus la qualité de nos vins décroît, plus la proclamation de leurs vertus devient effrontée et bruyante. Jamais on n'a jeté autant de superlatifs à la tête des lecteurs d'annonces.

Jamais on n'a groupé plus de syndicats à titres ronflants. Chacun s'intitule *général* ou *central*,

ou *normal*, pour le moins. Chacun prétend représenter une armée de vignerons ou de propriétaires. Pour plus de couleur locale, c'est de leurs caves et de leurs chaix que la réclame s'élance, au nom sacré de la sincérité de production première. Parfois les prix-courants ont d'amusantes naïvetés, comme celle-ci que j'ai relevée sur un prospectus du Midi.

Madère 1er choix. . . 4 fr. la bouteille.
Le même, *véritable*. 8 fr. —

Parfois, aussi, quelque procès vient éclairer d'une lueur étrange certains laboratoires vinicoles. Chaque jour amène un frelatage nouveau. C'est ainsi qu'à propos d'une revendication d'enfant, on a vu récemment qu'un droguiste de Paris avait gagné une fortune considérable dans la vente des roses trémières pour coloration de vin.

On dit que les peuples n'ont que les gouvernements qu'ils méritent.

En serait-il ainsi pour les boissons? Je l'ai craint un jour de visite dans certaine fabrique de vin de raisin sec, aux environs de Paris.

J'avais admiré les cuves, le pressoir, les grandes tonnes, lorsqu'on m'offrit un doigt du vin blanc ainsi obtenu .

— Combien le vendez-vous? demandai-je.

— Quarante-deux francs l'hectolitre.

— Et vous en livrez beaucoup?

— Deux cents hectolitres par jour, en moyenne. Mais il n'est pas aussi *naturel.*

— Comment cela?

— A cause du client qui se défie du vin de raisin sec. Nous sommes obligés alors d'y ajouter un peu d'acide pour lui donner, ce qu'on appelle dans le métier un goût *vert de fruit...* Que voulez-vous! il faut bien contenter le monde ».

Je fus prié ensuite de passer à la distillerie du marc. Elle fonctionnait en plein air et me parut fort bien dirigée par un vigneron venu de l'Yonne. Il tendit pour moi un petit verre à l'alambic; je ne voulus pas reculer, et je ne m'en trouvai pas si mal que je craignais :

« Pas mauvaise, n'est-ce pas? fit l'Auxerrois avec un clignement d'yeux... Eh bien! figurez-vous que les clients la trouvent trop douce. Il faut *la leur remonter!* »

Cela me rendit rêveur, et je me demandais au retour si la sophistication n'était pas ce qui convenait à notre époque, peu éprise de simplicité.

Qui asne mène,
N'est pas sans peine.

C'EST vrai sur la montagne, dans les écoles, et dans la conduite des affaires.

Les précipices se rencontrent souvent ; les ânes sont têtus ; et les bons âniers, fort rares.

Qui cherche trouve.

Le contraire semble être proposé par un autre proverbe.

Ne cherche pas, tu l'auras.

Toutefois, la contradiction n'est qu'apparente. Le second proverbe fait allusion aux cas exceptionnels, à certaines ironies de la fortune, comme celles qui ont fait dire plus tard :

Aux innocents les mains pleines.

Il n'ignore pas, qui peut trouver ce qu'il cherche.

Si c'était déjà une science en 1582 que savoir chercher, combien elle mérite plus ce nom de notre temps où la somme des connaissances acquises s'est tant accrue, où le nombre des publications est devenu infini ! Grâces soient donc rendues aux Brunet, aux Quérard, et surtout aux Lorenz, bibliographes laborieux auxquels nous devons le seul fil conducteur de ces immenses catacombes.

Je parle, bien entendu, au point de vue général. Les bibliographies spéciales abondent, mais leur nombre même réclame à son tour un guide.

Ne sçait pas peu qui confesse ne rien sçavoir.

Nul en effet n'avoue son ignorance de meilleure grâce que le vrai travailleur. La somme de ses connaissances lui a permis de mesurer l'étendue de ce qui reste à connaître, — et c'est déjà une science.

Comparaisons sont odieuses.

La condamnation est moins injuste qu'elle n'en a l'air. Je ne nie point que la comparaison puisse avoir son utilité dans un devoir de rhétoricien, elle l'assouplit et le fait réfléchir, bien que le pauvre diable n'ait pas assez vécu pour savoir tenir une balance.

Dans les autres cas, elle sert trop souvent à parler pour ne rien dire.

Sans compter que, neuf fois sur dix, la comparaison est inspirée par un désir mal dissimulé de dénigrement.

Il vaut mieux faire envie que pitié.

Ce proverbe était destiné à retenir sur la pente des doléances inutiles. Mais les vaniteux en ont faussé le sens; ils le font servir de prétexte à des dépenses superflues ou à des vanteries que le lendemain réduit à leur valeur.

Chacun fait le bizard,
Portant la queue de regnard.

Cette queue de renard montre que nous n'avons pas inventé la bizarrerie ni l'étrangeté comme moyens de succès.

Rime approche aussi près de la poésie,
Que la prudence de folie.

J'ai été fort surpris de tomber sur ce proverbe qui doit reproduire une maxime de l'école poétique du 16e siècle, car l'auteur de notre recueil de proverbes était ami de Ronsard et de Remy Belleau. Il n'attaque évidemment ici que les fabricants de *chevilles*.

La véritable inspiration poétique, celle qui n'a pas besoin de mots inutiles pour rimer, est au contraire vénérée par lui. Il dit avec les anciens :

Poètes sont devins.

Le poète naist; l'orateur se faict.

Ce dernier proverbe a dû suggérer à quelque gastronome le dicton si connu : « On devient cuisinier, mais on nait rôtisseur ».

Les orateurs paient ici pour la tradition des petits cailloux si bien roulés dans la bouche de Démosthènes.

Battre le fer il faut,
Tandis qu'il est bien chaud.

Les gens habiles qui n'obtiennent une première faveur que pour en solliciter bien vite une autre, appliquent ce proverbe encore plus vigoureusement que les forgerons.

On a dit plus tard : « Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud. »

Mais la consonnance n'y est plus.

Le vray dire faict ennemis.

C'est plus clair que : *Toute vérité n'est pas bonne à dire,* proverbe plus nouveau.

Au XIVe siècle, on disait : *Vérité engendre hayne.* La raison de ces proverbes est donnée au XIIIe siècle dans cette définition :

Vérité est la massue
Qui tout le monde tue.

De tout temps, la franchise a été jugée dangereuse, et ceux qui se refusent à dissimuler peuvent renoncer à leur avancement dans le monde.

On ne saurait avoir tous les plaisirs à la fois.

Chacun veut être homme de bien.

Je retrouve dans les *Œuvres* du prince de Ligne un passage qui convient parfaitement à notre texte :

« Je hais les gens qui disent : Monsieur, je suis un honnête homme, vous parlez à un honnête homme! Si vous voulez que je vous dise franchement la vérité, je vais vous parler ingénûment, je vous avouerai tout simplement, etc... Ce sont toujours des sots ou des fripons qui s'expriment ainsi. »

Il est à remarquer en effet que l'estime publique est surtout revendiquée par ceux qui n'ont rien fait pour la mériter.

Ils rendent ainsi leurs hommages à la vertu; hommages bien indirects, sans doute, mais suffisant à prouver qu'on n'a pas eu tort, dans notre jeunesse, de nous recommander d'être homme de bien.

Autrement, cc qui se passe dans la vie réelle en ferait douter quelquefois.

Maints livres ne durent pas plus que leurs affiches.

Nous avons maintenant des affiches plus dignes de durer que certains livres.

Jamais elles n'ont apporté autant d'art ni de couleur dans leurs séductions.

Je ne dis pas cela pour l'affiche de la trop fa-

meuse fête du choléra de 1884, qui exhibait un cadavre de grandeur demesurée. Le public s'est laissé prendre à cette hideuse amorce; il est venu apporter plus de cent trente mille francs au jardin des Tuileries. Puis il a bien crié en apprenant que la dépense avait excédé cent mille francs.

Puis il s'est tu...

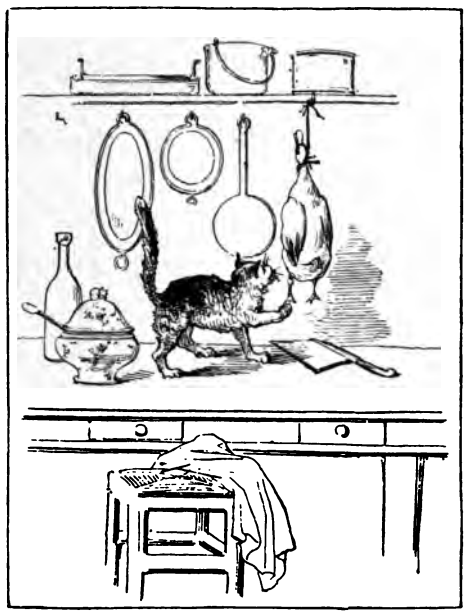
Chez nous, on s'indigne volontiers, parce que cela fait tapage, mais, colère ou enthousiasme, il n'en faut pas pour plus de vingt-quatre heures.

Si ton chat est larron,
Ne le chasse de la maison.

Vous avez une excellente cuisinière qui ne mange presque pas, mais qui boit un peu. C'est dans le vin qu'elle prétend trouver ses plus belles inspirations...

Votre cocher est parfois brutal avec les gens, mais il adore vos chevaux, et il serait incapable de vendre la moitié de leur ration d'avoine.

Dès qu'il se croit seul, votre valet de chambre jette un coup d'œil sur vos lettres, et cependant vous n'avez point de bavardage à lui reprocher. Cet homme singulier ne se contente pas d'être discret; il est de plus honnête.



Si ton chat est larron,
Ne le chasse de la maison.

Comme la perfection n'est pas de ce monde, vous les garderez tous trois à votre service.

De même, si votre chat a volé dans la cuisine, contentez-vous de ne rien laisser à sa portée, car

le chasser vous exposerait à d'autres ennuis .

Quand le chat est hors la maison
Souris et rats ont leur saison.

Nos anciens avaient observé curieusement le chat ; on en retrouve la preuve dans :

Le chat commande à sa coe (queue).

Un vieil chat ne se joue pas volontiers à son esteuf. (boule).

Le chat a faim quand il ronge pain.

Si un chat boit, il veut boire à son aise.

Les deux premiers proverbes sont du quinzième siècle; celui qui représente la queue du chat comme reflétant les variations de son humeur, est parfaitement juste.

Le lit est médecin.

« Quinze jours encore docteur ! ... Mais c'est bien long.

— Plaignez-vous ! Le temps est exécrable. Vous avez bon feu, chambre close, un livre intéressant, votre chat pour en tourner les pages..

— Et toujours pas de remèdes ?

— Pas d'autres que rester au lit. »

Voilà ce qu'on entend de nos jours dans plus d'une chambre de malade; mais ce qui surprend, c'est que, il y a trois siècles, sous le règne des purgatifs et de la saignée, on ait proclamé le lit médecin.

La médecine expectante trouve ici ses lettres de noblesse.

Elle en est redevable au médecin champenois Jean Lebon, l'auteur des *Adages de Solon* (1582), recueil qui nous a fourni la bonne moitié de ces proverbes. Presque tous sont plus anciens que lui, il n'en a été que le collecteur; mais il me semble reconnaître son premier jet dans plusieurs de ceux qui regardent la médecine.

Ils feraient un beau sujet de thèse.

Ce qui achève de montrer Jean Lebon comme un apôtre du système expectant, c'est une pointe à l'adresse des confrères inquiets qui ne laissent pas agir la nature chez certains malades :

L'ignorant médecin désarme nature.

Les grands étalages scientifiques n'étaient pas son fait. Il estimait davantage les bons praticiens mais il les trouvait rares :

Trop de docteurs, peu de médecins.

Il n'est pas non plus pour les drogues, s'il

traite un homme sobre ou un mélancolique :

Qui ne mange que pour se garder de mourir,
Ne lui faut point de drogue.

Qui a dueil, nulle drogue ny phlébotomie.

Le chagrin *(dueil, deuil)* n'a en effet besoin ni de remèdes, ni de saignées.

Jean Lebon était un végétarien, comme on dit aujourd'hui. Il a posé ce principe :

L'homme n'est faict pour la viande.

ce qui prouve que nos légumistes n'ont rien inventé.

Il est encore de Jean Lebon, ce proverbe plein de profondeur et de modestie :

Quand le médecin meurt, il est hors d'apprentissage.

Grande vérité. Plus le vrai médecin voit de malades, plus il apprend.

D'autres proverbes maltraitent les médecins sans plus de façons que les juges et les avocats.

On brave leurs ordonnances (appelées autrefois *recipe,* du nom de la formule latine qui leur servait de début) :

Le recipe d'un médecin n'oblige personne.

On les invite à prouver leur capacité sur eux-

Le lit est médecin.

êmes, en disant d'un air malin : ***Bon est le édecin qui se peut guérir.*** Car « il est plus facile édeciner que curer ».

Le diplôme ne fait pas toujours le médecin.

Bon est le mire (médecin) qui sait guérir. »

Comme aujourd'hui, les goutteux accusaient la science :

En goutte, médecin ne voit goutte.

D'autres allaient jusqu'à l'insulte :

Les médecins et les maréchaux
Tuent les gens et les chevaux.

Fy de la pute médecine,
Qui l'homme à mort enchemine.

Mais c'est surtout du jeune médecin et du vieux barbier qu'on se défie. On sait que le barbier faisait œuvre de chirurgie, sa légèreté de main décroissait avec l'âge.

Jeune barbier, vieil médecin,
S'ils sont autres, ne valent pas un brin.

On les accuse de donner de la besogne aux fossoyeurs :

De jeune médecin, cimetière bossu.

Il faut d'ailleurs que les malades en prennent leur parti, et qu'ils se sacrifient pour son apprentissage; car on déclare ailleurs que pour devenir bon praticien, il faut avoir *taupé* le cimetière.

Ces expressions imagées de cimetière *bossu* et *taupé,* font allusion aux inégalités de terrain produites par le travail des fossoyeurs, moins correct qu'aujourd'hui.

Les incertitudes de diagnostic sont visées par ce proverbe :

On a plutôt sceu la mort que la maladie.

Autre ironie à l'adresse des médecins :

Il vaut mieux estre jugé des médecins,
Que du prévost des maréchaux.

Parce que le prévôt des maréchaux faisait toujours pendre son homme. Avec les médecins, un malade avait plus chance de vivre.

Encore une méchanceté pour terminer :

Le médecin est plus à craindre que la maladie.

Les Italiens vont plus loin, ils disent :

En dépit des médecins, nous vivrons jusqu'à la fin.

Ce que requiert la chirurgie
Veut accoutumance infinie.

Un lithotritiste fort expert, que j'eus en 1865 pour compagnon de voyage, me disait que pendant deux années il avait dû s'exercer à manier la sonde sur un modèle de vessie en caoutchouc.

C'était son premier degré d'*accoutumance,* et il fut haut à monter.

Heureux qui des chiens fait sa feste.

« Vous me croirez si vous voulez, Madame, mais ces petites bêtes-là, voyez-vous!... Ça à plus de cœur que les hommes! »

Ainsi parlait une bonne dame assise sur un banc du Jardin du Luxembourg. J'ai souri d'abord, puis j'ai pensé qu'elle avait raison.

A l'âge où les amis s'en vont, où la sénilité ne peut plus compter sur des sympathies nouvelles, il n'est pas étonnant qu'on soit gagné par la fidélité caressante du chien.

« C'est par tout ce qu'on a vu et éprouvé dans le monde, dit le prince de Ligne, que je m'aperçois qu'à mesure qu'on vieillit, on s'attache aux bêtes comme les chiens, les oiseaux. On cherche à se dédommager des hommes en fidélité, en attachement et en reconnaissance. »

Les Césars ont adoré les chevaux, Caligula éleva le sien aux honneurs du Pontificat; Tibère fit à sa pie des obsèques magnifiques, Crassus prit le deuil pour une murène, et le philosophe Licidès ne pouvait se passer de son oie favorite.

Mes deux dames du Luxembourg étaient-elles moins raisonnables, et leurs chiens ne valaient-ils pas l'oie de Licidès?

Heureux qui des chiens
Fait sa feste.

Du haut en bas de l'échelle sociale, le chien a sa place marquée chez nous. Il est le gardien vigilant de la hotte du chiffonnier, comme il est le favori du salon aristocratique.

Je ne puis résister au désir de placer ici quelques lignes d'une historiette délicatement contée. Je la mutile à regret. Les lecteurs qui en voudraient davantage ne sauraient se procurer l'œuvre entière qui n'a pas été mise dans le commerce; ils pourront consulter la *Revue rétrospective,* où M. Paul Cottin a donné un plus long extrait. On reconnaîtra sans peine que l'auteur anonyme porte un nom princier, fort aimé dans le monde parisien.

DIDI

Histoire d'un chien

On se demandera, sans doute, quel intérêt j'espère éveiller en contant l'histoire d'un chien?

Il y a tant de gens qui n'aiment pas les chiens; il y en a davantage qui n'aiment pas grand'chose, beaucoup plus encore qui n'aiment rien...

Didi était un griffon de la plus petite taille, blanc comme neige, aux poils longs et soyeux. Il n'était pas né chez moi; je ne l'avais pas élevé. C'était le Benjamin d'une vieille dame demeurant dans mon voisinage. Quittant sa demeure, il venait parfois se promener seul dans mon parc; fluet au possible, il passait facilement sous la grille.

Une après-midi, je le rencontrai faisant, le moins

pressé et le plus dégagé du monde, le tour de la grande prairie qui s'étale au-devant du château. Visiteur discret et non présenté, sachant son monde, il se contentait de regarder de loin ma demeure sans y pénétrer. M'ayant aperçue, il s'arrêta court, secoua vivement sa petite queue en forme de plumeau, et, jugeant la politesse suffisante, poursuivit gravement sa marche. A partir de ce jour, comme s'il se fût senti plus autorisé, il vint presque quotidiennement, il se rapprocha davantage et de plus en plus de l'habitation. Il ne se permettait pas d'y entrer, mais, guettant mes propres chiens, il provoquait leur jovialité, cherchait à gagner leur bienveillance par un abord affable; puis, satisfait de ce dont il avait joui et de ce qu'il avait obtenu, retournait chez sa maîtresse.

Une fois, comme il se faufilait sous la grille, il fut atteint par un caillou qu'un méchant gamin lui lança de façon à lui faire une cruelle blessure. Il ne poussa pas un cri, mais, couvert de sang et courant à toutes jambes, il fut se jeter dans les bras de ma femme de chambre qui, assise et prenant le frais sur un banc non loin de là, regardait cette scène toute interdite. Elle accueillit et pansa le petit blessé, puis, le portant à la cuisine, elle lui offrit de la nourriture. Ce fut en vain : il refusa un os, du biscuit, de la côtelette, du fromage.

Tout ce qu'il y a de plus affriolant lui fut présenté. Avec une obstination singulière qui ne pouvait procéder que d'une extrême délicatesse, il ne voulait toucher à rien; mais il léchait à chaque instant la main qui l'avait pansé, témoignant ainsi de sa reconnaissance. Au bout de quelques heures, il s'achemina vers le domicile de sa maîtresse qui, inquiète de ne pas le voir rentrer comme de coutume, venait au-devant de lui.

Le lendemain, dès l'aube, Didi reparut. Il alla droit à ma femme de chambre, qui lui fit un nouveau pansement. Elle voulut le faire manger, mit tout en œuvre pour le séduire; pas plus que la veille, il n'y consentit. Jusqu'à la fin de la saison, il vint journellement chez moi, prolongeant plus ou moins ses stations, selon son caprice, sans se départir de sa réserve et de sa discrétion.

A l'approche de l'hiver, je quittai Saint-Gratien. Didi ne vint plus alors se promener dans le parc, mais s'il advenait que je fisse une tournée chez moi, j'étais certaine de le trouver là. Comment était-il informé de mon arrivée? Par quel phénomène de l'instinct savait-il que j'allais venir? Ma voiture ne passait pas devant la demeure de sa maîtresse, il ne pouvait entendre le pas de mes chevaux. Cependant, il était sur les marches du perron, me faisant le meilleur accueil...

Au malheureux est confort
D'avoir un compagnon.

Ce manège dura deux ans. Or, pendant l'été de 1868, la maîtresse de Didi tomba gravement malade. A mesure que son état empirait, Didi prolongeait ses visites chez moi, et, chose singu-

lière, refusait absolument d'accepter toute nourriture, comme s'il voulait bien faire constater que sa seule intention était de jouir de ma société et de celle de mes chiens. J'insiste beaucoup sur ce fait étrange, mais d'une exacte vérité et que de nombreux témoins pourraient attester. Il faut dire qu'il s'était pris d'un sentiment très tendre pour une petite chienne nommée Mouche.

Un soir que Didi s'était retiré, nous le vîmes presque aussitôt. Cette infraction à ses habitudes si régulières me surprit beaucoup. Il me vint à la pensée que le pauvre animal avait perdu sa maîtresse. J'envoyai aux informations; j'appris qu'elle venait de mourir; je fis mille caresses au petit orphelin, et m'y pris de mon mieux pour le consoler. Il accepta les marques d'intérêt de toutes sortes qui lui furent prodiguées, et, chose singulière, ne refusa plus la nourriture qu'on lui offrit. Grimpant au second étage, il élut son domicile nocturne dans la pièce où dormait Mouche, sa petite amie, auprès de ma femme de chambre.

Un beau jour, il crut devoir faire une visite à son ancienne demeure. Grave imprudence! La servante, dès qu'elle l'aperçut, s'en saisit. Cette fille sotte, voulant le punir de son abandon, lui mit une corde au cou et l'attacha bêtement au pied d'un meuble. Je laisse à penser ce qu'il dut

souffrir. Inquiète de sa disparition, je l'envoyai chercher; on le trouva dans ce piteux état. Je fis offrir de l'argent à cette servante. Piquée au jeu elle refusa net, s'obstinant à garder le chien qu'elle voulait, disait-elle, dompter. Hélas! pauvre Didi! On le rencontrait la corde au cou, triste, la tête et la queue basses, mené par cette fille sur le chemin. Elle crut bientôt l'avoir réduit, lâcha la corde; le bon petit animal prit aussitôt sa course vers le château. Il y arriva haletant, criant et bondissant d'aise, ne se possédant plus de joie de se retrouver dans son milieu de prédilection.

Je pris mes mesures pour que Didi ne me fût plus disputé et payai largement sa rançon; il fit partie désormais de la famille. Il continua de se coucher dans un même panier avec sa chère Mouche, mangeant au même bol la même pâtée, mais seulement après qu'elle y avait goûté.

Hélas! il faut compter avec la mort. La petite compagne de Didi succomba presque subitement. Le chagrin de celut-ci fut tel qu'il inspira de l'inquiétude; sa gaieté ne reparut plus entière, il fit bande à part, s'isolant volontiers. Ses sentiments affectueux, cependant, ne diminuèrent pas à mon égard: il était reconnaissant, mais résigné.

Au commencement de cet hiver, alors que je quittai Saint-Gratien pour rentrer à Paris, il fut

atteint d'une toux qui parut grave, il ne mangeait plus et s'affaiblissait.

Lui qui, chaque matin, lorsque je sonnais ma femme de chambre entrait chez moi sur ses pas et sautait sur mon lit, il ne bougeait plus de sa corbeille. Le vétérinaire constata un manque de circulation et une usure des organes, qui devaient l'enlever prochainement.

Le lendemain même, Didi, entendant ma sonnette, rassembla ses forces et vint me trouver comme il le faisait avant son mal.

Il était tout tremblant, ses pattes étaient froides et raides, il agitait encore sa pauvre petite queue, mais son regard attristé témoignait de l'effort que lui avait coûté cette dernière visite. C'étaient ses adieux qu'il venait me faire.

J'en ressentis une peine extrême. Je le caressai doucement.

Bientôt il laissa voir le désir de remonter chez lui et de regagner son coussin : c'est qu'il était à bout de forces.

Il mourut dans l'après-midi.

Mieux vaut gigot prochain
Que gras mouton lointain.

PARAPHRASE éloquente des proverbes moins anciens, mais beaucoup plus connus : « Mieux vaut tenir que courir », et « Un bon *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras.* » Le gigot était con-

sidéré jadis comme un mets aristocratique; son prix était fort élevé : *Sur toute chair le mouton est la plus chère.* — Ce qui fit dire ensuite :

Chair de mouton, manger de glouton.

Notre gloutonnerie ne se contente plus aujourd'hui à si bon marché. Beaucoup de bons bourgeois n'oseraient plus inviter à venir « manger le le gigot en famille ». Fi donc! On se croirait déshonoré si on n'avait l'inévitable menu : barbue sauce gênoise, filet jardinière, timbale milanaise, poularde, primeurs. Sans parler des quatre verres gradués destinés aux grands vins, sur la provenance réelle desquels je ne m'étendrai pas. Jamais on n'a plus sacrifié aux vanités de la mise en scène.

Les temps ne sont pas éloignés où nous verrons se réaliser cette amusante caricature de Cham, qui, voulant se moquer du *Menu quotidien* servi par le baron Brisse aux lecteurs du journal d'Emile de Girardin, mettait en présence du fameux publiciste deux suppliants en blouse :

« Monsieur de Girardin, disaient-ils, nous sommes de pauvres gens, et nous n'avons réellement pas le moyen d'exécuter votre menu de ce jour. Ne pourriez-vous nous en rabattre quelque chose? Ce n'est pas que l'appétit nous manque, mais... »

Et Girardin répondait gravement : « Tout ce que je puis faire, c'est de vous dispenser pour aujourd'hui du perdreau truffé. »

Pauvre baron Brisse! Dans la coulisse, le pontife se moquait bien du temple, et faisait fi des vaines apparences, du faux luxe de la table. Il était pour les vins jeunes, pleins de sève, et restait sans admiration devant les vins vieux trop dépouillés. Il lui fallait la force, et surtout la quantité.

Aussi les mesquineries des maîtres d'hôtel découpeurs le mettaient hors de lui, et il envoyait à tous les diables le service à la Russe.

« Que les fleurs restent au jardin! criait-il en colère, je veux voir la pièce de bœuf sur la table, m'en servir tout mon saoûl. Remportez vos petits verres, et laissez-moi la bouteille! Mais non! on s'obstine à remplir un dé à coudre, et on offre avec cérémonie une lèche de viande, — oui, une véritable lèche!... »

On ne saurait se figurer avec quelle force méprisante il jetait ce mot de *lèche*.

Qui boit après son potage,
Bien procure son dommage.

Qu'en vont dire les beaux esprits, qui appellent

coup du médecin le doigt de vin bu après le potage?

La soupe au pain n'était pas dédaignée comme aujourd'hui. Mais encore n'était-ce pas le premier pain venu :

De tel pain, telle soupe.

Le pain brûlé passait pour malsain :

Que pain brûlé
Soit chapelé.

On n'était point, comme aujourd'hui, partisan de la viande saignante. Il fallait la cuire à grande flamme :

Par triple feu viande humaine (destinée à l'homme)
Cuire se doibt pour estre saine.

Et saler convenablement :

Table sans sel,
Bouche sans salive.

La surveillance du pot-au-feu était expressément recommandée aux filles *fenestrières* dont la race ne s'est pas encore perdue, comme l'atteste notre gravure :

Pot par trop boulant (*bouillant*)
Pert saveur, ou se répand.

Fille fenestrière,
Rarement mesnagère.

Nous disons *portier, huissier.* Pourquoi n'appe-

Fille fenestrière,
Rarement mesnagère

lons-nous plus *fenestrière* la fille curieuse qui passe tout son temps à la fenêtre au lieu de surveiller son pot-au-feu? Notre langue, réputée si pauvre, a des millions cachés depuis trois siècles.

On ne se défiait pas moins des salaisons que des crudités :

De chair salée, de fruit ne de fromage
Nul ne s'en fye, tant soit prudent et sage.

Au point de vue de l'hygiène, deux autres grands sujets de controverse étaient le lait et le poisson :

Lait sur vin est vénin,
Vin sur lait est souhait

Après poisson
Laict est poison.

Du reste, le poisson paraît singulièrement redouté :

Poisson fait poison.

A moins qu'on ne mange ensuite des noix :

Après poisson, noix en poids sont.

Au 15e siècle, on les recommandait déjà :

Après poisson, viennent les noix.

On adorait la jeune oie et le cochon de lait :

Porcelet d'un mois,
Oyson de trois,
Manger de rois.

Au contraire de la viande, c'était le vieux poisson qui était estimé :

Il n'est que jeune chair et vieil poisson.

Encore, y avait-il une saison pour le manger :

Si les poissons ne sont errez
Le poisson ne mangerez.

Le mois *erré* est celui dont le nom prend une *r*, comme octobre, novembre, etc. Le hasard a fait qu'il n'y a pas d'*r* dans les mois de chaleur.

Ce proverbe n'a plus cours que pour les huitres.

On se préoccupait beaucoup du fromage :

Fromage et melon
Au poids les prend on.

Pain léger, pesant fromage
Prens toujours, si tu es sage

Toutefois, il n'en faut pas trop manger :

Tout fromage est sain
S'il vient d'une chiche main.

A moins qu'on n'ait pas d'autre plat. Oh ! alors, le couteau ne doit pas hésiter :

Qui a fromage pour tous mets,
Peut le tailler bien espez.

C'est dans le même sens qu'il faut comprendre cette apologie des vertus du fromage :

Fromage et pain
Est médecine au sain.

Ce n'est pas tant la vertu du fromage qui est en question, mais la frugalité du régime. L'homme bien portant, ne vivant que de pain et de fromage, c'est-à-dire vivant très simplement, n'a pas besoin de médecine.

Le correctif qui suit, demande aussi réflexion :

Nul ne pèle son fromage,
Qu'il n'y ait dommage.

Cela revient à dire qu'il est des sacrifices nécessaires. On ne saurait retrancher le mauvais sans entamer un peu le bon. Les chirurgiens, qui avivent une plaie, ne procèdent pas autrement.

Ventre affamé
Prend tout en gré.

Je me demande comment les peintres de nature morte, toujours en quête de prétexte pour étaler leur poisson et leur lièvre, n'ont pas encore pensé à notre sujet.

Du coté de la rue, un rôdeur hâve, l'œil allumé la dent longue, mâchant à vide comme le chat qui croque par la pensée l'oiseau perché trop haut.
Et de l'autre côté de la glace, derrière les victuailles savamment ordonnées, un gras cuisinier jouissant de son effet. — Quel contraste!

Ventre affamé
Prend tout en gré

Ces excitations ont porté leur fruit. Les conmplateurs faméliques ont fini par déclarer que s bons morceaux étaient faits pour tout le onde; ils veulent « crever » les bourgeois qu'ils

se figurent uniquement occupés à manger ces bonnes choses. Vous essaierez en vain de les désabuser. Vous aurez beau parler économie politique :

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

C'est surtout en voyant leurs yeux, qu'on peut dire :

Au ventre tout y entre.

Le nihilisme se recrute aux étalages.

Si la table passe travail,
Ou contraire, on a mal.

Règle d'hygiène qu'on n'a point cessé de reconnaître, sinon de respecter. Elle voudrait que le corps dépensât exactement la somme de forces acquises par la nutrition.

Mais les conditions de la vie ne permettent guère de tenir la balance exacte. La cuisine la plus succulente est faite pour celui qui n'en a aucun besoin, tandis que l'homme de peine n'a point toujours des aliments assez réparateurs.

Ou contraire est ici pour : *ou si le contraire arrive.*

Qui veut vivre sain
Disne peu et soupe moins.

Il en est d'autres qui promettent longue vie par dessus le marché.

Disne honnestement, soupe sobrement,
Dors en hault, et vivras longuement.

La prescription de « dormir en haut » semble concerner ceux qui couchent au rez-de-chaussée, tenu généralement pour malsain.

Cependant la variante ci-dessous laisse dans le doute.

Mange peu, dors haut, tu vivras.

Car elle peut regarder les apoplectiques qui se couchent trop horizontalement.

Surtout qu'ils ne se laissent pas aller de trop bonne heure au sommeil.

Qui soupe et puis s'en va coucher,
Risque fort de s'amaller (se rendre malade).

Dormir après le repas,
Pour sain ne tiendras pas.

L'alimentation était l'objet de prescriptions non moins tutélaires. L'œuf à la coque doit être mangé chaud.

Rompre ne doibs un œuf mollet
Avant que ton pain soit bien prest.

Et surtout n'oublie point de le saler!

Un œuf ne vault guère sans sel.

Le nombre de grains n'est pas indiqué, mais on règle le nombre des œufs :

Un œuf n'est rien,
Deux font grand bien.
Trois est assez,
Quatre est trop,
Cinq donnent la mort.

Il mourut, en effet, certain seigneur de la cour de Louis XIV qui, voulant arrêter net un flux de ventre pour avoir l'honneur de suivre son roi à la chasse, imagina d'avaler un grand nombre d'œufs durs. Mais je crois bien qu'il avait ses quatre douzaines sur la conscience.

Un brochet fait plus
Qu'une lettre de recommandation.

Je l'aurais parié rien qu'en voyant l'œil curieux et bienveillant de la cuisinière. Elle a senti que la bourriche lui reviendrait, et elle attend. Mais pourquoi le brochet plutôt qu'un autre poisson ?

Parce que le brochet était regardé comme le roi des poissons d'eau douce.

Un brochet fait plus
Qu'une lettre de recommandation

Les présents étaient de règle autrefois. On ne faisait que suivre la tradition antique. On se conciliait les puissants, comme autrefois les Dieux, par des dons en nature. C'était le meilleur

moyen de se faire ouvrir discrètement la porte.

Les présents entrent partout sans marteau.

Nul pain sans peine.

Il ne faut pas croire que notre petit messager soit particulier à notre époque. Le *Journal d'un bourgeois de Paris*, en 1413, parle déjà d'une chanson populaire que « en iceluy temps chantoient les petits enfants au soir, en allant au vin ou à la moutarde. »

Le vieux proverbe : *Les enfants en vont à la moutarde,* signifie que les faibles sont bons pour les petits fardeaux.

A la chute du jour, quand la journée de labeur est finie, combien n'en ai-je pas vus, de ces enfants trottant menu comme en 1413, et portant avec le litre du lait ou de bouillon, un pain aussi grand qu'eux?

Leurs figures pâles, et plus intelligentes que leur âge ne le comporte, disent assez qu'ils ont déjà leur part de travail et de souffrance.

A coté du gamin vicieux, on trouve à Paris beaucoup d'enfants honnêtes, mûris avant le temps, mais préservés de la contagion par les bons exemples de parents, qu'ils aiment et sachant déjà se tirer de tout avec une habileté, une ingéniosité

surprenantes. La certitude d'être utiles, de jouer un rôle dans le ménage, en fait des petits hommes.

Celui qui veut connaître le monde d'idées qui se pressent dans leur cervelle n'à qu'à se reporter à deux lettres d'un enfant de Paris, publiées en 1835 dans le *Magasin pittoresque*. L'auteur raconte comment il vint à bout d'avoir l'argent nécessaire à l'achat de ses premiers livres :

« J'écrivais passablement, je commençais à avoir un sentiment de l'orthographe, et je m'étonnais des fautes grossières d'un grand nombre d'écriteaux de notre quartier du Jardin des plantes. Les caractères étaient presque toujours irréguliers.

Si je confectionnais avec soin, me dis-je, une certaine quantité d'écriteaux de papier carton où j'écrirais proprement, sans faute, en grandes lettres romaines coloriées ? Les personnes qui cherchent ainsi des locataires ou des pratiques ne me paieraient-elles pas volontiers au moins trois ou quatre sous ?

En moins, d'une semaine, je terminai une douzaine d'écriteaux. Un matin, les ayant rangés avec soin dans un portefeuille de parchemin, je sortis les yeux avidemment levés vers toutes les maisons.

Bientôt je découvris à une fenêtre de la rue des

Postes un petit papier fixé derrière un carreau par quatre pains à cacheter, et portant ces mots : *Chambre de garson*, — aussi mal écrits que je pouvais le désirer.

La maison avait un certain air à demi bourgeois assez encourageant, mais il n'y avait personne ni à la porte ni à la fenêtre. Frapper, ouvrir mon carton, proposer ma marchandise, c'était une affaire plus grave qu'on ne pense. Le cœur me bondissait dans la poitrine.

Avec ma surdité qui commençait cependant à diminuer, n'avais-je pas à craindre vingt questions auxquelles je ne pourrais répondre? Comment me recevrait-on ? On me rira au nez peut être. On me fermera brutalement la porte.

Tandis que je passais en revue ces tristes conjectures, je me promenais en long et en large devant la maison.

Chaque fois que je m'éloignais un peu de la porte, je croyais être sûr d'avoir, au retour, assez de force pour m'avancer droit vers la sonnette.

Mais le bouton de la sonnette eut-il été de fer rouge que je n'aurais pas été plus effrayé.

A la fin, il me fallut renoncer à cette occasion, tout en maudissant ma lâcheté : Allons, me dis-je, j'aurais plus de confiance demain.

Nul pain sans peine

Je traversai la rue des Fossés-Saint-Victor, et je me trouvai en face de l'une des boutiques qui m'avaient donné l'idée dont j'étais si mal disposé à tirer profit. — C'était une boutique de crèmière qui avait pour inscription : *Lai de chaivre.*

Au comptoir, une vieille dame était assise ; elle avait des lunettes et raccommodait des bas. Je ne sais quelle expression de bonté je crus remarquer sur son visage, mais le courage me revint.

Je tirai de mon portefeuille un superbe écriteau où j'avais écrit en lettres de près de trois pouces: *Lait de chèvre.* J'entrai rapidement dans la boutique, et je posai mon écriteau sur le comptoir devant la dame, en disant pour prévenir toute question :

« Madame voilà pour quatre sous. »

La dame leva la tête, et, à travers ses lunettes, regarda tour à tour l'écriteau et ma petite personne, avec une grande surprise, m'adressant la parole avec volubilité.

C'était précisement ce que je craignais. Je devins plus sourd qu'à l'ordinaire, ma langue se glaçait tandis que je sentais le rouge me monter jusqu'aux oreilles. Ce fut avec beaucoup de peine que je répondis au hasard:

« Eh bien ! madame, si vous trouvez que c'est trop cher, prenez-le pour trois sous ou pour deux sous, comme vous voudrez. »

La bonne dame me sourit avec une bonté de grand'mère ; elle leva une main en signe de pitié, puis ouvrant son tiroir, elle me donna quatre sous.

Elle fit plus encore, et me voyant me retirer à reculons, en saluant de mon mieux, elle quitta son ouvrage et me força d'accepter une douzaine de belles prunes veloutées. »

Enfants sont richesse de pauvres.

Parce qu'ils travaillent de bonne heure avec les parents.

En revanche, on croirait que les enfants sont la ruine des riches, quand on les voit si clairsemés.

A cela, diverses causes. La plus innocente est celle dont parlait Toussenel, qui regardait la fécondité comme une compensation ménagée par la nature aux animaux chétifs, leurs chances de destruction étant plus grandes.

« Regardez les souris, disait-il, regardez le lapin, le ver à soie, le hareng. Leurs rejetons se comptent par douzaines et par milliers, mais voyez en comparaison la vache, la jument. Rien qu'un veau, rien qu'un poulain!...

La thèse était contestable, mais Toussenel la soutenait avec tant de verve que je l'ai vu passer bien des fois.

Les grandes et riches dames ayment mieux leurs plaisirs que leurs fruicts.

Grands personnages
Ont, par usage,
Faute d'enfants.

Le 16e siècle avait donc, comme le nôtre, sa cause de dépopulation.

Cette double plainte en apporte une preuve inattendue.

Qui son enfant trop applaudit,
Un ennemi crée et nourrit.

Cruelle vérité admirablement mise en scène par Balzac dans son *Père Goriot*. Un autre danger de la tendresse paternelle est indiqué par ce proverbe:

Père piteux
Fait son enfant malheureux.

Piteux voulait dire *qui s'apitoie trop aisément*. *Malheureux* est ici pour *malheureux* dans l'avenir.

Muraille blanche,
Papier aux fols.

COMME par le passé, les gens d'esprit borné et les enfants souillent volontiers les murs blanchis. Quelquefois un mystificateur s'en mêle; plus rarement encore, il montre un certain esprit.

Pourtant, je n'ai pu m'empêcher de rire devant une annonce murale, le jour où j'ai lu : *les yeux de la tête*, charbonnés sous ces deux lignes :

CONSULTATIONS GRATUITES

COUTANT

Coutant était le nom du donneur de consultations.

Était-ce à Paris ou à Bruxelles ?

Était-ce un homme d'affaires ou un officier de santé ? Je ne sais plus. Mais l'inscription produisait l'effet le plus comique.

On a plustot appris une langue
En cuisine qu'en une escole.

Que de fois je l'ai entendu proclamer !

Mais les principes ! disent les puristes.

Les principes viendraient après. Laissez-nous d'abord apprendre ce qu'il faut pour les nécessités de la vie. Plus tard, vous nous apprendrez la grammaire.

Et nous ne la comprendrons que mieux.

Après quarante ans,
La place de mémoire est prise au cerveau.

Prise, non pas tout à fait ! mais il est certain

qu'elle s'agrandit difficilement. A cinquante ans, les choses présentes ne font plus que passer. On dirait qu'il n'y a plus pour elles moyen de prendre la queue des vieux souvenirs.

Ceux-ci refleurissant au contraire de plus belle. Vous vous rappelez les détails insignifiants de la jeunesse, et vous avez peine à ressaisir le fait important qui s'est passé l'année précédente.

A quoi tient cette irrégularité choquante ? car la mémoire devrait se mesurer à l'intérêt des choses.

On dirait que notre case cérébrale n'a jamais été qu'un laboratoire de photographe ; il peut immagasiner un certain nombre de plaques. Une fois au complet, la porte reste fermée.

Il me semble pourtant que notre mémoire a la vie plus dure qu'autrefois.

Je crois aussi que le nombre des rabâcheurs a fort diminué. Dans ma jeunesse, j'entendais la même histoire répétée cent fois avec la même complaisance par des hommes qui n'étaient pas les premiers venus. Cette perpétuité de redites ne se rencontre plus si fréquemment, grâce sans doute à la multiplicité des communications qui établit un courant intellectuel plus vif.

Dans les petites villes où la vie plus tranquille d'autrefois figeait un peu la mémoire, on vivait de vieux souvenirs constamment rebattus. Les ren-

tiers qui avaient fait un voyage le contaient pour la millième fois comme une nouveauté. Les rengaineurs de garnison désolaient aussi les tables d'hôte d'officiers. J'en connus une où le capitaine X., vieil Africain, faisait imperturbablement chaque semaine le récit d'un passage du col de Mouzaïa.

Le récit était fort long, peu intéressant d'ailleurs. Les camarades ennuyés finirent par trouver leur vengeance. Comme le même texte étaît invariablement reproduit, ils attendaient le moment où arrivaient ces mots:

«...Enfin le brouillard se dissipe, et nous entendons les clairons du 7me léger...»

Se faisant aussitôt un cornet de la main, les convives sonnaient la charge avec furie.

Le narrateur étourdi s'arrêtait court, portait la main à son front, et s'écriait:

« Ah! sapristi!!... Ah! mille noms!... Messieurs, je vous demande pardon. Du diable, si je me doutais que vous la connaissiez déjà... Vieille bête que je suis! »

Et il recommençait huit jours après, toujours avec son final de clairon. C'était plus fort que lui Pour celui-là vraiment, on pouvait répéter:

Apprendre trop tard rien ne sert.

Compagnon bien parlant,
Vaut en chemin chariot branlant.

PROVERBE bien ancien, car Publius Syrus disait déjà : « En voyage, un compagnon qui parle bien, vaut une voiture. » — Longtemps, le mauvais état de nos routes donna un charme de plus aux

causeries de piéton, car il augmentait les cahots de voiture, et le voyage à pied ou à cheval était mille fois préférable.

Une bonne bibliothèque
Sert d'estre à Paris.

Hé, sans doute ! N'êtes-vous point avec elle en un vrai centre intellectuel ? Ne vous suffit-il pas de prendre un volume, d'en tourner le premier feuillet, pour vous ménager les récréations les plus variées?

Certains esprits chagrins prétendent même que les auteurs gagnent à être connus ainsi, ce qui est fort possible, les auteurs n'étant pas plus exempts d'imperfections que leurs lecteurs.

Le plus difficile est de la constituer, cette bonne bibliothèque. L'argent ne suffit pas toujours ; il faut un certain goût, un esprit éclairé. Jules Richard a dit là-dessus d'excellentes choses dans son *Art de former une bibliothèque.*

L'art de former les bibliothèques a perdu singulièrement, de nos jours, à cette manie de brocanter qui fausse tout. On collectionne presque partout avec l'arrière-pensée d'une revente à bénéfice.

Les enchères publiques ayant donné de l'importance à ce qui était tiré à petit nombre sur papier exceptionnel, l'exception est devenue la règle. On s'inquiète beaucoup plus du papier que du texte. C'est un agiotage sur la rareté qui, comme tous les agiotages, réserve de cruelles surprises aux spéculateurs.

Hors cette petite Bourse de la librairie, et si j'excepte quelques grands et vrais amateurs comme le duc d'Aumale, le temps n'est pas aux bibliothèques. Dans beaucoup de familles appartenant à la classe aisée, on ne trouve que des journaux et quelquefois une revue périodique. Et dans beaucoup de maisons opulentes, on n'a pas même sous la main les dictionnaires indispensables. On ne saura comment écrire le nom d'une commune faute de dictionnaire géographique ; on se livrera à des discussions stériles sur un fait important ou sur l'âge d'un artiste célèbre sans pouvoir recourir à un dictionnaire biographique ou historique.

Je sais qu'à Paris le livre tient trop de place et que les loyers sont chers. Mais relativement les petits réduits sont mieux garnis de livres que les grandes demeures. Nous ne sommes plus au temps où les Du Barri et les Pompadour, comme les plus

épais fermiers-généraux, s'honoraient de posséder une bibliothèque.

Le cheval a tué les jouissances de l'esprit. Tout est aux entrainements du sport. Tel qui paiera sans hésiter vingt mille francs pour un attelage reculera devant l'acquisition d'un Larousse. Toute récréation intellectuelle est primée par les jeux de course, par les concours hippiques, par les rallye-paper et autres récréations qui doivent avant tout être d'importation britannique. Nous n'aurions jamais voulu du *crockett*, si nous avions su que c'était l'ancien jeu de *mail* français, ni du *lawn-tennis* si on nous avait dit que c'était notre vieux jeu de paume.

Enfin, les jeux du cirque sont fort bien portés; la femme accomplie n'en est plus à suivre une grande chasse; elle y tue son nombre de pièces, et manie le fusil comme le fouet du cocher.

Les premiers accès de cette fièvre sportive datent du grand prix institué sous le second Empire; elle n'a fait que croître sous la troisième République. Notre ancienne classe dirigeante semble se consoler ainsi de n'être plus rien dans l'État.

Tel seigneur,
Tel page et serviteur.

On a dit plus tard seulement : *tel maître, tel valet,* et aussi : *telle est la maîtresse, quelle est la chambrière.* Pour compléter l'égalité d'aspect, il eût fallu que notre valet ne se croisât

point les bras, mais le fouet est devenu un sceptre que le maître conserve avec fierté.

Le fer à cheval n'est-il point obstinément rappelé par nos têtes d'épingles. La chaîne de montre n'a-t-elle pas cédé la place à un petit bridon d'écurie merveilleusement imité ?...

Ah ! nous sommes, pour ce qui regarde le bridon, à la hauteur des institutions de la vieille Angleterre. Nous n'avons pas encore sa ténacité, son grand sens politique, son esprit national, devant lequel s'effacent tous les partis.

Mais nous avons ses chevaux, ses clowns et ses bookmakers...

Nous avons encore autre chose. Je voyais dernièrement à une vitrine un porte-monnaie de cuir fauve, au-dessous duquel on lisait :

PORTE-MONNAIE EN CUIR ANGLAIS,
PIQUÉ PAR UN OUVRIER ANGLAIS.

Je ne crois pas que le fétichisme puisse aller plus loin.

Le cheval n'a point d'amis.

On voit que les concours et les courses n'étaient pas encore inventées. En 1886, le cheval a non seulement des amis, mais des adorateurs. Il a ses

clubs, ses journaux, ses peintres, son livre d'or. Il a sa société protectrice, ses prix, ses jockeys, ses parieurs et ses escrocs. Il fait et défait les fortunes. Rien ne manque à sa gloire.

Je parle du cheval de course bien entendu... Quant au cheval de fiacre, il a toujours Paris pour enfer. Et le charretier brutal n'a point cessé de martyriser les pauvres bêtes confiées à sa garde. « Rien de plus hideux ni de plus féroce que nos charretiers ! » s'écriait Mercier en 1783.

Mercier n'a pas cessé d'avoir raison.

A cheval donné,
Ne luy regarde en la bouche.

On dit plutôt maintenant : « A cheval donné ne regarde point la bride. » — Au XVIIe siècle en Italie, c'était : « A cheval donné ne regarde point le poil. »

Trois variantes qui reviennent à dire : « Ayez toujours l'air content de ce qu'on vous donne » — ne fut-ce que par politesse

---

A nouveau cheval, nouvelle selle.

Vrai pour les hommes comme pour les chevaux.

L'un sera blessé au vif par ce que l'autre supportait sans regimber.

A qui veille,
Tout se révèle.

Veiller veut dire ici *surveiller avec attention* et non *veiller de nuit.* On aimait autrefois à se coucher de bonne heure, et on ne tenait pas pour saine une longue veillée. On l'accusait même de vieillir les gens.

Veilles font l'homme vieil.

Quand entendement vient, amour vieillit.

C'est une manière de dire que l'amour rend bête, ce qui est souvent sa seule excuse.

« Drôles de gens que les amants, disait le prince de Ligne. Avant d'avoir ce qu'ils cherchent, ils ont toujours l'air de mendiants. Il faut alors qu'ils soient bien aimables pour ne pas être ennuyeux, car ils parlent toujours de la même chose. »

Ne faites point de desplaisir
On ne s'en souviendra jamais.

On oublie moins les offenses que les bienfaits.

Cette observation a été faite bien souvent ; elle est ici reproduite sous une forme originale.

Homme solitaire et seulet
Ange ou brute est.

Les ennemis du régime cellulaire soutiennent qu'il abrutit les gens. Mais je ne crois pas qu'il ait produit cet effet sur mon solitaire.

La brute ne lit jamais. Je tiens donc pour l'ange

Un pauvre ne doit pas avoir de colère.

On ne saurait mieux formuler la nécessité pour les humbles de supporter l'outrage et l'injustice. Mais l'espoir d'une revanche est au bout de cette contrainte :

Souffre, enclumeau,
Frappe, marteau.

Si tu t'es laissé frapper comme l'enclume, sache taper dur quand ton tour viendra.

Allumer à l'aveugle est chose vaine,
Et prêcher au sourd perdre sa peine.

On ne peut agir par les mêmes moyens sur l'esprit de chacun. Réservez au sourd la lumière inutile à l'aveugle, et gardez pour l'aveugle le discours que le sourd n'entendrait pas.

Chien sur son fumier est hardy.

On s'en aperçoit bien en passant dans nos villages, et en s'adressant à certains garçons de bureau, dans les antichambres ministérielles.

Contentement d'un apporte désir d'un autre

Proverbe bien justifié dans la pratique administrative où la moindre faveur ne saurait être octroyée sans que la tourbe des solliciteurs invoque le précédent.

Chose défendue est la plus désirée

C'est vrai, depuis la pomme d'Eve jusqu'à l'élection de Barodet que les Parisiens firent triompher malgré la défense de M. Thiers.

Exactement comme ils avaient fait triompher la candidature de M. Thiers, lorsque M. de Persigny leur fit défense de le nommer.

Gains ne sont pas rentes.

Voilà qui a l'air d'une grosse banalité.

Et cependant que de gens d'esprit j'ai vu tomber dans la misère pour l'avoir oublié.

Après avoir gagné mille francs dans leur mois, ils se voyaient douze mille francs de rente, et vivaient comme si la chose était assurée.

Le rêve n'était pas long, et le réveil était dûr.

Aise fait les larrons

Le désordre fait courir aux voleurs moins de risques. C'est ainsi seulement qu'il faut entendre le proverbe, car toutes les facilités du monde ne sauraient faire d'un honnête homme un larron.

Il n'est que d'ouyr l'alouette chanter.

Ce fut toujours l'avis des grands travailleurs qui commencent leur journée avec le soleil. La vue se fatigue moins qu'au travail de nuit ; la tête est plus reposée; le jugement, plus net.

Nos vieux hygiénistes recommandent aussi le lever matinal.

Lever à six, coucher à neuf,
Font vivre d'ans nonante et neuf.

On aurait bien mis cent ans au lieu de quatre-vingt-dix-neuf, mais la rime n'y était plus.

Et on tenait beaucoup à la rime, parce qu'elle grave mieux le précepte dans la mémoire.

Qui est gris ne doibt plus aller à Paris.

Recommandation confirmée par les statistiques récentes. A Paris, la mortalité des vieillards est d'un tiers en sus de celle de la province.

Qui terre a,
Guerre a.

QUAND on ne se bat point pour une borne de champ, comme nos deux paysans, on a maille à partir avec ses fermiers ou ses journaliers.

Un jour, à seize kilomètres de Paris, sur la route

d'un village et contre le mur d'un grand jardin potager, je fus fort étonné d'entendre partir d'une carriole le cri d'un marchand des quatre saisons : *Pois verts, pois verts !... au boisseau !*

Surpris, je dis au propriétaire du jardin dans lequel je me trouvais : « Drôle de marchand ! Vous avez des pois verts à foison. Pourquoi les crier sous vos fenêtres ?

— Oh ! le coquin sait bien ce qu'il fait. Son cri est un signe convenu avec mon jardinier, qui lui vend mes légumes en cachette, comme il vend aux horticulteurs les boutures de ma serre. Les primeurs du potager vont à d'autres tables, et mes arbres fruitiers meurent pour allonger la note du pépiniériste.

— Diable ! il a donc raison, le proverbe *Peu de biens, peu de soucis.*

— Oh ! ce n'est pas tout. Hier encore, j'ai voulu mesurer un chargement de terre de bruyère qu'il m'avait compté de douze mètres cubes... Je n'en ai trouvé que huit.

— Et vous ne le mettez point à la porte.

— Que voulez-vous? fit-il avec mélancolie. Certains hommes naissent bossus, d'autres naissent propriétaires. Il faut bien que je supporte ma destinée ».

Bien dort qui n'a que perdre.

On a même dit : « Qui dort dîne. » — ce qui me paraît contestable, — et doit moins s'appliquer aux affamés qu'aux paresseux arrivant après l'heure du dîner du midi.

Mais voici qui concerne certainement les nécessiteux :

Sûrement va qui rien n'a.

Qui a faute d'argent et d'or
Bien repose, et sûrement dort.

Consolations assez médiocres pour les pauvres diables qui courraient volontiers le risque d'avoir quelque argent en poche. Vous avez beau leur réciter la fable du *Savetier et du Financier,* ils restent sceptiques et ne demandent qu'à renouveler l'expérience. Avant d'accepter votre thé, ils voudraient avoir une indigestion.

Mais nos proverbes ont plus d'une corde à leur arc, et quand le pauvre bonhomme s'écrie qu'il aime encore mieux être volé et mal dormir que de rester sans le sou, ils essaient de le consoler en faisant rayonner les splendeurs de la vie future.

Il peut bien espérer aux cieux,
Qui désespère en terre.

Buron (cabane) *en terre,*
Maison aux cieux.

C'est le *beati pauperes*, avec *spiritu* en moins, et on ne peut que reconnaître sa valeur morale. Il est certain que la justice divine doit des compensations à notre bas monde, où si peu de gens peuvent avoir leur place au soleil.

Honneur florist sur la fosse.

Noble pensée délicatement exprimée.

Il n'est pas question ici des honneurs prodigués par les oraisons funèbres, qui semblent accroître pour une heure tous les mensonges de la vie. Par égard pour les familles, on célèbre pompeusement la loyauté, la capacité, la charité de personnages qui trop souvent ont fort peu de titres à l'estime publique.

Mais cet encens s'évapore aussitôt ; la notoriété mal acquise ne dure pas plus que les couronnes immenses dont s'est pavoisé le corbillard.

Quant au véritable honneur, il refleurit avec le temps, et réjouit le souvenir de ceux qui disent plus tard : « Au moins, celui-là fut un honnête homme »

Il n'est si bon marinier
Qui ne périsse

SANS vouer à la mort tous les bons matelots, ce proverbe dit qu'il est, à la mer, des heures de tourmente où l'expérience et le courage ne peuvent rien. Demandez plutôt au bureau *Veritas!*

Les inimitiés des lettrés ne sont gladiatoires.

Cela veut dire que les écrivains d'autrefois se battaient à coups de plume, et non à coups d'épée. Nos journalistes sont plus gladiatoires (manieurs de glaives), pour employer la vieille expression. On fait assaut dans le dernier bureau de rédaction avec autant de furie qu'au Palais de l'Elysée.

Ce qui n'empêche pas d'aller sur le terrain pour de bon, et d'y espadonner jusqu'au premier sang, sans trop se tuer.

Puis, les témoins embouchent la trompette de leurs procès-verbaux.

Autant de fois que l'on transcript,
Autant de fois corrige-t-on son escript.

Il n'est guère d'écrivains qui n'ait reconnu la justesse de ce qui précède.

Certains hommes doués d'une façon particulière écrivent purement sans une rature. Tels ont été Théophile Gautier, Gustave Planche, George Sand. J'ai vu des feuilletons de Gautier écrits d'un seul jet au crayon, et merveilleux de netteté, pour la forme comme pour le fond. Je dis d'un seul jet et non du premier jet, parce que la phrase est limée d'avance dans ces mémoires privilégiées. La pen-

sée a déjà fait et refait la rédaction quand elle appelle la main à lui servir d'interprète.

Mais le grand nombre laisse à la plume le soin de tracer le canevas, et de procéder ensuite aux développements qui surgissent au fur et à mesure, provoqués pour ainsi dire par le travail mécanique. La pensée évidemment guide la main, mais elle semble avoir besoin de voir ses produits sur le papier avant de leur donner une forme définitive.

La nature de l'écrit influe naturellement sur la marche du travaîl.

Un article politique, un compte rendu de théâtre, s'écrivent sous le feu de l'impression première.

Je ne connais rien, peut être, de plus facile à bien faire, que le bulletin quotidien d'un journaliste suivant une armée en campagne.

Mais un livre de recherches, un roman d'observation, sont des tâches infiniment plus ingrates. On n'a pas besoin du précepte de Boileau pour remettre cent fois son ouvrage sur le métier. Les écrivains médiocres sont ceux qui raturent le moins ; toujours contents de leur prose, ils ne comprennent jamais qu'elle ait besoin de retouches. Les maîtres restent jusqu'au bout sévères à eux-mêmes.

J'en ai vu une preuve bien curieuse, pieusement conservée par la veuve de l'éditeur Bourdilliat, à Montfermeil.

Bourdilliat avait publié, en petit format, le *Début dans la vie,* de Balzac. On sait, combien Balzac corrigeait et recorrigeait son texte. Il ne s'agissait pas d'une première édition. Hé bien! cette réimpression montrait plus éloquemment encore qu'il n'était jamais content de lui-même. Sur une triple épreuve, chaque fois châtiée, on le suit pesant chaque mot, veillant sans relâche à la clarté du récit.

Je ne saurais citer un plus noble exemple à l'appui de notre proverbe.

Qui lit est au sermon.

Mieux vaut sans doute relire les sermons de Bossuet qu'entendre un mauvais prédicateur. Toutefois, ce n'est point le sens applicable à notre temps où les Bossuet étaient encore à naître.

Ce qui achève de me le prouver, c'est un second proverbe disant : *Qui lit est au bal.*

L'un complète l'autre, car tous deux sont un hommage aux mérites de la lecture qui édifie et qui amuse tour à tour. Du reste, on avait autrefois, pour le livre, un vrai culte :

La table est bien couverte
Quand elle est tapissée de livres.

Qui lit
Est au sermon.

Vulgairement, on dit encore d'un homme éloquent : « Il parle comme un livre. »

Au point de vue religieux, les proverbes du XVIe siècle semblent incliner vers l'esprit de la

Réforme. C'est évidemment aux abus de la vente des indulgences qu'il est fait allusion dans le proverbe qui suit :

Je ne voudrais pas estre en paradis malgré Dieu.

Un chansonnier moderne a cru faire œuvre de libre-pensée dans un couplet bien connu, qui débute par : « Le travail est la sainte prière qui plaît à Dieu, ce sublime ouvrier. »

Mais il n'a rien inventé ; on peut lui opposer ce vieux proverbe :

Travailler, c'est à demy prier.

Les italiens disaient :

Il lavorare
E un mezo orare.

Je serais assez porté à croire que la version italienne a précédé la française, en voyant la richesse de la consonnance (*orare*), qui est, en Italie comme chez nous, un moyen mnémotechnique.

Un autre proverbe ennemi du chapelet....

Courtes prières pénètrent les cieux.

... me remet en mémoire la naïveté du petit enfant disant à sa mère : « ça doit bien l'ennuyer, le bon Dieu, que je lui dise chaque soir la même chose. Dis donc, maman, si pour le changer, je lui récitais ma jolie fable. »

L'intention fait tout. Ce petit enfant parlait donc, sans le savoir, en bon chrétien. Et cela n'empêche point le *Pater* d'être la plus admirable prière du monde. Elle dit tout en peu de mots.

Il paraît que l'ancienne aristocratie ne se piquait point de rester à l'église aussi longtemps que le commun des fidèles :

Courte messe et long dîner,
C'est la joie au chevalier.

Ce proverbe qui date du quinzième siècle reparaît en Allemagne sous une forme plus générale :

Courte prière et longue andouille,
Court sermon, long saucisson.

Ne nous étonnons pas de cette débauche de charcuterie. Les Allemands ont pour elle tant de vénération. C'est chez eux qu'on dit :

L'andouille est ma reine,
Et le saucisson mon roi.

L'Italien n'a faict guères pour la religion,
Et si en a la toison.

Historiquement la réflexion est juste. Il est certain que l'Italie est de tous les pays d'Europe celui qui a le moins souffert pour la religion catholique, tout en restant celui qui en bénéficie le plus.

Les catholiques de France avaient bien le droit de le dire en 1582, car Dieu sait quels maux entraînèrent les guerres de religion !

Aide-toi, Dieu t'aidera.

Certains rient de ce proverbe, et j'en rirai bien volontiers avec eux quand ils en auront trouvé un qui donne autant de force morale.

La force morale peut faire des miracles, et ceux-là n'ont pas encore été contestés par la science.

A ton fils bon nom.

Quelle leçon d'honneur en cinq mots!.... Un coquin aimant bien ses enfants est capable d'en devenir honnête homme.

Bon nom est ici l'équivalent de *nom honoré*, *estimé*.

Relevons cet autre proverbe, exacte contre-partie du premier :

De bonne mère prenez la fille.

Il a l'air de s'adresser au gendre, mais il fait vibrer la même corde chez les mères.

Un petit homme
Abat bien grand chesne.

Nous le voyons tous les jours en forêt. Nous l'avons aussi vu dans l'histoire, depuis que David abattit le géant Goliath. C'est ce qui a fait dire proverbialement : *il n'est pas de petit ennemi.*

Patience passe science.

Cela paraît invraisemblable au premier abord, mais réfléchissez que la science n'est pas toujours un moyen de faire vivre son homme.

Il faut laisser les princes en leur opinion.

Proverbe fait pour le malheur des monarques et pour la fortune de leurs courtisans.

En voici un autre qui le complète.

Les grands veulent estre trompés.

Parce qu'ils ne souffrent presque jamais la contradiction.

Se doit taire de l'escot qui rien n'en paye.

Règle de civilité qui ne semble pas respectée dans ce qu'on appelle *le monde.* Il est trop souvent sans pitié pour ceux qui se ruinent à le bien recevoir.

Il faut que le plaisir de l'amphytrion soit bien vif, ou que sa vanité soit invulnérable.

Qui plus a d'argent, plus est sage.

Sage avait ici le sens de *prudent*. Plus on en a, moins on aime à risquer.

Compagnie fait pendre son homme.

La potence a disparu, mais le danger des mauvaises compagnies ne disparaîtra jamais.

Ce n'est pas assez de savoir qui gaigne,
Mais aussi sa charge et sa perte.

C'est ce qui a fait dire ensuite : « un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès. »

Nul mal impuni.

Tant pis pour les esprits forts qui n'en croient rien. Il me paraît plus honnête d'être de l'avis opposé. J'avoue mon faible ; j'aime à voir châtier un coquin.

Seulement, à côté de : *Nul mal impuni,* je voudrais aussi voir inscrire en lettres d'or : *Nul bien sans récompense.*

Savoir récompenser, en même temps que savoir punir, n'est-ce point tout le secret des bons gouvernements.

Heure de nuict
Porte ennui.

L'ennui de l'homme qui ne dort pas n'est rien auprès des réflexions du malade qui entrevoit sa fin prochaine.

C'est dans une telle extrémité qu'Eugène Delacroix, parlant de ses misères à un ami, lui écrivait de sa petite maison de Champrosay : « Toutes les nuits, j'embrasse le fantôme. »

Je ne connais pas une image funèbre plus saisissante ; on y retrouve la couleur du maître.

Victor Hugo a ému la France avec le *Dernier jour d'un condamné*. Chacun sait qu'il existe de fort braves gens, non moins condamnés à mort par leur maladie, mais on n'en parle point. Cette mort, ils l'attendent bien plus longtemps, eux qui n'ont rien fait pour la mériter; ils attendent pendant des jours et des mois. Ils souffrent infiniment plus qu'un condamné en cour d'assises.

Et cependant pour eux, la sentimentalité publique n'a rien.

Ils sont trop honnêtes pour être intéressants. Et puis la maladie est chose répugnante.

Vive le criminel qui se porte bien !

Qui trop embrasse,
Peu estraint.

On disait aussi : « mal estraint » qui a fini par rester seul en usage, mais qui me paraît moins bon, comme opposition de mots.

Les inconvénients du *trop* en toutes choses sont

fort détaillés dans les proverbes ; on en ferait un petit livre. En voici quelques-uns :

Qui trop court, moult se lasse.

Qui trop se haste, souvent se fourvoie.

Trop menacier, c'est folie.

Trop gratter cuict,
Trop parler nuict.

Qui trop parle n'est pas sage.

Trop parler porte dommage.

Trop parler nuict plus que trop taire.

Trop penser fait resver.

Qui trop convoite, peu amasse.

Trop prendre fait pendre.

Trop tirer rompt la corde.

Qui est trop endormi
Doit prendre garde à la fourmi.

Qui trop mange, le corps luy deut (est douloureux).

Qui trop boit, tard paye ce qu'il doit.

Qui trop en soy mesme se fie
Erre toute sa vie.

Qui trop se fie n'aura joyeuse vie.

Qui trop se vante, en mal se plante.

Qui trop haut monte, très bas chet (tombe) *bien souvent.*

Celui-ci est pour les faiseurs de grandes promesses :

Qui est trop large de bouche
Est trop estroit de bourse.

Je recommande cette rime à l'adresse des courtisans prodigues :

Trop large en court
A l'argent court.

Signalons encore l'adage...

Trop n'est mie bien.

... qui a fait aujourd'hui :

Le mieux est ennemi du bien.

Grande vérité à méditer par les champions du progrès perpétuel.

Contrôleur, argentier, secrétaire,
Emboursent à toute affaire.

Napoléon III disait au prince Albert (du moins ce dernier l'a écrit) que la vénalité du monde officiel le désolait.

Il y avait bien un peu d'ingratitude dans ce regret, car le coup d'Etat du 2 décembre eût été moins facile s'il n'y avait eu à Paris que des hommes incorruptibles.

Il paraît malheureusement que les prévaricateurs n'ont manqué à aucune époque :

Ouverte est la porte
A quiconque apporte.

Il n'est homme
Qui ne prenne somme.

Plus heureux que notre vieux proverbe, j'ai connu des personnages qui eussent regardé comme un déshonneur de bénéficier sur les affaires auxquelles leurs charges les appelaient.

Ils étaient plus économes des deniers de l'Etat que des leurs, et j'espère qu'ils ont fait souche pour l'honneur de notre temps.

Comme cette souche multiplierait ses rejetons, si on sacrifiait les brebis galeuses !

Mais on a peur du scandale, et sous prétexte de ne pas faire rougir la vertu, on laisse la contagion de l'exemple s'étendre sur le troupeau.

A la fin,
Connaît-on le bon.

Le fâcheux est précisément que cette constatation se produise à la fin, c'est-à-dire trop tard.

Qui a filles à garder,
Il est chien de berger.

MAINTENANT que ces chères brebis se font toutes diplômer, leur chien de berger devient peu à peu chien de collége.

Molière a fait *Les Femmes savantes.* Le tour des

filles est venu. C'est un sujet qui devrait tenter l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie.*

En attendant, que dirait aujourd'hui le prince de Ligne qui écrivait ceci, avant 1789 : « Les femmes, il y a vingt ans encore, ne savaient pas seulement l'orthographe. A présent, je connais dix ou douze Sévignés. Elles n'ont que trop d'esprit; il faudrait les arrêter...

« On donne, on prend, on vend et on achète de l'esprit. A présent on monte des machines qui vont pendant une journée entière : — c'est ce qu'on appelle l'éducation. »

Plus loin, il fait encore ces petites réflexions qui semblent prévoir l'avènement de nos doctoresses.

« Il n'y a jamais eu plus d'hommes-femmes, que depuis qu'il y a des femmes-hommes.

« Pourquoi changer de sexe? Elles ne craignent plus les revenants. Elle ne craignent plus le diable, ni le tonnerre... Leur sensibilité, leur grâce s'en vont. Pourquoi ce luxe de forces?

« Sachant moins que nous, ces enfants aimables en sauraient bien davantage. Elles nous mèneraient sans que nous nous en doutions. Lorsque nous voyons qu'elles veulent être sur la même

ligne, nous appelons la raison à notre secours Et quand même l'esprit gagnerait la bataille, le cœur la perdrait indubitablement. »

Déjà, au XVIe siècle, on se défiait des femmes trop instruites :

Dieu nous garde de femme trottière et latine.

La femme qui parle latin,
Enfant qui est nourry de vin,
Soleil qui luyserne (luit) *au matin,*
Ne viennent pas à bonne fin.

Mais revenons à notre proverbe qui n'envisage la garde des filles qu'au point de vue matrimonial, et non au point de vue scientifique.

Filles sottes à marier,
Sont bien pénibles à garder.

Parce que la sottise ne fait pas plus trouver de maris qu'autre chose. Talleyrand disait, il est vrai, que rien ne repose comme une femme bête; mais bêtise et sottise sont deux. Il y a de bonnes bêtes, il n'y a point de bonnes sottes.

L'impressionnabilité est encore un autre péril à éviter. Un jeune cœur s'enflamme si aisé-

ment. Aussi, pères de famille, pensez-y bien .

Ny les estoupes proches aux tisons,
Ny les filles près les barons.

Baron se disait pour *homme fort*, *vaillant guerrier,* comme pour *mari* ou pour *seigneur possédant une baronnie*. L'un et l'autre n'ont rien perdu de leur prestige. Les vaillants sont toujours recherchés, et on raffole des barons.

On a dit également :

Filles et verriers
Sont toujours en danger.

Les unes et les autres sont trop près du feu.

Un autre ennui est la grande question de dot:

Qui a des filles à marier,
Luy faut de l'argent à planté.

A planté voulait dire *en abondance.*

Et cependant, comme dit un autre proverbe .

Fille honneste est assez riche.

Aussi n'aimait-on point les filles dans la famille ancienne; elles déplaçaient les fortunes:

La fille n'est que pour enrichir
Les maisons estranges.

Estranges, c'est-à-dire *étrangères*.

Filles trop en rue,
Tôt perdues.

Vers une heure, vous les rencontrez par bandes folles dans les quartiers commerçants. Elles viennent de manger une portion à la crêmerie, et regagnent l'atelier, le nez au vent, l'œil aux devantures des magasins.

En vrais gamins de Paris, elles rient, jasent, se font des niches et se donnent des poussées. Oh! elles ne pensent pas à mal. — Si une de leurs camarades n'avait un amant, elles ne sauraient pas seulement ce que c'est. Mais il suffit de cette brebis tachée pour perdre petit à petit tout le troupeau. C'est elle qui remarquera les galants suiveurs, qui les encouragera, qui leur parlera pour les camarades, en séduisant celles-ci par des récits de splendeurs imaginaires.

Et la promenade innocente du déjeûner devient le premier rendez-vous, le premier cran de l'engrenage.

On n'aimait pas autrefois qu'une fille quittât souvent la maison. Nos proverbes reviennent souvent là-dessus :

Fille trottière,
Rarement mesnagère.

Fille trop vue,
Rarement chère tenue.

Fille qui trotte, et geline qui vole,
De légier sont adirées.

Geline de légier adirée veut dire *poule facile à enlever.*

Le travail était considéré comme une garantie morale :

Fille oisive,
A mal pensive.

Trois choses qu'il fallait prendre en considération étaient :

En vin, saveur;
En drap, couleur;
En fille, contenance.

Se regarder trop au miroir n'était pas bon signe :

Fille qui se mire,
Peu file.

On préférait celle qui était timide :

Fille sans crainte ne vaut rien.

Qui parlait peu, et ne prêtait pas l'oreille aux doux propos :

Fille aymant silence,
A grand science.

Fille qui escoute,
Ville qui parlemente,
Se veulent rendre.

Et dont la mère n'était pas coquette, parce que la contagion était à craindre :

Au train de la mère, la fille.

Toutes les sentences proverbiales de ce genre se trouvent résumées dans ce bout de question-

naire qui ne serait plus du goût de beaucoup de maîtresses de maison :

« *Demande.* — Quelles sont les choses bien propres en une femme ou fille?

Response. — Beauté, honnesteté en œuvres et habits, diligence domestique (activité dans le ménage), savoir laver, cuire, coudre, filer et se taire ».

Bien n'est connu
S'il n'est perdu.

« Pourquoi pleure-t-il tant sa femme? Ils n'ont pas vécu en si bonne harmonie ».

Voilà ce qu'on entend dire souvent et parfois ce qu'on a soi-même l'occasion de remarquer; faut-il en déduire que ce mari inconsolable est un hypocrite?

Pas autant qu'on le croit, surtout dans les ménages où l'action directrice de certaines femmes, de modeste apparence, maintenait l'ordre sans fracas.

Leur vie passait pour ainsi dire inaperçue; leur mort laisse un grand vide qu'on n'eût jamais soupçonné.

« Il y a des consciences de sensibilité comme il

Bien n'est connu
S'il n'est perdu.

y a des consciences de religion, dit avec raison le prince de Ligne. Chacun arrange la sienne à son gré. Des femmes aiment mieux leurs maris après leur mort et croient s'acquitter à leur égard

par des formules de regret, et des petits soins dédiés à leur mémoire. »

Ceci m'amène à parler des femmes et des proverbes qui leur sont consacrés. Quelques-uns plaignent leur destinée :

Aux femmes les douleurs.

Aussi n'est-il pas surprenant que :

A toute heure
Femme pleure.

Il est tant d'unions mal assorties :

Femme bonne qui a mauvais mari,
A souvent le cœur marri.

Cependant il ne faut pas prendre toujours leur désespoir au sérieux :

Femme se plaint, femme se deult,
Femme est malade quand elle veut,
Et, par Sainte-Marie !
Quant elle veut elle est guérie.

Les ennemis du beau sexe ne voient même dans ses pleurs qu'une ruse de guerre.

Pleur de femme, crocodile semble.

Comme le crocodile, elle ne gémirait que pour mieux vous attraper :

L'œil de la femme est une araignée.

Il lui suffit d'un regard pour tendre les lacs où vous venez tomber à sa merci; on voit alors éclater son esprit dominateur :

Femme qui parle comme homme,
Et géline (poule) *qui chante comme coq,*
Ne sont bonnes à tenir.

La maison est malheureuse et meschante
Où le coq se tait, et la poule chante.

Femme veut en toute saison,
Estre dame en sa maison.

Dame prend ici le sens de *suzeraine*, de maîtresse absolue.

Or, « la femme ne doit pas apporter de teste en ménage ». — D'où cette facétie populaire que « l'image de la bonne femme est une femme sans tête ».

La moindre préférence éveille sa jalousie :

Ce que le baron aime,
Sa femme a en haine.

J'ai dit que *Baron* avait plusieurs sens, parmi lesquels celui de *mari*.

On doute de sa discrétion, de sa modération dans le désir :

Ne dis pas à ta femme ce que céler tu veux,
Ne montre à nulle femme ce que donner ne veux.

Une femme ne cèle que ce qu'elle ne sçait pas.

Aussi n'y a-t-il pas moyen de raisonner avec elle. Tout dépend de son impression première. Si tu veux la convaincre...

Prends une femme par les yeux,
Et non par le conseil.

Tout ce qui brille l'attire invinciblement :

Fantaisie de femme est pierrerie.

Les femmes n'aiment que le rubis.

Ce qui n'est pas une garantie de bonheur en ménage, car

Femme mariée doit être simple
Et porter la guimpe.

Et la coquetterie ne marche guère avec la bonne cuisine :

Femme lescheresse (frivole),
Ne fera porrée (soupe) *épaisse.*

Qui a belle dame
Il a droit.

Il est un second proverbe qui ne permet pas de douter du sens de celui-ci : « Les belles femmes portent leur gain de cause ». La courtoise réception de notre belle solliciteuse ne fait que mettre

en scène un pouvoir qui a été, est, et restera considérable, sous n'importe quel régime. Tout Paris en pourrait citer des exemples.

Qui est aimé des femmes a beau chemin.

La vérité est qu'il n'est pas d'auxiliaire plus dévoué, ni plus influent. Malheureusement, son alliance fait bien des envieux.

Qui a belle femme et chasteau en frontière,
Jamais ne lui manque débat ni guerre,

La femme est une cause permanente de conflits :

Qui femme a, noise a.

Qui a femme à garder
N'a pas journée assurée.

Femmes sont trop périlleuses,
Et, par nature, dangereuses.

Femme est mère de tout dommage,
Tout mal en vient, et toute rage.

Ne vous fiez pas à leurs promesses :

Les femmes sont toujours meilleures l'an qui vient.

Que faire donc pour l'amélioration de ces monstres charmants ?

Les proverbes ne recommandent, à ce propos, que deux moyens absolument contradictoires :

bien aimer et bien battre. C'est un peu le procédé des souteneurs de filles.

Tout dernièrement, on parlait d'un petit livre anonyme, fort bien imprimé, imtitulé *Bréviaire de l'amour conjugal.*

L'auteur, qui se disait élève de Claude Bernard, faisait dépendre également de l'accomplissement régulier du devoir conjugal, le bonheur dans le mariage. Il annonce aux maris qu'il n'y a, hors de là, point de salut, ce qui le dispense de parler de tout moyen coercitif.

On ne saurait dissimuler les mérites et la douceur de cette méthode, qu'on peut appeler naturelle.

Comme je viens de le dire, nos proverbes, et surtout ceux de Solon de Vosge (le médecin Jean Lebon), concordent avec le Bréviaire en ce qu'ils représentent la femme comme soumise particulièrement à l'influence de l'amour physique. Ces proverbes sont assez nombreux, mais leur grossièreté ne me permet pas de les donner.

J'arrive au second moyen d'amélioration, celui qui est ainsi formulé :

La femme veut estre battue.

Bats ta femme, elle s'amendera.

Il est vrai qu'il est suivi d'un autre tout opposé :

Bats ta femme, elle empirera.

... Mais opposé en apparence seulement, car un troisième proverbe nous donne la clé de ceux-là : « Bats le bon, il s'amendera; bats le méchant, il empirera ». — Ce qui revient à dire que les corrections manuelles, si employées autrefois, n'étaient considérées comme un moyen utile que lorsqu'on avait affaire à une nature capable d'amendement.

Quant aux vicieuses, on était pour elles tout de miel :

Il faut avoir mauvaise beste par douceur.

Sans l'explication que je viens de donner, il n'y aurait pas moyen de comprendre ce qui suit :

Bon cheval, mauvais cheval, veut l'esperon,
Bonne femme, mauvaise femme, veut le baston.

C'est-à-dire : bon cheval et bonne femme veulent être corrigés dans leurs mauvais moments. On gagnerait donc à n'être pas bon!

Il a parlé aussi de bâton à propos de la femme, le prince de Ligne, qu'il faut citer toujours. Mais le bâton est réduit par lui au rôle de tuteur.

« Je l'ai dit vingt fois; ce sexe charmant est supérieur au nôtre en tout plein de choses. Mais c'est un arbre à fruit, qui doit être étayé. Le bâton qui soutient ce corps frêle est bien moins intéressant, mais est nécessairc. — Nous sommes le bâton ».

Je dois déclarer encore que Gabriel Meurier, l'un de mes « collecteurs de proverbes », n'est pas du tout pour les voies de fait. J'en trouve la preuve dans son *Bouquet de philosophie réduicte, par demandes et réponses :*

DEMANDE

« Quelle est la vraye règle que l'homme doibt tenir avec sa femme?

RESPONCE

« Souvent l'admonester, peu la reprendre, *jamais ne mettre la main à elle*. Si elle est bonne, il la doibt favoriser, l'améliorer. Et si elle est mauvaise, il la doibt souffrir, afin qu'elle n'empire. »

Généralement défavorables au sexe féminin, et allant jusqu'à déclarer que :

A qui Dieu veut ayder sa femme lui meurt.

Dieu ayme l'homme quand il lui oste sa femme.

Qui veut chastier le loup,
Il le faut marier.

Le plus grand tourment que l'homme puisse faire à son ennemi est de luy donner sa fille à femme.

Une bonne femme, une bonne mule, une bonne chièvre,
Sont trois meschantes bestes.

... les vieux proverbes sont beaucoup moins affirmatifs ailleurs :

Femme bonne
Vaut une couronne.

Si la femme vaut, elle vaut un empire ;
Si est autre, au monde n'y a beste pire.

D'avoir mauvaise femme, est grand cardeuil (chagrin) ;
Et d'estre sans elle, extrême travail (souci).

Ainsi voilà notre critique qui ne peut plus se passer, même de la mauvaise femme. Son mépris m'en paraît fort atteint, et ses injures semblent celles d'un homme tout prêt à faire des compliments.

Pour d'autres critiques, la femme est folle tout simplement :

Les plus sages sont les moins folles.

C'est grand miracle si une femme meurt sans faire follie.

La vérité est que la femme est bien difficile à juger :

Femme et melon,
A peine les connait-on.

Sa nature est si diverse :

Femmes sont à l'église saintes;
Es rues, anges;
Pies à la porte;
Au jardin, chièvres;
A la maison, diablesses.

Il n'est pas étonnant qu'on ait déclaré que...

Il faut craindre la femme et le tonnerre.

Dans cette série vraiment curieuse, et que je n'ai pas reconstituée sans peine, j'ai éte frappé par un aveu d'impuissance, qui me paraît digne de clore la discussion :

On ne sçaurait dire de la femme ce qui en est.

« Après avoir bien dit, lu, écrit et entendu sur les femmes, quel est le résultat? dit le prince de Ligne, qui les connaissait bien.

« Sans vouloir être piquant ou galant, le voici, de bien bonne foi :

« Elles sont plus aimables que nous, plus jolies, plus sensibles, plus essentielles, et valent mieux que nous. Toutes les imperfections que nous leur reprochons, ne font pas autant de mal qu'un seul de nos défauts. Et encore, comme je crois l'avoir dit ailleurs, nous en sommes la cause.

« Voyez leurs règnes, quand elles sont sur le trône. Il est faux que les hommes les y aient gouvernées. Elles ont trop d'ambition, pour une fois, en passant, qu'elles peuvent la satisfaire, pour partager même l'autorité.

« Voyez une douairière, ou une héritière dans son château; elle y fait plus de bien que le défunt qui en étoit seigneur. Je ne parle pas des femmes distinguées, qui par l'élévation de leur âme, la subtilité de leur esprit, la finesse de leur organe, l'emportent sur les hommes les plus distingués. Mais qu'on suive, dans le cours de leur vie, cent personnes de chaque sexe, on trouvera dans l'un vingt fois plus de vertu que dans l'autre ».

Il y a beaucoup de vrai dans cette apologie délicate. Si on la trouve un peu partiale, on l'acceptera néanmoins comme le contre-poids nécessaire des mauvais compliments prodigués par nos aïeux.

Vieilles amours et vieux tisons
Se rallument en toutes saisons.

On a dit ensuite : « Vieux tisons, vieilles amours, se rallument toujours. » La flamme est douce; c'est moins de l'amour que de la tendresse, car n'oublions pas que, seule, la « busche verte fait chaud feu. »

Amour sur beauté n'a jugement.

Celle qu'on aime est toujours belle. Chacun sait trop bien cela pour trouver un paradoxe dans le proverbe suivant.

Il n'est nulles laides amours.

On pourrait conter à l'appui quelques historiettes. En voici une toute petite, pour commencer.

Ce dimanche là, je déjeûnais chez mon vieux camarade, le Dr B. Arrivé fort tard, il s'était laissé tomber de fatigue sur son fauteuil.

Et comme je l'interrogeais de l'œil, il reprit : « Vous connaissez bien la naine qui vendait je ne sais quoi sur la place à côté. Ne s'est-elle pas avisée d'être mère ! »

— Ce qui a présenté des complications.

— Je le crois bien. la sage-femme a dû requérir mon ministère.

— Et vous vous en êtes tiré?....

— Péniblement... Mais il fallait voir l'anxiété de son époux, car elle en a un, nabot comme elle, tordu comme elle, encore plus crépu qu'elle, un vrai Quasimodo... Et si vous saviez comme ils s'aiment, comme ils s'admirent. J'avais envoyé l'homme chez le pharmacien; la pauvre femme a profité du

moment pour me dire : « N'est-ce pas, Monsieur, que mon mari est bon ! Et puis, voyez-vous, c'est un homme capable, c'est un artiste.... Regardez ce qu'il a fait. (Et son bras s'allongeait pour me montrer des pochades clouées au mur de la mansarde.) Q'en dites-vous, Monsieur le Docteur !... Vous vous y connaissez, vous, au moins. Ce n'est pas comme les voisines... Oh ! je n'ai pas à m'en plaindre. Elles ne sont pas méchantes, mais parce que nous ne sommes pas faits comme les autres, elles trouvent drôle que nous nous aimions bien. Est-ce que je m'occupe des leurs, moi. N'est-il pas vrai ! Et si je le trouve beau, mon homme. N'est-ce pas, monsieur le Docteur. » La rentrée du mari coupa court à l'entretien, et me voici, heureusement, car j'ai grand'faim.

— L'enfant vivra-t-il.

— C'est bien possible.

Dès lors, je ne pus passer devant l'humble étalage de la naine sans penser à sa tendresse conjugale. Le soir, à l'heure où rentrent les ouvriers qui ont fini leur journée, je voyais parfois le nain se hâtant chez le boulanger, chez le charcutier, pour épargner à sa ménagère la peine de chercher les éléments du souper. D'une main, il tenait un pain aussi grand que lui ; de l'autre, il portait son plat couvert, et un enfant placé sur son dos se cramponnait en passant deux petits bras autour de son cou. Le

père paraissait si heureux du triple fardeau, que je me trouvais, je vous le jure, parfaitement d'accord avec le proverbe : « Il n'est nulle laide amour ».

Un sentiment vrai a cela de beau et de grand qu'il peut tout transformer. Supérieur au magicien de la féerie, il n'a pas même besoin d'un coup de baguette, pour créer des princes charmants et d'adorables princesses.

Par malheur, cette féerie-là eut une triste fin.

C'était cinq ans après, toujours chez l'ami B.

« Hé bien ! me dit-il brusquemet. Savez-vous. ce qu'a fait Quasimodo ?

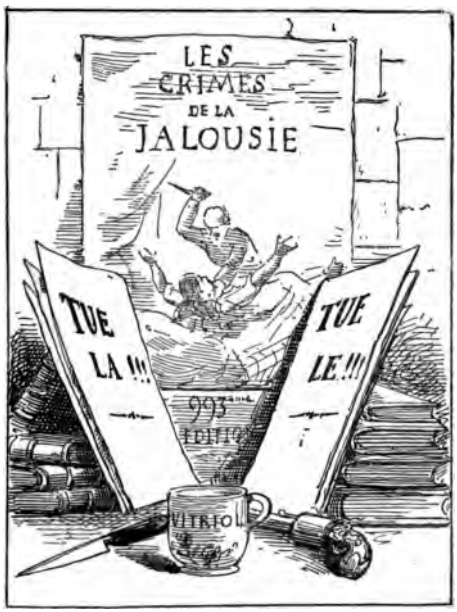
(Nous avions fini par l'appeler ainsi).

— Quoi donc ?

— Le malheureux vient de finir comme le vrai Quasimodo de Victor Hugo ; il s'est jeté du haut de Notre-Dame... La veille il était venu me consulter pour une tumeur à la bouche, il craignait un cancer... J'avais cherché à lui remonter le moral. Mais il n'a pu supporter l'idée d'être un objet de répugnance pour sa femme, et il s'est tué... »

Notre journée s'acheva tristement.

Et bien qu'il y ait longtemps de cela, il m'arrive encore de penser, avec une profonde pitié, à la mère et à l'enfant qui restent.



Qui sait aimer
N'a jamais fait souffrir.

Si j'avais l'honneur d'être juré, je n'aurais aucune indulgence pour ceux ou celles qui prétendent avoir tué par amour. Je ne crois au meurtre par amour que lorsque le meurtrier se tue.

S'il ne se fait pas justice immédiatement après, c'est lui seul qu'il aimait, et non sa victime.

Aussi, la maxime qui sert de légende à notre dessin, m'a-t-elle paru digne de passer en proverbe. Je n'ai pu résister au désir de la propager, bien qu'elle soit moderne; elle date du commencement de ce siècle, et son auteur est Mme de Staël.

Le mot « jalousie » n'est pas prononcé dans les vieux proverbes, mais le sentiment exista, et le repas offert par le sire de Vergy, à sa femme infidèle, en reste le sanglant témoignage.

Au XVIIIe siècle, on ne fricassait plus les cœurs des amants, et la jalousie était devenue, dans le monde aristocratique, assez ridicule : « La jalousie dure plus longtemps que l'amour », dit le prince de Ligne. On est déjà bien détaché l'un de l'autre.

On est même attaché ailleurs, mais on s'imagine avoir encore des droits. C'est que l'amour-propre est le dernier qui s'en va. »

Mariage est pour ordinaire
Un mal nécessaire

Les proverbes qui regardent le mariage ne sont pas encourageants. On l'a déjà vu. En voici d'autres :

Qui tard se marie
Mal se marie.

Qui loin se va marier
Va tromper ou sera trompé.

Qui en hâte se marie
A loisir se repent.

Aujourd'huy mari,
Demain marri.

Qui mal se marie
Tost se marrit.

En se jouant comme toujours, le prince de Ligne proposait, trois siècles plus tard, un moyen de prévenir ces déceptions conjugales.

« On pourroit très-bien permettre trois mariages aux hommes et aux femmes. Deux seroient des épreuves. On vivroit dans celui où les humeurs seroient les mieux assorties ».

Que deviendraient les enfants issus d'épreuves ? En les oubliant, mon prince montre qu'il s'est permis ici une simple boutade, car nul ne pensait plus de bien des femmes, comme le prouve notre page 188. Il ajoute encore :

« Les femmes ne sont pas aussi méchantes que les hommes, parce que leur éducation et leur manière de vivre tend à relacher leurs nerfs : on en est quitte

pour de la malice avec elles. Mais qu'elles en ont! et de la rancune! qui est-ce qui en connoît qui pardonnent ?

« Elles sont plus susceptibles que les hommes. Leur amour-propre est toujours en sentinelle.

« Qu'on leur donne des armes, il y aura dans une ville cinquante affaires par jour. »

Ceci ne l'empêche pas de convenir que sans elles la vie serait une triste chose :

« Les femmes font les mœurs, quand même elles les déferoient quelquefois.

« Les hommes qui s'éloignent de leur société, cessent d'être aimables, ou ne peuvent plus le devenir. Sans elles, tout le monde parle-à-la fois; et personne n'ayant envie de plaire, l'esprit devient paresseux, le caquet bruyant. Et pour quelle raison encore ? pour parler mal guerre, manœuvre, exercice, filles, chiens et chevaux.

« Je passe quelques dîners d'hommes (trois ou quatre au plus), qui peuvent assez compter les uns sur les autres pour se permettre tout sur le compte de tout le monde, et se débarrasser du malheureux état de dissimulation où l'on est obligé de passer sa vie ».

Quand on est vieil,
Qui aime est fol.

Au Théâtre-Français, l'*Aventurière,* d'Emile Augier, met encore en scène, et fort éloquemment, cette vérité cruelle.

Il est vrai que certaines femmes sont moins

cruelles que la vérité... quand elles y trouvent profit.

C'est pourquoi certains vieillards oublient ensuite la leçon dans des coulisses quelconques. On leur dit que l'homme n'a point d'âge, et ils ont la faiblesse de le croire. La vérité est que...

La femme ne peut aimer vieux.

Mais ce qu'on aime, c'est son argent :

Un homme riche n'est jamais vieil pour une fille.

Barbe grise n'est plus que l'enseigne de la bourse.

La musique d'un grison est le son d'un teston.

Au temps où le teston était monnaie courante, il n'y avait, bien entendu, ni coulisses, ni nymphes de féerie.

Aussi n'ai-je pu me défendre d'un mouvement de surprise en tombant sur un autre proverbe, qui semble être tout à fait celui de notre légende.

Courtes robbes et courts gippons
Vivront sur le preudhon.

Mais ces *courts gippons* n'avaient rien de commun avec les jupons de corps de ballet; ils représentaient simplement le contraire des jupes longues, symbole de décence.

Quant au *preudhon*, c'était, au moyen-âge le type de l'homme probe et courageux. Rien, bien entendu, du ridicule qui caractérise le type prudhommesque

d'Henri Monnier. Malheureusement le courage et la probité n'ont jamais suffi pour rendre un homme insensible.

Amour embourbe les jeunes
Et noye les vieux.

Les Italiens ont un joli proverbe sur la vraie manière d'acheter l'amour. Tous les hommes mûrs devraient le savoir par cœur avant de rompre leurs lances dans des tournois qui ne sont pas faits pour eux :

L'amour est le vrai prix dont se paie l'amour.

Amor e il vero prezzo, con che si compra amore.

Beauté porte sa bource.

Les filles de Paris le savent bien, et il est une légende de Gavarni qui le dit encore mieux, en définissant ainsi les lorettes de 1840 : « Des petites femmes charmantes, qui gagnent à être connues ».

Celles de 1580 sont dépeintes avec un certain bonheur par ce dicton :

Fille qui ses lèvres mord,
Son aller tord (se tortille en marchant),
Montre qu'elle est du métier ord (sale),
Ou bien ses manières lui font tort.

Je recommande ce dernier coup de patte à l'a-

dresse des honnêtes femmes qu'on pourrait confondre avec celles qui ne le sont pas.

Il paraît qu'en 1582 la courtisane traînait déjà sa robe dans la rue. On murmurait derrière elle :

La queue lui traine,
Et n'a de quoi manger.

Les liaisons illégitimes furent de tout temps. Ce proverbe montre leur fausse liberté :

Qui a femme est marié.

Les chaînes de l'adultère sont plus lourdes encore :

Qui aime femme mariée,
Sa vie tient empruntée.

En guerre, en chasse, en amour,
Mille douleurs pour un plaisir.

Ce proverbe me rappelle une ironie charmante d'Armand du Mesnil :

« Il n'est pas une seule de nos actions qui n'exige une dépense d'argent, de temps, d'esprit ou de santé. L'amour a ceci de supérieur qu'il dissipe le tout ensemble. »

Aussi nos anciens ont-ils dit :

Trop aymer est amer.

Après la feste,
On se gratte la teste.

Les invitées donnent à la glace un dernier coup d'œil, et l'amphitryon croit sans doute que, à force de lorgner la note, il en diminuera le total. Mais elle est immuable comme la tête du garçon

qui reste impassible et digne en face des bouteilles vidées. Combien en a-t-il vu de ces clients de passage auxquels on pourrait appliquer le proverbe :

A boire et manger, exultamus.
Mais au desbourser, suspiramus.

Et n'a-t-il pas eu maintes occasions, ce philosophe porte-serviette, de répéter avec nos anciens :

Amour fait moult,
Mais argent fait tout.

Folles femmes n'ayment que pour pasture.

Tant vaut amour,
Comme argent dure.

Folles amours font les gens bestes.

Et les ruinent par dessus le marché :

Nouvelle femme, nouvel argent.

Feu, femme et vin friand (mousseux),
Font homme pauvre tout en riant.

Qui croit et aime fole fame,
Il gaste avoir, et cors, et ame.

Qui entretient femmes et dés,
Mourra en pauvreté.

Dans la galanterie banale, l'amour ne marchait

pas sans la bouteille. Les moralistes s'en inquiètent à plusieurs reprises :

Vin et femme
Attrapent les plus sages.

Femme et vin
Ont leur venin.

Fuis vin,
Et sexe féminin.

Si vous vous laissez exploiter par ces marchandes d'amour, le proverbe vous condamne sans pitié :

Digne de gesir (coucher) *sur la paille,*
Qui le sien à paillarde baille.

C'est pourquoi...

Des soupes et des amours,
Les premières sont les meilleures.

Notre vignette a pris *fête* dans le sens actuel. On dit familièrement : *faire la fête;* on disait, il y a trente ans : *faire la noce.* Du temps de nos proverbes, on ne connaissait que la fête patronale de la ville ou du village. On tenait table ouverte, et on festoyait largement, sans regarder à la dépense.

Les fols font de la feste coût et desgat,
Les sages en prennent le goût et l'esbat.

Et comme il n'y a pas de bonne fête sans lendemain, les gens, une fois partis, ne s'arrêtaient plus. Ce lendemain durait huit jours :

Quand la feste vient, garde (observe) *la bien;*
Quand elle est passée, laisse-la aller.

Amour oste le deuil.

Rien ne chasse mieux le chagrin que l'amour. Mais surtout point de passion !

De grand amour,
Grand deuil et dolour (douleur).

Une exception formelle est faite toutefois en faveur de l'amour sincèrement partagé :

Amour est doulx, non pas amer,
Quand est suivi de contraimer.

L'amour fait raisonner et déraisonner :

Amour est sens et folie.

Et déraisonner est encore ce qui le caractérise le mieux :

Il faut estre fol en amour.

Je ne puis résister à la tentation de placer ici un exemple charmant. Jules Sandeau, qui en fut le héros, me le conta lui-même.

C'était après une rupture avec George Sand. Furieux et désolé, il avait quitté Paris pour courir l'Italie. En passant par Turin, son premier soin est d'écrire à l'abandonnée. Puis, il regrette ce qu'il a fait, il voudrait ravoir sa lettre.

Que faire? Il invoque la protection de M. de Cavour, auquel il était recommandé.

Jeune alors, ami de la France où il possédait des biens, Cavour appuie la requête près du directeur de la poste.

Celui-ci se montre fort courtois, mais il ne peut se dispenser des formalités nécessaires pour constater que le voyageur retire bien sa propre lettre. Ouvrant donc le pli, il lui demande s'il a souvenance des deux premiers mots.

« Rien de plus facile, répond Sandeau, la lettre commençait par : *Mon amour*.

— Effectivement... Et maintenant, vous rappelez-vous la fin?

— La fin! Diable!!

— Oh! les deux derniers mots seulement...

— J'y suis! J'ai fini comme j'ai commencé. Il doit y avoir aussi : *mon amour*.

— C'est bien cela, dit le directeur, en rendant la lettre avec un sourire qui gagna l'assistance.

Que de maux !
Et puis mourir.

Cette pensée amère se retrouve souvent dans les vieux proverbes. On trouve que l'homme met bien longtemps à se former, qu'il vieillit trop vite (quand il lui est donné de vieillir), et que la courte période où il est en pleine possession de ses facultés subit encore bien des traverses.

Aussi que de proverbes mélancoliques :

Les enfans deviennent gens,
Et les gens deviennent rien.

L'homme florit pour mourir.

La vie est demy usée avant qu'on sçache ce qu'est vie.

Pour une joye,
Mille douleurs.

Soit heureux qui peut !
Pas ne l'est qui veut.

Qui ne veut pâtir ne doit naitre.

Qui plus vit, plus a à souffrir.

La vie de l'homme est ung chemin d'hiver.

Et cette vie elle-même est si imparfaite :

L'homme qui vit est demy mort.

Meurier suppose que nous atteignions le maximum de l'existence humaine, soit 80 ans. A bien regarder, qu'y a-t-il de bon dans cette longue période ?

Le dormir emporte la moitié ;
Le travail prend vingt autres années,
Sans compter dix ans qu'enfance a pris,
Et trois ou quatre qu'occupe maladie.
Ainsi n'avons de reste que sept ans
Ou huit années au plus, de liesse et bon temps.

Les Italiens prenaient la vie encore plus au tragique et disaient : Avant la mort, ne te permets d'appeler personne heureux.

Avanti la morte, non lice
Chiamar alcun felice.

« Qu'est-ce proprement la vie humaine ? se demande Meurier :

« *Responce :* Une vraie cave de fantaisies, boutique de fallaces (faussetés), étable de menteries, arche (coffre) de fâcherie, maison de tempeste, planche glissante, forest d'orties, pasture de serpents, vallée de misère, grande table couverte d'une petite nappe que chacun tire à soy. »

Et l'homme lui-même, qu'est-il ? D'où vient-il ?

Rien de sa vie l'on ne scait
Sinon qu'on vit.

Le prince de Ligne fait à son tour cette réflexion :

« N'est-il pas cruel qu'on sache presque tout, excepté ce qu'il y a à savoir : l'histoire des plantes, des animaux, des astres, du monde, et point celle de l'homme ! »

Nous nous inquiétons en effet de connaître nos destins, et nous bâtissons à ce sujet divers systèmes aussi peu vraisemblables que les croyances dont nous ne voulons plus.

On ne croit ni à l'enfer, ni au paradis, mais on s'imagine qu'on habitera plus tard la Lune, ou la planète Vénus.

Nul n'est content de ce qu'il a.

Il en a été toujours de même.

Deux siècles après, le prince de Ligne écrivait : « Je trouve qu'on est toujours mécontent. On aime à se plaindre partout où l'on est. On crie toujours contre quelqu'un ou contre quelque chose. On dit : Quelle nation !... Quel climat !... Quel temps !!... Quelle vie !!! »

La plainte est un soulagement, quelquefois une vanité qui se grandit en dépréciant tout.

Où rien n'y a,
Homme ne peut prendre.

L'INVENTAIRE ne sera pas long, et le plus saisi est l'huissier. — On disait encore : *Où rien n'y a, le Roi perd son droit.* — On a renversé les rois, mais l'huissier est moins facile à détrôner.

Mal d'autruy
Ne soulage ennuy.

Sans doute. — Et cependant, on ne saurait nier que l'infortune du voisin vous aide à supporter la vôtre. On accuse moins sa destinée, on s'entr'aide aussi avec un sentiment plus net de la solidarité qui devrait unir les humains, grands ou petits.

De deux maux,
Convient éviter le pis.

Nous en avons fait plus clairement : « De deux maux il faut choisir le moindre. »

Cela paraît élémentaire, et cependant combien il est peu de gens qui s'en doutent.

Une dame fait à son médecin la description pathétique de ses maux : les nuits sont sans sommeil, le corps est tout endolori, le système nerveux est à bout.

Mais qu'on lui présente une pilule mignonne en disant : « Madame, ceci vous guérira. »

Et vous la verrez se rejeter en arrière en criant

d'une voix vraiment altérée, car son gosier s'en contracte d'avance :

« Oh! pour cela non, docteur! je vous assure que je ne pourrais pas. »

Un malheur ne vient jamais seul.

On disait aussi : « Un mal attire l'autre. » Ce ne peut être, et cependant cela est souvent. ***Veine et déveine***, disent les joueurs. Que des époux, des parents bien unis succombent la même année, cela s'explique encore par une raison sympathique. Mais, les jours néfastes de l'antiquité comportaient bien d'autres enchaînements; le monde actuel a les siens également, et il n'en saurait mieux pénétrer la cause.

Douleur n'a crainte ne peur.

On dirait que le prince de Ligne avait ce proverbe en tête quand il a écrit ceci :

« Il y a une manière bien dure d'être supérieur aux événements; c'est de l'acheter par un grand malheur.

Si l'âme a été émue par la perte de tout ce que l'on a de plus cher, je défie tous les chagrins d'arriver.

Fortune perdue, ruine totale, persécution, injustice, tout semble insignifiant. »

Une âme seule
Ne chante et ne pleure.

La solitude n'apporte ni grande joie, ni grande peine. L'idée est exprimée ici avec une grande délicatesse.

Pardonne à tous,
Et à toy, rien.

Jamais le stoïcisme n'a faît plus noble alliance avec la charité.

Qui souffre,
Il vainct.

Il s'agit ici moins de celui qui souffre que de celui qui sait souffrir. La pensée est belle; je la retrouve moins énergique dans

Qui ne sait souffrir,
Ne sait vaincre.

Beaucoup de proverbes prêchent ainsi la résignation; ils ont eu certainement leur influence, dont l'esprit chrétien ne saurait être méconnu.

L'habit le moine ne fait pas.

Cela se devine en voyant les feux de la rampe au premier plan. On joue en effet *les Huguenots*, et nos frocards d'Opéra entonnent le chœur terrible de *la Bénédiction des poignards.*

On trouve déjà ce proverbe au xve siècle dans les

poésies de Charles d'Orléans. Au XIIIe siècle, on disait : *li abis ne fait pas l'ermite*, et plus longuement : *li abis ne fait pas le religieux, mais* (c'est) *la bonne conscience.* Au XVIe siècle, on dit plutôt : *le froc ne fait pas le moine.* Nous sommes revenus à la version qui avait cours du temps de Charles d'Orléans.

Les yeux, par tout le monde,
N'ont qu'un mesme langage.

Il est certain que c'est la vraie langue universelle; on la possède admirablement du premier coup, sans étude préalable, comme sans jalousie internationale. Qu'on se témoigne haine ou amour, les yeux, du premier coup, se comprennent parfaitement, n'importe en quel pays.

Mais c'est un langage borné, comme celui de la pantomime. De temps à autre, quelque chercheur annonce une vraie langue universelle. La brochure paraît, les journaux en parlent plus ou moins, et les choses en restent là.

Il en est de toutes ces belles inventions comme de la réforme de l'orthographe qui préoccupa tant de cervelles, à commencer par celle de feu Ambroise Didot qui fit là-dessus un gros volume. Le malheur est qu'il fallait l'apprendre. La préten-

due simplification n'était qu'une obligation de plus.

En fait de langue universelle, il en est une pour tous les gens instruits. Je veux parler du latin qu'ils sauraient mieux, si on revenait pour l'apprendre à la méthode de nos pères, qui enseignaient simplement les choses. Aussi disaient-ils :

Avec le florin, langue et latin,
Par tout l'univers, on trouve le chemin.

Aujourd'hui plus que jamais, le latin semble condamné comme moyen de circulation. Un ancien élève de l'Ecole normale de Paris vient de demander sa mort. Il n'avait qu'à laisser aller les choses. Le latin se meurt d'anémie, car il ne vit plus que de bribes de classiques hachés menus dans l'intérêt des éditeurs. Au XVIe siècle, les souvenirs du président de Mesme en témoignent, il n'était point rare de voir des étudiants capables de se rappeler des chants entiers de Virgile et d'Homère. Allez chercher ces jeunes rhapsodes, maintenant que nous effleurons tout sans posséder rien.

Plume nourrit,
Plume destruit.

Quelle jolie légende à placer sous un titre de journal !

Qui veut faire mieux que bien
Se tue, et ne fait rien.

On ne saurait nier que ce soit un travers. Mais le travers est noble, entre tous, il est de ceux qui honorent. On sait, d'ailleurs, combien il fait peu de victimes.

J'ai connu, parmi elles, un peintre américain fort bien doué. Il était venu à Paris avec l'idée de faire une Madeleine. Il loua un grand atelier et dépensa beaucoup d'argent en modèles. Je dirai même que son modeste avoir y passa. Dans son atelier, il avait fini par édifier une sorte de loge réservée à la fameuse Madeleine, et recevant fort peu de lumière. Personne ne devait y pénétrer.

La curiosité prit enfin ses amis. Ils soulevèrent furtivement le rideau de la loge mystérieuse.... C'est à peine si on y voyait. Partout des chiffons maculés, des râclures de palette. Dans ce désordre, un chevalet allongeant ses trois jambes d'un air désolé, supportait la toile. Une figure à peine visible se détachait sur un fonds de grattages. C'était l'œuvre d'un travail obstiné de quinze ans, et la tête était recommencée pour la centième fois.

De ce que tu pourras faire,
N'attends jamais autruy.

La dame. « Eh bien, Marie!... Cette bûche!... Combien de fois faudra-t-il la demander?

Marie. Aussitôt l'ordre de Madame, j'ai prévenu Joseph qui doit monter le bois de Madame »

Rien de plus ordinaire que cette petite scène d'intérieur. Le proverbe qu'elle représente ne s'emploie plus. On dit maintenant :

On n'est bien servi que par soi-même

... ce qui est la même chose envisagée à un autre point de vue.

C'est une vérité reconnue surtout par les millionnaires qui ont débuté par être pauvres diables. Eux seuls peuvent comparer, savoir d'où vient le mal, et répéter en connaissance de cause que :

Les ennemis de l'homme sont ses domestiques.

Le capitaliste russe G... en était si convaincu qu'il louait son personnel entier pour les jours de réception dans son splendide hôtel. Le reste du temps, il se trouvait fort heureux dans un petit logement qu'il s'était réservé, avec sa femme et une vieille cuisinière.

J'ai vu le départ d'un Choiseul ajourné parce qu'aucun de ses gens n'avait voulu remplir ses malles, prétendant que la corvée n'était pas comprise dans ses attributions.

Cela n'empêche pas les domestiques d'accuser leur destin :

Le maistre donne,
Le serviteur grogne.

Quand ils sont nombreux, c'est encore pis; ils se dénigrent et se disputent constamment :

Assez de serviteurs,
Assez de rumeurs.

Plusieurs valets et serviteurs,
Force caquets et grands rumeurs.

Ne vous livrez pas trop à celui qui vous sert :

Au valet patience,
Au maître prudence.

Et quand le valet est bon, n'attendez point qu'il demande une augmentation de gages :

Assez demande,
Qui bien sert.

Les valets de grande maison sont la pire espèce :

Si tu veux estre sans émoi,
Ne te sers de ceux qui ont servi plus grand que toi.

Ceux qui ont le droit de familiarité ne sont pas moins dangereux :

Serviteur parent, ni ami,
Ne prendras, si tu veux estre servi.

Les anciens proverbes attaquent surtout les femmes de chambre. On sùspecte leur dévotion :

Libera nos *de chambrière,*
Qui de courir à matines fait usage.

On les accusait de complicité avec certaines apparitions nocturnes :

Quand un esprit revient en la maison,
On ayme la maistresse ou la chambrière.

On insinue qu'elles ont toutes une tête sans cervelle :

Quand une folle vient au monde,
Il nait une chambrière.

Il est difficile d'aller plus loin que dans celui-ci :

Laquais de franc aleu, larron ;
Et de fief, meurtrier.

On sait que le franc alleu et le fief étaient biens privilégiés. Les domestiques de leurs possesseurs se croyaient tout permis à l'occasion, et ils y étaient parfois encouragés par les maîtres. L'histoire a gardé le souvenir de ce prince, qui, ne pouvant payer ses laquais, leur permettait de s'embusquer la nuit pour détrousser les passants attardés. Cela se passait au cœur de Paris, à l'ombre de son hôtel, dans un carrefour du Marais, bien placé pour ce genre d'exercice.

Aujourd'hui que les maîtres de maison ne découpent plus, il peut arriver que le maître d'hôtel se réserve, à la dérobée, le meilleur morceau. On verrait volontiers une allusion

à cette audacieuse licence dans le proverbe :

Au serviteur le morceau d'honneur.

Mais *serviteur* a ici le sens d'*amoureux* (serviteur de dame). Henri Estienne parle des « amoureux qu'on appelle maintenant *serviteurs* ».

Entre nous, ceux-ci ont le droit d'être un peu gâtés.

Voici le tableau des qualités que devait avoir autrefois un bon domestique :

Serviteur voulant faire son debvoir,
Oreille d'asne doit avoir,
Pied de cerf, et groïn de porceau,
N'espargnant sa chair ni sa peau.

Les oreilles d'âne sont pour mieux entendre; le pied de cerf, pour mieux courir; le groïn de pourceau, pour tout manger.

Je ne sais si ce programme tentait les Frontins du temps d'Henri III, mais aujourd'hui, on serait mal venu à proposer pour modèle un groïn de pourceau.

Loin de trouver tout bon, les domestiques se piquent d'être plus délicats que leurs maîtres.

Pendant le siége de Paris, beaucoup ont préféré se passer de viande pendant quatre mois plutôt que de toucher au morceau de cheval dont se con-

tentait le reste de la maison. Certains en sont morts, mais ils n'ont pas dérogé.

De même, dans les villages, très nombreux aujourd'hui, qui ont un boulanger, vous ne feriez, pour rien au monde, manger du pain bis à un paysan. Il croirait que vous voulez lui faire sentir son infériorité.

Le pain blanc est devenu pour lui le symbole de l'égalité.

Cependant, ce pain blanc est moins nourrissant, moins savoureux; il sèche en un jour; il est inutilisable le lendemain, tant il est tripoté et additionné de substances étrangères.

Mais c'est du pain blanc.

Les vieux minotiers ne s'y trompent pas, eux. Ils ont dénoncé nos farines perfectionnées comme inférieures et même nuisibles à la santé. — Leur voix s'est perdue dans la foule.

Un commencement de réaction se manifeste chez les riches qui reviennent par hygiène au pain noir du pauvre.

Comme le pauvre n'en mange plus, il faut fabriquer tout exprès ce pain, qui est vendu plus cher, bien qu'il passe pour être de qualité inférieure.

Lire et rien entendre,
Est comme chasser et rien prendre.

Cela n'empêche pas nos vieux proverbes d'insister sur la nécessité de l'instruction.

L'eschole est piscine de vie.

Mieux vaut science que richesse.

Sans s'illusionner, d'ailleurs, sur l'infaillibilité de la science :

Rien ne sais,
Sinon que je sais
Que rien ne sais.

L'honneur nourrist les arts.

Les arts contemporains sont honorés toujours, mais leur nourriture est plus substantielle.

Nous ne sommes plus à l'année 1835 où Eugène Delacroix abordait Jean Gigoux, rue de Tournon, et disait, en lui parlant d'un héritage récent : « Au moins, avec cela, je suis sûr de ne pas mourir portier ».

Aujourd'hui, pour le seul droit de publication, par la phototypie, d'un soldat de Detaille, format in-octavo, son éditeur demande 1,000 francs, plus 250 francs de tirage et de clichage, plus un droit de 10 pour 100 sur la vente.

La musique est l'œil de l'oreille.

Pas mal dit pour un temps où la musique était à l'état rudimentaire. Ils n'ont donc rien inventé, ceux qui ont parlé plus tard des horizons nouveaux que l'harmonie découvrait à leur pensée.

Le musicien
Est magicien.

Les bons livres font les bons clercs.

Clercs prend ici le sens de *lettré*, d'*érudit*.

Le bon livre vieillissant
Rajeunist et florist.

Oui certes ! le bon livre ne fait que gagner avec le temps. Montaigne n'est-il pas plus jeune, plus épanoui que jamais ? Il a cependant ses trois siècles. Mais il a de la vie à en revendre.

Le livre fait vivre.

Qui ayme son esprit
Ne tient compte de ses habits.

A preuve la mise généralement négligée des vieux savants passés, présents et futurs.

Nul bien perdu.

Le chiffonnier nous le montre tous les matins, mais le ramasseur de *mégos* le prouve encore mieux dans sa très humble spécialité.

En argot de Paris, le *mégo* est un vieux bout de cigare, — ce bout âcre, humide, que le fumeur

jette plus ou moins tôt, mais qu'il finit toujours par jeter. A peine ce rebut a-t-il touché le sol qu'un homme à souple échine le relève.

Que devient le mégo? Il est assorti par qualité, car il y a le *mégo-havane* du cigare à 50 centimes, comme le *mégo-crapulos* du cigare à un sou. Puis il est haché, et vendu au poids comme tabac. Le tabac de *mégos* a sa Bourse, comme toute bonne valeur industrielle. C'était jadis chez un marchand de vin près de l'ancienue barrière Rochechouart. Les débitants de mégos premier choix étaient honorés du titre de *sénateurs*.

Bien d'autres produits, inutilisables en apparence, ont leurs marchands.

Le premier, Privat d'Anglemont a dévoilé, dans son *Paris-anecdote*, les mystères de ces industries inconnues; nul ne les connaissait mieux que lui. Il a révélé comment on pouvait faire fortune en triant les chiffons; en ramassant les écorces d'oranges pour la fabrique du curaçao; en faisant avec les croûtes de pain sec du collège, des croûtes dorées pour les consommés du grand monde, de la chapelure pour paner les côtelettes, et même du pain d'épices pour ces mêmes collégiens qui avaient dédaigné sa forme primitive.

Il n'est chose tant vile qui ne soit utile.

Les progrès de l'industrie le prouvent tous les jours. Mais ce qui m'étonne, c'est qu'on ait proclamé le principe en un temps où le triage du chiffon, l'extraction de la margarine et la glorification du guano n'étaient pas encore inventés.

Je me rappelle à ce propos un feuilleton scientifique (de M. de Parville, je crois,) qui m'est toujours resté en tête.

Il s'agissait du procédé employé par une petite ville d'Angleterre, pour supprimer tous ses foyers d'infection. Cette ingénieuse cité envoie jeter chaque jour ses ordures dans une immense fournaise, tellement ardente qu'elle dévore même les vidanges, sans avoir besoin d'autre combustible.

Mais ce n'est pas tout.

Son feu perpétuel développe une chaleur utilisée comme force motrice par une grande usine; et les cendres sont utilisées comme engrais.

Engrais inodore, ce qu'on ne peut dire, hélas! de la plupart des nôtres.

Ils poussent à la quantité aux dépens de la qualité. Je me rappelle à ce propos la fine répartie d'un bon vieux curé logé dans les ruines du château Bayard, en Dauphiné. Comme je parlais de la

beauté de sa vigne : « Hélas! Monsieur, me dit-il, notre vin a bien perdu depuis qu'on le cultive ».

Assez sait
Qui vivre sait.

La science de la vie est en effet la première de toutes. Mais c'est malheureusement la dernière qu'on possède.

Et encore bien des hommes en restent à l'apprentissage.

Tant vaut la chose
Comme on la fait valoir.

On a poussé jusqu'aux dernières limites l'application de ce proverbe. Si les adjectifs pouvaient suffire à contenter, notre époque serait heureuse entre toutes. Lisez les réclames, les prospectus, les annonces. Tout est fin, surfin, superfin, extra, qualité exceptionnelle, hors ligne.

L'adjectif *bon* a seul éte dédaigné comme trop faible. Tout au plus dit-on : *bon ordinaire*, quand on offre un liquide de dernier ordre.

En conseil,
Oy le vieil.

C'EST-A-DIRE : « En conseil, écoute le vieillard ». Ordinairement l'homme qui a beaucoup vécu a beaucoup vu. — *Plus vit-on, plus voit-on.* — *Le temps et l'usage rendent l'homme sage*, comme

disent deux autres proverbes. — Aussi insistait-on beaucoup autrefois sur le respect dû au grand âge. De là le dicton : *A l'ancien, toute révérence!*

Cette révérence n'a point diminué dans les pays lointains. Aux îles Carolines, chaque tribu confie au plus âgé le soin d'élever le fils de son chef. Le plus âgé ne serait pas fort vieux, il est vrai, si les Carolins imitaient d'autres sauvages qui ne se font pas scrupule de manger leurs patriarches dès que ceux-ci ne peuvent plus se nourrir.

L'Europe n'en est pas arrivée à ce moyen de supprimer les bouches inutiles. Ses vieillards vivent même plus longtemps qu'autrefois, grâce à une hygiène mieux entendue. Et quand ils sont pourvus d'une bonne place, ils reculent autant que possible l'heure de la retraite, sans s'inquiéter de ceux qui attendent leur succession.

Pour en précipiter l'heure, les impatients se jettent ordinairement dans le parti nouveau qui a pour programme de faire maison nette. On crie alors : Place aux jeunes!

Voyant que leur remplacement doit être le premier acte de ce progrès, les anciens le nient, naturellement, et prétendent résister au nom de la saine tradition.

Une fois au pouvoir, car ils ont toujours le dernier mot, les jeunes deviennent à leur tour des Géronte, qui s'étonnent de voir troubler par d'autres la mansuétude dont ils prétendent jouir à perpétuité.

Quel que soit leur parti, la politique des vieillards devrait être de se retirer à temps, et d'attendre qu'on vienne leur demander avis. Leur expérience s'imposerait alors plus dignement.

La vérité est qu'il y a vieillard et vieillard. Les uns sont les plus sages des hommes, les autres redeviennent enfants. De fruit mur à fruit blet, il n'y a pas loin. Celui qui, la veille, était arrivé à la raison pure, est bien plus exposé qu'un autre à la perdre le lendemain. Ce qui a fait dire aux Italiens :

A teste blanche, souvent cervelle manque.

Sous la peau de l'homme, plusieurs bestes.

Si encore elles n'en pouvaient jamais sortir! Malheureusement, les dompteurs sont rares.

Si jeune sçavait, et vieil pouvait,
Un Jupiter il serait.

La première moitié de ce proverbe est demeurée

seule en usage, et elle se répète souvent à tort selon moi.

Si la jeunesse savait, elle ne tomberait pas dans certaines embûches, mais elle serait dégoûtée de tout avant d'avoir joui de rien.

Si la vieillesse pouvait, elle offrirait le triste spectacle d'une ardeur qui n'aurait à compter sur aucune réciprocité.

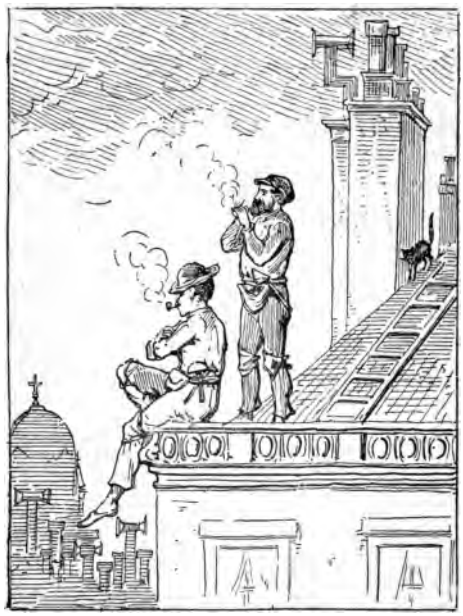
A moins que la vieillesse ne puisse se rajeunir
Mais alors ce ne serait plus la vieillesse.

Saint ne peut,
Si Dieu ne veut.

Quand Dieu ne veut,
Le saint ne peut.

Corollaires du proverbe plus connu : « Mieux vaut s'adresser à Dieu qu'à ses saints ». On en abuse pour demander au ministre ce qui regarde le général, et au général ce qui regarde le colonel, etc.

On a voulu ici faire allusion aux antiques exagérations du culte des saints.



Coutume est une autre nature.

Nous avons dit plus tard seulement : *Habitude est une seconde nature*, ce qui se comprend un peu mieux.

Je tenais beaucoup à faire un dessin pour ce proverbe si connu et si vrai, mais difficile à

mettre en action. Longtemps je suis resté sans savoir comment je m'y prendrais, et je n'avais pas grand espoir, quand je vis un jour deux couvreurs fumant leur pipe, assis sur la gouttière d'un toit. Leur tranquillité me montra si éloquemment le pouvoir de l'habitude que je fis le croquis en rentrant chez moi.

Au xve siècle, on trouve cette même puissance définie d'une façon qui s'applique mieux encore à notre sujet.

Coustume dure vaut nature,
Car coustume rend maistre et devient nature.

Qui paye ses dettes s'enrichit.

Je donne ici une version moderne. Au xvie siècle, on disait :

Qui paye sa debte
Fait grand acqueste.

C'est-à-dire : qui paye sa dette fait belle emplette, puisqu'il rachète l'obligation où il se trouvait vis-à-vis du créancier. Sans quoi :

Une debte amène l'autre.

Qui vit à taille et à compte,
Vit à honte.

Il s'agit ici du compte créditeur et de la taille de bois qui servait de carnet d'inscription au boulanger.

Mais il y a longtemps que la taille du boulanger n'est pas plus de mode que la honte de la dette. Un écrivain d'esprit a même soutenu que le créancier était le véritable ami du débiteur, parce qu'il était aussi le seul qui pût se réjouir franchement de ses succès.

Laissons le paradoxe pour ce qu'il vaut, et ayons plutôt égard à cette autre recommandation :

Garde-toi de vieille debte.

La vieille dette est, en effet, le cauchemar de bien des gens, qu'elle suit pendant toute leur vie, avec son escorte d'intérêts. J'ai connu des colonels encore bien tourmentés par leurs dettes de sous-lieutenant.

Au bout de trente ans, on ne saurait croire ce que finit par coûter une demi-tasse.

En un temps où le baron Brisse, notre célèbre gastronome, ne venait pas à bout de payer son loyer, il avait dû laisser une grande pendule Louis XV, comme gage, entre les mains d'un propriétaire du quai Voltaire.

Au bout d'un certain délai, celui-ci devait rester

légitime possesseur, et il croyait si bien son débiteur incapable de le rembourser que, sans plus attendre, il avait confié la pendule à un maître restaurateur. Il faut avouer qu'elle en valait la peine.

On avait donc décrassé sa boîte vert tendre, semée de roses pompon, on avait redoré d'or fin les cuivres rocaille qui se contournaient le long de ses arêtes pour s'entrelacer au sommet, formant un berceau, sous lequel un oiseau chanteur ouvrait les ailes.

Bref, l'œuvre était achevée, lorsqu'au dernier jour, à la dernière heure, le baron se voit en possession de la somme nécessaire. La chose lui tenant au cœur, il dépêche Constance, sa fidèle gouvernante, avec ordre de verser l'argent et de réclamer le gage.

La somme est reçue avec une mauvaise grâce qu'explique l'apparition de la pendule redevenue superbe. Je laisse à penser l'heureuse surprise du retour, et la moralité que le baron gastronome en tira.

Car jamais on ne vit notre proverbe confirmé d'une façon plus éclatante.

Jeu qui trop dure,
Ne vaut rien.

Il est trois heures du matin. Nous assistons à une dernière partie, au cercle des Arts positifs. Inutile d'indiquer le perdant. Ses jambes, ramenées sous le fauteuil, ont permis de le deviner.

Celles du gagnant s'étendent, au contraire, avec volupté. Ces mouvements instinctifs ont depuis longtemps été observés par les joueurs de profession. Mais il est bien d'autres situations où les jambes savent parler.

Je me rappellerai toujours d'un fait qui me fut conté à ce propos par Charles Mismer, l'auteur des *Soirées de Constantinople*, un des hommes qui connaissent le mieux l'Orient :

« Au temps, me disait Mismer, où j'étais secrétaire particulier du grand-vizir Aali-Pacha, il se faisait habituellement lire les documents que j'avais rédigés. Les hommes d'état turcs sont les plus impassibles du monde, et le vizir ne le cédait à aucun sous ce rapport. Sa figure restait impénétrable. Avant qu'il ne corrigeât de sa main, il m'était impossible de savoir ce qui lui plaisait ou non.

« Or, une correction ne dit pas tout. J'avais intérêt à me rendre un compte exact de ses impressions, et je ne me lassais point de les étudier à la dérobée. Je finis par remarquer que si la figure et le corps ne bougeaient pas, il n'en était pas de même pour un de ses pieds. Les jambes étaient croisées sur le sopha, selon l'habitude musulmane, mais l'une d'elles, un peu pendante, dépassait l'autre, témoignant, par une agitation légère,

du sentiment improbateur. Si le bout du pied remuait, il y avait lieu à corriger.

« J'en acquis la conviction à partir du jour où je vis que trois mouvements de ce genre avaient coïncidé avec trois corrections.

« Dès lors, je pris le pied pour règle de nos entretiens, et j'en arrivai à ne plus le faire bouger.

« J'aurais dû garder cela pour moi. Malheureusement, une sotte obligeance me fit confier la chose à un diplomate dans l'embarras; celui-ci s'en trouva bien, et me punit en la divulguant. »

Je viens de parler des jambes; j'ai vu sur les rides un travail remarquablement précis : joies, tristesse, ambition, défauts ou qualités, tout creuse chez nous des sillons plus ou moins perceptibles qui étaient là finement étudiés.

On a même classé, noté les divers sons du rire (*hi! hi! — ho! ho! — hé! hé!* etc.), selon les tempéraments.

L'étude de la main est revenue à la mode, et tient bon depuis une trentaine d'années.

C'est ainsi que le défunt abbé Constant renonça à la théologie passionnelle et aux idées du phalanstère pour aller donner des consultations sous le nom d'Eliphas Levi dans un cabinet de la rue de Sèvres.

Non loin du cabinet d'Eliphas, dans le salon de Mme Colet, paraissait souvent le capitaine d'Arpentigny, un ancien garde du corps qui donnait aussi dans la divination. Ses œuvres sont pleines d'observations curieuses et finement contées.

Après eux, un vieil ami d'Alexandre Dumas père, Desbarolles, comte d'Hautencourt, peintre, voyageur et grand maître d'escrime, se jeta dans la chiromancie avec passion, et lut dans les mains d'autrui jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, — un véritable âge de prophète.

Un artiste trop peu connu, M. Ballet, a mis son crayon au service de cette science. Il montre chaque caractère dans une tête d'expression admirablement rendue. Sa galerie, que j'ai vue, m'a frappé; elle promet à notre siècle un Lavater nouveau, et bien plus remarquable.

En réalité, ces devins savaient surtout observer la physionomie des gens. Plus d'une sorcière en vogue ne procède pas autrement. Qu'elle lise dans les cartes ou dans le marc de café, qu'elle suive les lignes de votre main ou de votre écriture, c'est surtout aux traits de votre figure qu'elle s'attache, sans en avoir l'air

---

Au ris cognoit-on le fol
Et le niais.

Le *niais* fut d'abord le petit oiseau pris au nid, ne sachant encore voler. Par analogie, on donna son nom aux jeunes gens sans expérience, ne connaissant du monde que la maison paternelle.

Homme roux et chien lainu
Plutôt mort que connu.

L'homme roux et le caniche étaient jadis fort redoutés : chacun passait pour dissimulé en son genre.

On avait peur aussi de la femme à barbe, qui passait pour sorcière. Elle n'était bonne qu'à lapider ou à bâtonner.

Femme barbue,
De loin la salue,
Un baston à la main.

Homme roux et femme barbue,
De quatre lieux les salue,
Avec trois pierres au poing
Pour t'en aider s'il vient à point.

La barbe était un indice important :

On connait au pommier la pomme,
A la barbe l'homme.

Si elle était clairsemée, l'homme était à redouter.

D'homme mal barbu, Dieu vous garde !

Mais c'est surtout la barbe rousse qui faisait peur :

De barbe rousse et noirs cheveux,
Garde-t'en bien, si tu le peux.

Peu de barbe et roux de couleur,
Sous le ciel (il) *n'y a pejeur* (pire)

Faisons bien remarquer que ces proverbes, si malveillants pour les roux, ne regardaient que la France, où cette nuance de cheveux était rare. En Angleterre, il n'en est pas de même. C'est le brun, au contraire, qui devient suspect

Roux Français, noir Anglais,
Ne t'y fie, si tu es sage.

Je pensais d'abord que nos aïeux avaient peur des roux en souvenir de Judas, mais j'avoue que ce noir Anglais met ma conjecture en péril.

En 1838, un *Manuel du physionomiste* avait pris un parti mixte en déclarant que les « cheveux roux caractérisaient un homme souverainement bon ou souverainement mauvais ».

Personne n'était ainsi en droit de se formaliser.

Le manuel prodiguait d'ailleurs les renseignements. Voici par exemple la description exacte de la figure du poète :

« Front large, carré, doucement incliné en arrière par le haut; recouvert d'une peau *blanche et moelleuse*; sinus frontaux prononcés; sourcils arqués gracieusement, bien séparés. Œil brillant entouré de petites rides. Regard vif et gai. Paupière supérieure reculée, peu visible. Racine du nez formant un enfoncement très voûté, à dos large et parallèle dans sa longueur. Coins de la bouche

légèrement relevés; lèvre supérieure saillante et, pour ainsi dire, suspendue au-dessus de l'inférieure sans la toucher. Menton arrondi et avancé en saillie. »

J'espère que c'est précis. Sans doute, les poètes basanés s'inscriront en faux. D'autres objecteront que la racine de leur nez ne forme point « d'enfoncement ». Mais le manuel ajoute :

« Né pauvre, Socrate fut malheureux et vicieux dans son enfance. Lorsqu'il se corrigea, sa figure avait reçu l'empreinte de ses travers, et l'âge adulte l'avait rendue ineffaçable ».

Donc, les figures condamnées par la physiognomonie ne sont pas condamnées sans appel. Socrate est là pour le prouver.

Il me semble toutefois que l'œil affirme, plus clairement, la valeur morale du personnage.

Les observateurs en ont été frappés. Nos pères répétaient ce vieil adage :

L'homme n'a rien des cieux
Que les yeux,
Ni du paradis que l'âme.

C'est faire, il faut l'avouer, beaucoup d'honneur à l'âme humaine.

Car, si elle vient en ligne directe du paradis, elle en a souvent oublié la route.

Au vis se découvre souvent le vice.

Vis a fait *visage* qui a été conservé seul, je ne sais pourquoi. Mais on continue à dire *vis-à-vis* pour *visage à visage.*

Pour en revenir à mon proverbe, il est de ceux qui n'ont pas besoin d'explication. Tous ceux qui

savent observer ont eu occasion d'en reconnaître la justesse.

Jeu de mains,
Jeu de villains

Cela se disait au temps où les gentilshommes portaient l'épée. Les rustres n'avaient que leurs mains, et ils les levaient volontiers pour régler leurs différends. On voyait à coups de poings qui avait raison. La bonne société, vouée à la rapière, dédaignait ce moyen de combat, ce qui explique l'autre proverbe.

Main lavée
Moins levée

Ses mains blanches ont conservé l'usage de l'épée, qui tue d'ailleurs rarement nos amateurs de duels.

Qui perd à chasser tout son temps
Toujours sera pauvre et meschant

J'en atteste les balles que reçoivent de temps à autre les gendarmes et les gardes forestiers.

Tout fut à autruy
Tout retourne à autruy

Les ennemis de la propriété feront bien de méditer ce proverbe, qui montre le néant de ses apparences.

Le milieu en toute chose
Est tenu le meilleur

Pas en France, où le nom de *juste-milieu* était une injure politique il y a quarante ans. Aujourd'hui, l'injure n'aurait plus sa raison d'être, car le centre a disparu, ou à peu près. Il n'y a plus qu'une gauche et une droite,

Les extrêmes se touchent. ., en attendant qu'ils se dévorent.

L'histoire écrit le présent pour le futur

Malheureusement, le futur se moquera des leçons du présent, tout comme le présent se moque des leçons du passé.

Le trop changer empire

Alors la France est bien malade. Il suffit, pour s'en convaincre, d'additionner ce qu'elle a dévoré de ministres depuis un siècle.

Nul royaume en autre contrée
Est seur (sûr) et de longue durée.

Tant pis pour notre question coloniale.

Qui tient la poële par la queue
Il la tourne où il veut.

C'est une réponse trop peu connue au proverbe : *Il est le plus embarrassé, celui qui tient la queue de la poële.*

Loup affamé
Nulle part à placer.

A méditer par ceux qui ont besoin d'un nouveau caissier ou d'un nouveau gouvernement.

Eau trouble, gain du pescheur.

On dit que nos braconniers d'eau douce pratiquent de plus en plus cette méthode. Piétinant les fonds bourbeux, quand les eaux sont basses, ils prennent facilement à la main le poisson qui ne saurait les voir, tant il est aveuglé et infecté.

Les crises politiques offrent aussi de tels spectacles; leurs pêcheurs ont plus de vase à remuer que jamais.

On ne prête qu'aux riches

Nouvelle émission d'une société trop prospère pour n'avoir pas besoin d'argent. Pourquoi s'en priverait-elle? Ne sommes-nous pas dans le siècle des emprunts? Ne nous est-il pas prouvé qu'une grande nation diminue d'autant plus sa dette

qu'elle l'augmente? Qui se permettrait d'en douter, surtout quand il a l'espoir de lever une prime?

Proverbe bien connu, mais relativement moderne.

A qui Dieu plus a donne,
Plus à bien est obligé.

C'est la charité prescrite comme un devoir proportionnel à la fortune.

Le sacrifice de l'intérêt privé se retrouve recommandé par le proverbe suivant :

Chacun doit penser du commun profit

Ce serait bien beau, si ce n'était si rare. Le vrai est que

Chacun cherche son propre profit

En ajoutant par pudeur :

Chacun pour soy,
Dieu pour tous!

De grande provision, grand dégat.

Parce qu'il est plus facile de voler, parce qu'on se laisse aller à consommer davantage, et enfin parce que cela se gâte avec le temps.

Le luxe de la table était jadis de ceux qui

coûtaient le plus. On y mangeait son avoir. C'est pourquoi on disait :

Petite cuisine,
Grande maison.
Petit pot (au feu),
Grand repos.

A ronde table n'y a desbat

C'est du temps où on se disputait le haut bout des tables longues ; il était réservé aux places d'honneur.

Mais la table ronde n'a pas diminué tant que cela les chances de conflit. Que de rancunes misérables, que de froissements ridicules, parce qu'on a été placé à gauche de la maîtresse de la maison au lieu d'être placé à sa droite !

Plus couste à se faire enterrer
Qu'à se faire médeciner

On voit que les pompes funèbres n'ont jamais été à bon marché. Au corbillard empanaché, aux cochers à aiguillettes, aux maîtres de cérémonies à culotte courte, à toutes les friperies banales d'usage à Paris, combien je préfère les enterrements que j'ai vus à Strasbourg il y a vingt ans.

Le cercueil n'était ni drapé, ni chargé de couronnes de dimensions ridicules ; on le recouvrait

de guirlandes de fleurs artificielles pendant l'hiver, et naturelles pendant l'été. Point de maître de cérémonie, mais un prêtre de la paroisse venant en soutane. Il symbolisait le secours de la religion en offrant son bras au plus proche parent pour suivre les chères dépouilles. Et l'assistance, se distribuant également par couples, suivait en silence, à pied, tête couverte, attendu qu'il n'est jamais entré dans les intentions du défunt d'exposer ses parents et ses amis à des coups de soleil ou à des refroidissements.

Ingratitude tarit les fonds

Fonds voulait dire *sources*, *fontaines*. Le premier effet de l'ingratitude est, en effet, de tarir la source des bienfaits qu'on pouvait espérer encore.

Horloge entretenir,
Jeune dame servir,
Vieille maison réparer,
C'est toujours à recommencer.

Trois vérités consacrées par l'expérience. La première date du temps où l'horloge se remontait chaque jour.

Il n'est jamais feu sans fumée

C'EST la grande réponse des donneurs de nouvelles extraordinaires à ceux qui se permettent d'en douter. Ils ont raison parfois, mais la plupart du temps, on pourrait leur répondre par le contre-proverbe : *de petit feu grande*

fumée. Il est vrai que petit feu peut devenir grand :

Petite estincelle
Engendre grand feu.

De petite scintille
S'enflambe une ville

On disait *scintille* pour étincelle. Nous avons laissé ce joli mot, pour garder le verbe *scintiller*.

Parler des choses invisibles
Est grand loisir.

Il est certain qu'il faut avoir du temps à perdre pour essayer d'approfondir ce que nous ne pouvons connaître. Dans la conversation comme dans les livres, c'est un thème souvent abordé cependant; il a le grand avantage de ne toucher ni aux personnes, ni à la politique, et de n'être jamais épuisé, puisqu'on est fatalement réduit aux hypothèses.

Qui est tout d'esprit n'a point de chair

L'excitation des sens est d'autant moins à craindre que l'esprit est occupé. A ce point de vue qui est vrai, on conçoit l'insuccès de la tentation légendaire de Saint-Antoine. Le vénérable hermite n'eut pas tant à lutter qu'on pourrait le supposer.

Il en est de même pour les savants et les litté-

rateurs qui se donnent tout entiers à leurs œuvres. Le plaisir ne les domine guère plus que les ascètes, parce que leur tempérament ne s'y prête pas davantage.

Balzac cédait aux bonnes fortunes plus qu'il ne les cherchait. Il les redoutait même. Paul Lacroix m'a plusieurs fois conté qu'il l'avait entendu dire avec colère, après une liaison de passage :

« J'y ai perdu deux in-octavo. »

De bien faire
Peine perdue

Il ne se faut tuer en son mestier,
Mais y vivre.

Je n'ai pas voulu laisser de côté ces deux proverbes qui semblent en désaccord complet avec la glorification du devoir accompli qu'offrent tant d'autres.

Car il convient d'y voir une ironie, une amère protestation contre ceux qui ne savent pas récompenser le dévouement.

Qui ayme bien ses enfants,
Les doit corriger souvent

Qui bien aime, bien chastie

On a renoncé à ces preuves d'amour, et on a bien

fait. L'enfant frappé en conçoit plus de tristesse et de rancune qu'on ne l'imagine.

Mais on est tombé dans l'excès contraire qui n'est pas mieux raisonné. Je ne suis pas pour le système de caresses excessives qui a remplacé le système correcteur de nos aïeux. Ici, je partage l'avis des proverbes :

Qui trop son enfant caresse
N'en aura point d'allégresse

Enfant par trop caressé,
Mal appris et pis réglé.

Mère trop piteuse
Faist sa famille tigneuse

Si on gâte les enfants dès le début, on leur prépare de grandes incommodités dans l'avenir.

Que deviendront les nôtres! car on ne les a jamais plus empanachés, plus admirés, ni plus comblés de joujoux. Après la poupée qui parle et la vache qui donne du lait, tout leur sera fade.

Il fallait ces proverbes pour bien comprendre ce qui suit :

Qui aime trop son enfant,
L'a en hayne.

Espoir diminue la peine

SANS cela, comme on s'en irait!... L'omnibus est complet! Il pleut à verse; on n'en est qu'au numéro 3, et le 99 est en mains. On attend donc cinq minutes, puis dix, puis trente, et on finit par rester une heure pour

ne pas perdre son premier quart d'heure d'attente.

En espérant nous devenons vieux

A mal faire
N'y a point d'honneur.

Cela me fait penser aux journaux qui nous poussaient au Tonkin en s'écriant : « Vengeons la mort du commandant Rivière. Il y va de l'honneur de la France ! »

Entre nous, ce pauvre Rivière et l'honneur de la France désiraient-ils être vengés par la mort de tant de braves gens ? Et nos dernières victimes ne sont-elles pas aussi fondées à crier vengeance à leur tour ?

« A combien de choses met-on de l'honneur ? s'écrie le prince de Ligne.

Un homme, à avoir des femmes ;

Une femme, à n'avoir pas d'hommes ;

Un jeune homme qui entre dans le monde à avoir des équipages, des chiens et des chevaux ;

Un troisième, à jouer un jeu horrible ;

Et peu de monde à faire son devoir. »

Voisin sait tout

Rien de plus vrai dans les petites villes, et surtout à la campagne. C'est pourquoi....

Dire ne doibt-on secret,
Derrière paroy, ne forest.

La *paroy*, c'est le mur. Derrière les murs comme derrière les buissons, les oreilles sont aux aguets.

A Paris, la police du voisin est moins bien faite. Les rues sont trop larges, on déménage trop souvent, on vit trop au dehors. Aussi la grande ville reste-t-elle le séjour préféré de ceux qui, par goût ou par nécessité, tiennent à rester ignorés du voisin.

Le sage se conforme à la vie de ses compagnons

C'est pourquoi, lorsqu'il n'y a pas moyen de faire autrement,

Il faut hurler avec les loups.

Cependant il y a des précautions à prendre.

Qui a le loup pour compagnon
Porte un chien sous le hoqueton.

Il faut considérer ce chien comme une simple figure. Cela veut dire qu'il est bon de rester armé contre tout voisinage suspect.

A tel seigneur,
Tel honneur

Moins connu que : « *A tout seigneur, tout hon-*

neur! » Et c'est dommage. Le dernier proverbe ne fait pas de distinction; l'autre veut que l'homme soit digne de son titre.

A chaque oiseau son nid semble beau.

A chacun plait le sort de sa nature.

Un philosophe du siècle dernier le remarquait aussi, et je ne saurais mieux dire que lui :

« On met de l'honneur ou du prix à tout ce qu'on a. Depuis son château jusqu'à son chapeau, on en est enchanté : on croit que l'un ne peut pas être mieux habité, ni l'autre mieux troussé. L'arrangement de sa chambre, un meuble, un gilet paroissent des merveilles; on a l'air de dire : personne n'a tout cela aussi bien. Quel beau cheval que la rosse qu'on possède! quelle belle rue que celle où l'on loge. En y gelant pendant l'hiver, on dit : quel bonheur, pour l'été, que le soleil ne puisse entrer chez moi!

« Le disgracié de la nature croit qu'il a de l'esprit. Le disgracié de la cour croit qu'il a du mérite :

« Les beaux sont toujours bêtes, dit le premier;

« Les gens médiocres sont toujours en faveur, dit le second. »

Nul miel
Sans fiel.

CETTE moralité des déceptions qui accompagnent tout plaisir a particulièrement séduit nos anciens. Ils l'ont présentée sous toutes les formes imaginables. En voici quelques-unes :

Nul bien sans peine.
Nulle rose sans espine.
Nulle vertu sans fatigue.
Nul vice sans supplice.
Nul vin sans lie
Nul plaisir sans desplaisir.
Nul endroit sans son envers.
Nul bois sans escorce.
Nulle noix sans coque.
Nul jour sans soir.

Il en est une qui ne me paraît point devoir être acceptée d'une façon absolue :

Nul mal sans aucun bien

à moins qu'il ne soit fait allusion à la leçon de patience offerte par l'adversité. Mais c'est un bien en quelque sorte négatif.

Voici qui est plus constamment vrai :

Nul vieillard sans douleurs.

Douleurs morales et douleurs physiques. On voit tomber successivement ses amis, ses illusions, mais non ses rhumatismes.

A quoi sert alors de vivre?

Qui n'a santé, il n'a rien.

A demande effrontée
Refus effronté.

On dit plus souvent, et moins bien : *A sotte demande sotte réponse.*

Il est plus difficile de refuser celui qui, sans rien demander, vous conte sa peine :

Assez demande
Qui se lamente.

C'est grand'modestie
De dire : je vous prie.

Est-ce toujours si modeste? Cela me fait penser à une réflexion du prince de Ligne :

« Je ne connais rien de mieux imaginé au monde que ce mot admirable : *pardon !*

« Avec lui on peut faire tout ce qu'on veut. »

Parler doux et benin,
Rarement sans venin.

Paroles d'angelot,
Ongles de diablot.

Molière n'avait pas encore mis à la scène ce bon *M. Tartufe*, mais on voit qu'il existait déjà.

Qui de tout se tait
De tout a paix.

Nombreux sont les proverbes de ce genre. Ils témoignent du danger qu'il y eut toujours à dire tout haut la vérité :

Oy (écoute), *voy et te tais,*
Si tu veux vivre en paix.

Ecoute, voix, tais!
Tu vivras en paix.

Le plus sage se tait ;
Le moindre n'est pas de cet advis.

Il est cependant des cas où le silence est une sorte de complicité morale. Toute protestation a son mérite alors. C'est l'avis du prince de Ligne :

« Quand l'indignation du mal, ou le désir du bien, arrachent une épigramme, dangereuse pourtant pour la suite à craindre, ce n'est plus mon sot qui fait de l'esprit, c'est un homme zélé pour la chose publique ou pour la justice en général. »

Avoir oui dire est moitié menterie.

Et comme cette moitié se gonfle par la transmission d'une bouche à l'autre !

La nuit a conseil

On disait également : *La nuit est mère de pensées.* Ou bien encore : *Conseil de nuit ne fait ennui.* — Il y a plus de clarté dans la variante relativement moderne : *La nuit porte conseil*, qui a fini par remplacer toutes les autres.

Il y a des distinctions à faire dans le pouvoir réparateur de la nuit. Si elle a sa bonne part de sommeil, vous avez le lendemain l'esprit plus net, le jugement plus reposé. Mais si l'insomnie s'en mêle, vous voyez tout en noir.

Cependant quand on a une lettre importante à faire, il est bon de l'écrire le soir, parce que, le lendemain matin, on la recommence ou on la supprime. La nuit, ou plutôt le temps écoulé, a fait voir les choses sous un autre jour.

Fortune aveugle.

Il est certain que tout être médiocre ne voit plus du même œil dès qu'il est enrichi. C'est ce qui a fait ajouter :

En trésor,
Cœur très ord.

Nous disons toujours *ordure*, et nous ne disons plus *ord*. Dieu sait pourquoi!

La rime est riche, la pensée est juste. L'abondance des richesses n'a jamais contribué à l'élévation de l'âme.

L'or fait plus que souiller le cœur; il le tue :

Au trésor gist le cœur

Il fait tuer aussi :

Argent fait pendre gens

Il n'est joye que de coquins

Les coquins d'autrefois étaient de simples mendiants. On dirait que Béranger a connu notre proverbe quand il a déclaré que « les gueux étaient des gens heureux. »

Sa chanson est bien connue. Il y aurait à en rabattre. Il est certain qu'on peut manger sans nappe, mais encore faut-il manger.

Indigence engendre riote.

Riote signifiait *dispute.* On a dit ensuite plus brutalement : « quand il n'y a plus de foin au râtelier, les ânes se battent. » Et si la misère est générale, tout est saccagé.

Nécessité n'a loy, foy ni roy.

En chômant on apprend à mal faire.

On n'avait pas encore les grèves cependant.

A bon entendeur,
Peu de paroles.

Ceci me paraît bien plus clair que la variante moderne : *A bon entendeur salut!*

Trop parler nuict

Je ne connais pas une meilleure mise en action de ce proverbe que le *Début dans la vie* de Balzac. Il devrait être lu par tous les jeunes gens, qui sont de terribles indiscrets, — non par méchanceté, mais par vanité.

Parler d'autrui leur semble faire acte d'homme, et ils commettent leur première médisance comme ils fument leur première pipe, avec la conviction d'occuper enfin une place dans le monde.

L'on ne doit avoir pitié de larron

Ce n'est point l'avis de ceux qui disent : « Va te faire pendre ailleurs. »

Et le larron convaincu va bien vite voler ailleurs.

Les humanitaires ont encore une autre excuse : « Il est si jeune! Vous briseriez sa carrière! »

Et on le laisse continuer, de même façon, une carrière si bien commencée.

On s'écrie enfin : « Craignez le scandale! »

Pour beaucoup de gens, et surtout quand il s'agit du bien de l'Etat, le scandale paraît être dans la révélation du délit, et non dans le délit lui-même.

Qui pardonne au meschant
Offense le bon.

Au meschant pardonner
Est le bon injurier.

Qui pardonne aux meschants
Nuit à bons, petits et grands.

Qui pardonne aux meschants
Fait tort aux bons

Le nombre de ces proverbes atteste l'indignation que le crime causait aux honnêtes gens.

Nous n'en sommes plus à ces temps barbares. On trouverait fort étrange qu'on appliquât l'antique formule : « Qui frappe par l'épée périra par l'épée. »

Telle n'est point la doctrine des abolitionnistes qui rendraient les honnêtes gens bien heureux s'ils leur octroyaient un peu de la sollicitude qu'ils témoignent aux coquins.

Singulière logique ! On dénie à la société le droit de se faire justice, mais on reconnaît aux criminels le droit de justicier à leur façon la société. Et ils en usent.

Depuis que l'assassin compte sur sa grâce, fait-il pour cela grâce à sa victime ?

C'est pour elle qu'on serait en droit de réclamer aussi l'abolition de la peine de mort.

« Que messieurs les assassins commencent ! » s'écriait Alphonse Karr, quand il en fut question pour la première fois. La réflexion d'Alphonse Karr n'a rien perdu de son actualité.

Si nous considérons l'état des mœurs, la société semble d'autant mieux disposée à l'indulgence pour les gros crimes qu'ils sont devenus en quelque

sorte nécessaires à sa récréation quotidienne. Après n'avoir vu que des crimes au théâtre, après n'avoir lu que des crimes dans les feuilletons de journaux, la curiosité publique s'est prise d'appétit pour une chair plus saignante.

Elle a besoin de crimes vrais.

De leur côté, les nouvellistes ont tout fait pour surexciter ses désirs. A l'heure présente, les gros criminels sont en possession de la faveur publique. On recherche leurs portraits. On n'a jamais assez de détails sur ce qu'ils ont fait, sur ce qu'ils font, sur ce qu'ils disent, sur ce qu'ils mangent et sur ce qu'ils boivent. Je n'exagère rien, et les curieux qui feuilleteront plus tard nos journaux retrouveront les traces multipliées de cette sollicitude étrange.

Nous n'en sommes plus au temps de mon vieux livre de proverbes où je relève encore ce dicton :

Demande : *Quel pays devons-nous tenir meilleur?*

Réponse : *Celuy auquel les bons seigneurient (commandent), et les gibets sont peuplés de méchants.*

Lorsque les condamnations à mort étaient sérieuses, les commissaires chargés des préliminaires d'instruction entendaient dire souvent aux prévenus : « Ah ! si j'avais pas eu peur de la *veuve* ! »

La *veuve*, c'est-à-dire la guillotine, ne fait plus peur.

Sur les soixante-dix et quelques condamnations à mort que le jury a prononcées l'an dernier, on n'a guère appliqué plus de douze fois la peine capitale. Et la crainte d'exciter le mécontentement public paraît avoir poussé à cette rigueur beaucoup plus que la volonté de punir de grands coupables.

Ceux qui ont été frappés ont assurément été surpris. Enhardis par la publicité d'actes de clémence qui sont devenus la règle au lieu de rester l'exception, ces hommes avaient supprimé la vie d'autrui avec la conviction de ne faire courir aucun risque à la leur. Ils espéraient jouir paisiblement de la grande notoriété acquise au plus criminel.

Une fois grâcié, celui-ci trouve à la Calédonie son petit regain de publicité. On ne manque pas d'annoncer qu'il s'est marié, qu'il a des enfants, qu'il a entrepris un petit commerce. Cela fait toujours plaisir.

Je n'exagère rien ; j'ai lu, je lis encore souvent de telles choses. Mais qu'on ne parle pas à nos lecteurs sensibles d'un pauvre honnête homme qui, ne pouvant vivre en France, est allé aux colonies avec sa famille ! Celui-ci n'est pas intéressant : il n'a ni tué, ni volé. Il peut bien crever de misère s'il veut.

Bannière vieille, honneur du capitaine.

Il s'agit ici des capitaines d'anciennes bandes qui sont devenues ensuite nos régiments. Un capitaine de ce temps-là valait un colonel. Quant à la bannière, elle est toujours d'autant plus honorée qu'elle a vieilli dans les combats; ses glorieuses

blessures inspirent le respect. En France, on les saluait avec bonheur avant la trahison de Metz.

« Il n'est ombre que d'étendart », a dit Rabelais. C'était autour de ce glorieux insigne que le combat était le plus vif. De nos jours, le cri : *Au drapeau ! Au drapeau !!* a conservé son pouvoir dans la mêlée. On court risquer sa vie pour sauver le drapeau du régiment. C'est ce qui faisait dire autrefois :

A l'étendart
Tard va le couard.

Point de guerre si on ne faist monstre en temps de paix.

Pendant du fameux *si vis pacem para bellum.*

La *monstre* était une revue d'hommes équipés et armés.

Grand vanteur
Petit faiseur

C'est surtout à l'armée qu'on méprise les vantards qui s'érigent au dessert en héros.

La table fait de grands guerriers
De toutes sortes d'hommes.

Il se trouve plus de capitaines
A table qu'au camp.

Le premier coup en vaut deux
Homme assailli demi vaincu.

En effet, mieux vaut attaquer que défendre. En France, nous l'avons appris à nos dépens, il y a quinze années.

Soldat d'élite de la charrue prend issue

Par *soldat d'élite*, on entend ici l'homme bien constitué, résistant à la fatigue, aux intempéries, aux privations. Qualités moins rares aux champs qu'à la ville. Cependant, le bien-être a fait sentir son influence dans les campagnes. Le paysan met un cache-nez l'hiver, et mange du pain blanc. Je ne sais plus s'il ferait un soldat aussi aguerri qu'autrefois.

En planche, torrent, rivière,
Vallet devant, maître derrière.

On appelait autrefois planche un très petit pont de bois, passage mal assuré. Encore n'était-il pas commun sur les torrents et les rivières que le voyageur franchissait souvent à gué.

Il était alors prudent de faire bien éclairer son chemin.

Avec la sûreté et la facilité des communications actuelles, le proverbe n'a plus sa raison d'être, sauf

dans l'armée, où un bon chef rend bien plus de services à la queue d'une colonne qu'à sa tête.

Je sais que ce n'est pas l'ordinaire en France. Sur la route de Vincennes, la marche d'une troupe d'infanterie m'en offrait cette année une preuve nouvelle. Après deux tambours et deux clairons, caracolait un capitaine très préoccupé de faire valoir la fougue de son cheval. Je crois qu'il eût été aussi beau, en un jour d'alarme, pour montrer le chemin à des soldats intimidés.

Mais, ce jour là, il ne s'agissait que d'offrir au passant l'image d'une troupe bien réglée, et la sienne ne l'était pas. S'il avait agi en bon berger, s'il était resté derrière son troupeau, chacun eût fait son devoir.

Cela me faisait penser à une compagnie de chasseurs bavarois que j'eus un jour le malheur de rencontrer à Metz. Ils terminaient une étape en allongeant le pas dans un ordre excellent, l'air aussi préoccupé que s'ils avaient l'ennemi sur leur dos.

Je me l'expliquai en voyant un gros capitaine trotter constamment pour les mieux examiner. Il était soit en queue, soit sur les flancs de la colonne; jamais en tête.

Car il voulait voir, et non se faire voir.

Le sang du soldat fait grand le capitaine

NOTRE histoire le prouve encore mieux que toutes les autres, et la France a toujours du sang pour ses grands chefs, quand elle a l'honneur, devenu rare, d'en posséder. St-Evremont disait que le Français est surtout jaloux de la liberté de choisir un maître.

Bien que le système électif actuel donne à sa profonde appréciation un grand air de prophétie, je ne crois pas que le Français choisisse, dans le vrai sens du mot. L'acte de choisir demande trop de temps, trop de réflexion. Le Français n'a pas la patience de comparer; il subit plutôt des entraînements. Qu'un personnage quelconque lui donne un grand spectacle, qu'il soit bien campé sur la scène, qu'il multiplie les coups de théâtre, et le Français le chérira comme le plus grand acteur à la mode, il ne croira jamais avoir payé sa place trop cher pour assister à ses hauts faits, même quand il faudra se faire tuer pour lui.

Nous vivons sur notre réputation de peuple indocile; il n'en est pas au fond de plus soumis, de plus aveuglément dévoué à tous ceux qui l'impressionnent.

« *Comediante! tragediante!* » murmurait Pie VII après une scène violente avec Napoléon. Pie VII formulait là, sans s'en douter, toute une doctrine gouvernementale. Comédie! Tragédie! n'est-ce point le programme de tous les grands acteurs de ce monde! Et c'est parce qu'il a bien joué sa tragédie- que Napoléon est resté grand, je ne dis pas devant l'histoire, mais devant ses victimes.

Il aurait administré son empire en bon père de famille que sa légende eût manqué de prestige.

Le peuple n'aime pas les héros tranquilles qui travaillent sans bruit à son bonheur. Il réserve son admiration pour ceux qui tuent, qu'ils s'appellent Robespierre ou Napoléon.

Mieux vaut bon gardeur
Que bon gaigneur.

A ce point de vue, Napoléon fut au-dessous de bien des souverains moins guerriers. Mais on a vu que la popularité ne dépend pas de ces choses-là.

C'est affaire à celui qui veut estre gentilhomme d'aller à l'assaut.

Il est noble qui peut monter le premier à l'assaut.

Les deux proverbes se complètent l'un l'autre. Nous les voyons confirmés par un passage de l'histoire de Charles VII. Alain Chartier dit qu'en 1441, on anoblit les premiers soldats montés à l'assaut de Pontoise.

Le camp est la boutique de noblesse.

La noblesse est au bout de l'épée.

Ces proverbes indiquent, comme le précédent, quelle était la manière d'acquérir en France la noblesse. Elle s'obtient encore, mais c'est à l'étranger, en payant, et non sur un champ de bataille.

« Quand jadis on faisait un chevalier, dit le prince de Ligne, c'était pour un fait d'armes. Je ne connais pas d'autre noblesse. Qu'on ne donne ni ne paye les titres !

— Je n'estime pas ceux qui achètent la noblesse, dit un jour l'empereur Joseph II à Casanova.

— Et ceux qui la vendent, Sire ? répliqua celui-ci.

De charon soldat;
De soldat gentilhomme;
Et puis marquis,
Si fortune en dit.

Aujourd'hui vachier,
Demain chevalier.

Les proverbes qui précèdent donnent l'explication de ces deux derniers.

J'ajouterai seulement qu'à l'origine le vacher n'était pas si loin du chevalier qu'on a pu l'imaginer par la suite. De même que le connétable était le chef des étables (*comes stabuli*), le bachelier ou vachelier (*vaccalarius*) était l'homme préposé à la garde des vaches. Son humble titre servit plus tard à désigner le premier grade de l'aspirant à la chevalerie. C'est mon savant ami Blancard, archiviste des Bouches-du-Rhône, qui m'a livré cette curieuse étymologie.

Va où tu peux,
Meurs où tu doibs.

Je ne connais pas un proverbe plus héroïque, ni plus fièrement tourné. Je voudrais le voir inscrit sur les drapeaux de notre armée. Il lui dit tout en huit mots; — des mots qui sonnent la charge.

Fais ce que tu doibs,
Et il adviendra ce qui pourra.

Proverbe plus connu que le précédent, et qui a aussi sa beauté.

Il recommande le devoir accompli non seulement sans espoir de récompense, mais encore sans crainte des ennemis qu'il peut susciter.

Nous disons de l'homme rare qui met ce proverbe en action : « Il a la religion du devoir ».

Et plus familièrement : « C'est un fanatique ».

Les fanatiques se font rares.

Bonne ne peut estre la guerre.

Bonne guerre
N'est bonne guère.

..... même quand on remporte la victoire, car...

Guerre est la feste des morts.
Guerre et pitié ne s'accordent pas.

Jadis, on ne guerroyait que pour le pillage :

Guerre est marchandise.

..... pour la ruine des cités et des campagnes.

Terre chevauchée est demye mangée.

Tant que gens d'armes en pays courront,
Le laboureur jusqu'aux os mangeront.

Qui porte espée vit de force.

..... aux dépens du pauvre monde bien entendu. Cela date du temps où l'ami n'était pas moins à craindre que l'ennemi; aussi disait-on :

Chevaliers et gendarmes, brigants.

Notre gendarmerie fait contraste avec l'ancienne; elle ne parait plus dans les armées que pour faire justice des brigands auxquels on la comparait jadis.

Il ne suffit point d'un traité de paix pour panser toutes les blessures.

Avec la guerre ne cesse point la hayne.

Et les vainqueurs ne profitent guère de ce que perdent les vaincus.

La guerre trompe toujours son homme.

En fin de compte.....

Mieux vaut paix que victoire.

Un proverbe va jusqu'à dire :

Mieux vaut servitude en paix
Que seigneurie en guerre.

Et cependant la servitude paraissait le pire des maux.

Mieux vaut tost mourir pour la liberté
Que languir en captivité.

L'Europe moderne a beau s'enorgueillir de sa civilisation, de ses expositions internationales et de la douceur de ses mœurs. Plus que jamais, elle souffre de la guerre. Chaque État est obligé de défendre sa terre comme au premier jour de barbarie. La vapeur, l'électricité, les congrès scientifiques n'ont rien changé à tout cela.

Seulement, au lieu de flèches et de javelots, on emploie des mitrailleuses et des fusils à répétition.

Notre monde civilisé a même fait un pas en arrière dans l'emploi de la force. Au lieu de se combattre (comme on l'avait fait pendant des siècles) par des armées qu'on pouvait considérer comme des délégations militaires, les peuples se jettent maintenant par masses l'un sur l'autre. Ainsi faisaient les hordes barbares.

La Prusse a donné l'exemple, et parce que la la fortune des armes lui a souri, toutes les autres nations se sont jetées tête baissée dans le gouffre où s'engloutissent leurs hommes et leurs écus.

Toutes ces calamités ont pour cause l'ambition de quelques-uns :

Les vilains s'entretuent,
Et les seigneurs s'embrassent.

Force passe droit.

Ce proverbe s'est imposé depuis le commencement du monde. On a protesté. Du temps de Saint-Louis, Huon de Villeneuve disait : *Force n'est mie droit, piecà* (depuis longtemps) *l'ai ouï dire.*

Au siècle suivant, nous répétions : *Force n'est pas droit*, — et encore : *Où force est, raison n'a lieu*. — Le proverbe rappelé en tête de ces lignes date du XVIe siècle ainsi que le suivant :

Sur la doctrine force ne domine.

On voit que M. de Bismarck n'a rien inventé.

Le Tiers-État est la pépinière de noblesse.

Qui a commencé à estre noble
Etait vilain.

Si la noblesse ne s'entretenait du Tiers-État,
Elle ne serait plus.

On sait que le *Tiers-État* était ce que nous appelons la *bourgeoisie*.

De nos jours, elle pourrait être encore considérée comme une pépinière de noblesse, au point de vue matrimonial. C'est dans la bourgeoisie que l'aristocratie vient redorer son blason, quand la dot en vaut la peine. Et cela durera tant que les filles de bourgeois s'en trouveront honorées.

Je tiens ici à faire une distinction. Il y a bourgeois et bourgeois. Il y a le bourgeois bien élevé qui a la conscience de sa valeur et le respect de ses traditions. Il y a le bourgeois trop vite enrichi

qui croit trouver la consistance dont il manque dans une alliance avec la noblesse de fantaisie. Son manque d'éducation ne lui permet point de savoir que l'honneur du titre est nul quand il n'est point la consécration de services réels rendus au pays. C'est ce qui fait si chèrement et si niaisement payer sans contrôle beaucoup d'alliances pseudo-aristocratiques.

A l'heure présente, le monde offre un pêle-mêle étonnant de prétentions nobiliaires mal justifiées, et si l'Etat voulait jamais en faire payer un peu cher la légitimation, des sommes immenses affluéraient dans ses caisses.

A peu parler, bien besoigner.

On se tenait en garde autrefois contre les séductions de nos beaux parleurs.

De grand langage
Petit fait.

De grande éloquence
Petite conscience.

Les hommes d'action ne font pas tant de phrases. Et ceux qui crient *aux armes*! sont souvent les derniers à marcher.

Bien dit! Mais cherchez qui le fasse

Entends premier,
Parle dernier.

Parler le dernier dans une délibération, c'est en effet un grand avantage, quand on a su écouter ce qui a été dit.

Mais rien n'est plus rare en France. « Mon Dieu ! que notre raison a peu d'étendue ! » s'écriait un observateur que j'ai cité souvent. Ecoutez discuter les gens d'esprit. Au bout d'une heure de conversation, ils ne savent plus ce qu'ils disent, et s'ils ne sont pas du même avis, montrent de l'humeur ou de la mauvaise foi. »

Dans nos réunions d'hommes politiques, c'est encore pis :

« Pourquoi toutes les assemblées qui gouvernent sont-elles vicieuses ? C'est que chacun y apporte ses défauts : et le rassemblement de cela produit un monstre en morale et en législation, en justice même. De là tous les maux possibles. Les assemblées les moins nombreuses produiront toujours les meilleurs ouvrages. »

Toujours à la condition qu'on n'y prodigue point les interpellations, les interruptions et les injures :

Grande disputation
De vérité perdition

Grand seigneur, grand clocher, grande rivière,
Sont trois mauvais voisins.

Le voisinage d'un grand seigneur ne gêne plus. Mais, autrefois, quand ce grand seigneur était un vilain personnage, il pouvait nuire impunément. On se rappelle le comte de Charolais, ce monstre

qui se donna le plaisir de tirer un couvreur sur un toit comme un simple écureuil. En le graciant, Louis XV aurait dit : « Je grâcierai donc aussi le couvreur qui le tuera. » — Mais la réflexion même prouvait combien certaines gens bravaient la justice.

On en retrouve dans nos vieux proverbes les témoignages multipliés :

Au faible, le fort
Fait souvent tort.

Qui voit la maison de son seigneur
Il n'y a ni prouffit ni honneur.

D'abord parce qu'il s'adjuge la part du lion :

Qui mange poires avec son seigneur,
Ne choisit pas des meilleures.

En supposant même qu'il veuille vous favoriser, demeurez en défiance. Cela passe vite :

Amour de seigneur n'est pas héritage

Au moyen âge, les mauvais seigneurs se regardaient comme parfaitement libres de piller leurs paysans. Ce qui explique les deux proverbes :

Qui a le vilain,
Il a sa proie.

Oncques vilain
N'aima seigneur.

Aujourd'hui les grands ne peuvent plus incommoder les petits. Au contraire.

Les grands clochers ont encore le bruit de leurs cloches, mais il a bien diminué. Nous ne sommes plus au temps où la suprématie du pouvoir religieux était consacrée par ce proverbe:

Les cloches sonnent plus haut que les trompettes.

Quant aux grandes rivières, elles débordent toujours. Les habitants des villes qui manquent d'eau chaque été, les cultivateurs qui devraient retenir cette avalanche limoneuse comme leur meilleur engrais, regardent d'un œil stupide filer le courant.

Que leur en coûterait-il pour l'utiliser.

Rien, me dit-on, qu'un peu d'entente basée sur le sentiment de l'intérêt commun.

Et on veut que ces hommes sachent se gouverner!

Poignez vilain, il vous oindra;
Oignez vilain, il vous poindra.

Par *vilain*, on entend ici le mauvais rustre, trop habitué à ne respecter que la force, pour ne pas se défier de votre douceur.

On ne peut dire que tous nos anciens proverbes maltraitent les vilains. On reconnaît que sur un champ de bataille, ils valent un seigneur.

Aussi grand coup fiert (frappe) *un vilain*
Que fait un comte ou un chatelain.

On fait justice des préjugés de naissance dans deux déclarations fort nettes :

Il n'est vilain,
Qui ne fait vilenie.

Nul n'est vilain
Si du cœur ne lui vient.

C'est donc aux vilains, ne méritant pas de s'élever, que s'adressent seulement ces restrictions :

Il fait à Dieu honte,
Qui vilain monte (favorise).

Un office acquis par argent
D'un vilain fait un tyran.

Vilain enrichi
Ne connaît parent ni ami.

De vilain, jamais bon fait.

Faites bien au vilain, et il vous fera mal.

Priez le vilain,
Il en fera moins.

On le voit. Nos anciens proverbes ne flattent pas plus le bas peuple que telle ou telle classe. Ils ne font grâce à aucune de nos imperfections sociales.

A la presse vont les folz

TRADUCTION littérale : « Les sots vont où la foule se presse ». — Cela se voit chaque jour sur les quais et sur les ponts de Paris. J'ai donc montré la foule entassée pour voir baigner un chien, et je certifie que je ne l'ai pas grossie.

Par un jour de soleil, on ne saurait longer les quais sans rencontrer de tels attroupements. La berge et le pont sont envahis pour voir l'animal nageant à la poursuite d'un morceau de bois, puis le rapportant au maître, qui l'encourage de la voix et du geste, tout enorgueilli de sa bête et de son pouvoir.

Ce qui augmente encore la foule, c'est que beaucoup s'arrêtent sans savoir de quoi il s'agit, demandant au plus voisin : « qu'y a-t-il, Monsieur ? »

Et celui-ci répond naïvement : « ma foi, Monsieur, je suis comme vous, je n'en sais rien »

C'est que, comme au théâtre, il y a des spectateurs privilégiés.

Derrière eux, d'autres attendent patiemment le moment de voir. Ceux-là n'aperçoivent pas le chien, mais ils voient du moins ceux qui regardent.

C'est encore le plus curieux du spectacle.

Richesse passe noblesse
Qui a argent, il a noblesse.

Argent fait comte, marquis, duc, empereur.

Qui a argent, il est gentilhomme.

Cela se disait donc déjà du temps du financier Zamet, qui paraît s'en être souvenu dans une plaisanterie devenue fameuse. Invité à signer un

contrat comme témoin, il avait entendu la suite pompeuse des titres énumérés par ses voisins. Lorsqu'il fut invité par le notaire à fournir les mêmes renseignements, il dit en riant : Écrivez *Sébastien Zamet, seigneur de... quatre cent mille écus.*

De notre temps, beaucoup de millionnaires n'en usent point avec cette simplicité. La seigneurie de leurs écus ne leur suffit pas ; il leur faut des comtés, des marquisats, des duchés, et comme notre République, qui parle tant d'impôt sur le luxe, se prive de celui-là, nos roturiers vont faire leurs emplettes à l'étranger. L'ancienne monarchie n'était pas si dégoûtée.

Sous le règne de Louis XIV, la fabrication des nobles fut une ressource du Trésor. D'après les mémoires de Saint-Simon, les titres se trouvaient discrédités par quantité « de gens de rien » qui les usurpaient sans même avoir un bien foncier quelconque. Aussi les gens de qualité ne voulaient-ils plus qu'on les appelât comtes ou marquis.

Voltaire dit aussi que le contrôleur général Pontchartrain fut autorisé à vendre cinq cents lettres de noblesse à deux mille écus pièce, ce qui fit dire à Montesquieu dans ses *Lettres persanes* : « Le roi de France n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne, mais il a plus de richesses, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable

que les mines ». Il faut ajouter que c'était pour éviter des taxes nouvelles, et que cet impôt volontaire en valait bien un autre.

Le pouvoir royal aurait dû plus tard prévenir toute usurpation de titres, puisqu'il en avait fait commerce; c'était bien le moins de donner à ses acheteurs une garantie de l'argent déboursé.

On s'est de tout temps élevé contre les titres qui n'étaient pas la consécration de grands services rendus à l'État, d'où le proverbe :

Vraye noblesse
Personne ne blesse.

C'est surtout en voyage qu'on se livre aux petites comédies nobiliaires ; elles ont immortalisé le bon sens du financier Oppenheim qui, s'inscrivant sur un registre d'hôtel après plusieurs *De* de contrebande, signa facétieusement : *O. de Cologne.*

Aux vaniteux qui composent la bonne partie de cette aristocratie nomade, il faut joindre les chevaliers d'industrie, qui font grand étalage de noblesse pour mieux duper. On a fait pour eux cet autre proverbe :

Foy de gentilhomme!...
Un autre gage vaut mieux.

Bien dire vaut moult
Bien faire passe tout.

A l'adresse des beaux parleurs qui font métier d'exciter les pauvres gens à des revendications perpétuelles, et qui s'offrent ensuite à eux pour porter ces revendications au Conseil municipal, au

Conseil général, à la Chambre ou au Sénat. Ils ne sont jamais contents de ceux qui siègent dans ces diverses Assemblées, et la meilleure raison en est qu'ils désirent les remplacer.

Il n'est pas, pour cela, nécessaire d'être honnête homme, et si, dans une réunion électorale, des naïfs croient vous faire tort en prouvant que vous avez commis quelque indélicatesse, vos partisans sauront les confondre en les accusant de passion politique. Ayez l'oreille des réunions, et vous vous moquerez même des jurys d'honneur. Vous serez réhabilité par la foule, moins chatouilleuse que les individus.

Je n'invente rien. On m'objectera que le travail de décomposition morale auquel je fais allusion n'est point à remarquer partout. Quand il se montrerait sur un seul point, c'est déjà trop.

Le phylloxera aussi a commencé par une tache, et cette tache couvre aujourd'hui la France.

Nul noble sans noblesse,

Noble est qui noblesse ne blesse.

Pour le vieux temps, voilà un double sens plein de hardiesse. Il achève de se dégager dans cette contre-partie.

Vilain est qui commet vilenie.

La distinction est claire. On ne reconnaît pas de supériorité réelle sans supériorité morale.

Il faut de plus que cette supériorité ne se désintéresse pas des affaires publiques. Elle doit l'exemple de l'activité, du travail soutenu pour le bien de l'État.

Nulle noblesse de paresse.

Le principe de la royauté n'est pas non plus admis sans réserves.

Roy est un homme comme un aultre.

Ce proverbe, ainsi que les suivants m'ont bien surpris dans un livre imprimé et vendu à Paris en l'an de grâce 1582.

On n'ayme l'Empereur que pour amour de l'Empire.

L'Impératrice n'est qu'une femme,
L'Empereur n'est qu'un homme.

Majesté n'est que de Dieu.

Tous les enfants de roy ne portent pas couronne.

Voilà des proverbes qui ont l'air d'une avant-garde républicaine? Du reste, le mot de *république* s'employait couramment. On disait aussi en 1582 :

La république est tombée en rien publique

Ce qui signifie : « l'intérêt de tous est négligé par l'État, » car *république* (*res publica*) n'est ici autre chose que l'*intérêt public*.

Le bien public était déjà proclamé le premier de tous. On flétrissait les fonctionnaires préoccupés de leurs intérêts et de l'avancement de leur famille :

Qui veut faire de tout profit
Du bien public est ennemi

Qui est bon pour mesnage
Ne vaut rien pour le bien public

La chose publique ne doit avoir pour maîtres que des hommes désintéressés. Ceux-là seuls peuvent se dire faits pour elle.

Qui est né pour la république
A sa bouge trop ne s'applique

« S'appliquer à sa bouge » voulait dire : « remplir d'argent sa poche ».

La vraie république n'a donc été et ne saurait être autre chose que la prédominance de l'intérêt de tous sur l'intérêt de chacun, c'est-à-dire le respect scrupuleux du bien de l'État, et la recherche de ce qui peut améliorer le sort des masses. Tous ceux qui ont poursuivi ce but, ont été d'excellents républicains.

Tout lasse,
Tout passe,
Tout casse.

On le voit à la Chambre comme on le voit en amour. C'est une loi nécessaire. Les hommes s'usent, les situations se transforment,

les cabinets s'écroulent. Puis, on recommence...

Temps fait changer, oublier et mourir

Ce qui a été sera

Ainsi, nous serions condamnés à rouler dans le même cercle: — Barbarie, moyen-âge, renaissance, civilisation progressive, puis décadence; — voilà quelle serait l'histoire éternelle des peuples. Toujours même ascension, et toujours hélas! même dégringolade.

Paix engendre prospérité;
De prospérité vient richesse;
De richesse, orgueil;
D'orgueil, contention;
De contention, guerre;
De guerre, pauvreté;
De pauvreté, humilité;
D'humilité revient la paix.
Ainsi retournent les humains.

Et le progrès, ce grand mot d'ordre du dix-neuvième siècle, que devient-il dans cette enfilade?

Aurons-nous inventé la lumière électrique pour retomber dans la nuit?

Que veut le roy
Ce veut la loy

Car le roi ne souffrirait point qu'une loi pût contrarier sa volonté.

On retrouve ici un témoignage de l'opposition au principe monarchique.

Ce qui a fait dire ensuite : *Tel roy, telle loy.*

Quand le peuple est roi, la loi n'est pas toujours plus respectée. Franklin l'a dit : « Que peuvent les lois sans les mœurs ? »

Nul bien sans haine.

Une dernière fois je citerai le prince de Ligne, qui posait, il y a cent ans, toute la question sociale en trois lignes.

« Quand je vois le grand nombre de ceux qui n'ont rien, disait-il, je m'étonne de la tranquilité dont jouissent ceux qui possèdent quelque chose »

A vrai dire, cette tranquillité était momentanée. car la Révolution a commencé avec le monde, De temps à autre, elle est tenue en bride par le despotisme; puis elle s'emporte de plus belle. Ce qui fait qu'au XVIe siècle, on disait déjà :

Quand on faict enrager un peuple, il mord.

Quand le peuple est enragé,
Sainct-Hubert ne le seauroit guérir.

Il est plusieurs manières de faire enrager un peuple; les turbulents qui font métier de l'exciter y arrivent non moins sûrement que les despotes.

A ce propos, nos anciens avaient encore un proverbe pour prédire que nos désordres intérieurs grandissaient l'Allemagne :

Le pire fait l'Empire.

Fiancer la vertu,
Espouser sa patrie.

Affirmer que l'amour de la patrie est inséparable de celui de la vertu, n'est-ce pas en faire le plus bel éloge ?

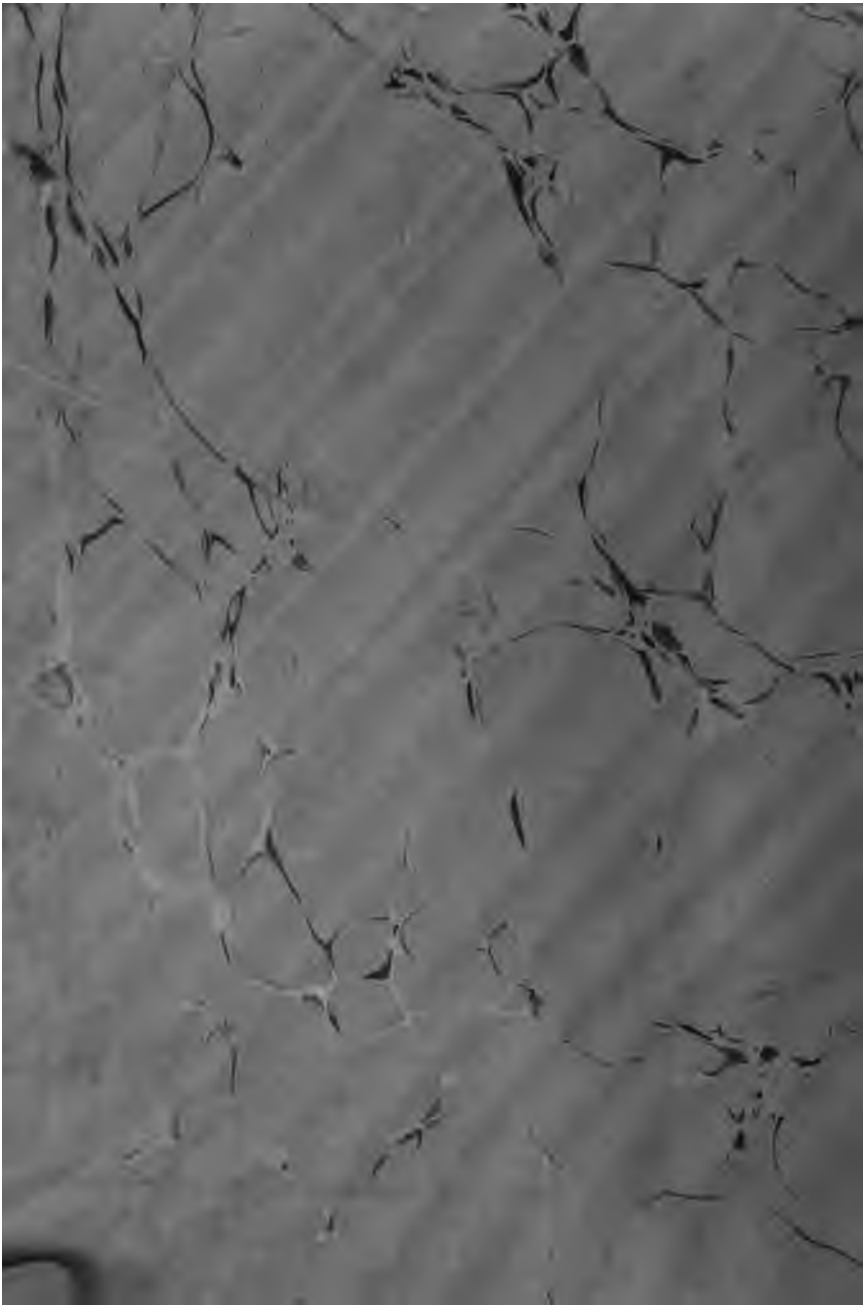
L'idée de la patrie, qu'on croit si moderne, animait bien des cœurs en France aux XVe et XVIe siècles. « Il est louable de combattre pour sa patrie », disait Alain Chartier.

Et Baïf a répété cent ans plus tard :

« *Pour la patrie!* — c'est un beau mot. »

FIN

Paris. — P. Mouillot, imprimeur. — 28505.



PN 6451 .L3 1886 C.1
Nos vieux proverbes /
Stanford University Libraries
3 6105 040 995 560

DATE DUE			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004